

Erika Myriam KOUNIO-AMARIGLIO

Pour que le monde entier sache
Thessalonique - Auschwitz et retour - 1926-1996.

Traduit de l'Allemand et présenté par
Gaby MOONENS-PULINX

Bulletin trimestriel • n° spécial 55 • Avril • Juin 1997

EDITIONS DU CENTRE D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION
- FONDATION AUSCHWITZ, BRUXELLES -

© Pour l'édition allemande : Erika Myriam KOUNIO-AMARIGLIO,
*Damit es die ganze Welt erfährt. Von
Saloniki nach Auschwitz und zurück
1926-1996*, Hartung-Gorre Verlag,
Konstanz, 1996.

© Pour l'édition française : Fondation Auschwitz, *Bulletin trimestriel n° Spécial 55*, Avril-juin 1997.

ISSN : 0772-652X

Sommaire

5	Remerciements, par le Baron Paul Halter, Président de la Fondation Auschwitz.
7	Présentation, par Gaby Moonens-Pulinx.
<hr/>	
11	Introduction : Pour que cela n'arrive plus jamais.
13	1. Une enfance heureuse à Thessalonique.
28	2. L'occupation allemande et la déportation.
56	3. L'arrivée à Auschwitz, ensuite Birkenau.
74	4. Secrétaire de la mort à Auschwitz.
92	5. L'époque de la terreur et l'espoir de survie.
111	6. Ravensbrück, Malchow et la libération.
128	7. Une nouvelle vie après avoir survécu par hasard.

Remerciements

A nos chers amis grecs, les familles Kounio-Amariglio, rares survivants de la déportation des Juifs de Thessalonique.

Chères Hella et Erika, avec qui nous avons sympathisé dès notre première rencontre à la première assemblée générale du Comité International d'Auschwitz à Varsovie en 1965.

D'emblée, nous avons formé un petit groupe avec Hanna et Israël Löwenstein, Juifs hongrois et Allemands vivant dans un Kibbutz et depuis, cette amitié est restée vivace. C'est donc avec enthousiasme que nous avons pris l'initiative de faire traduire cette tranche de vie exceptionnelle d'un des rares rescapés de Salonique.

Hommage est ainsi rendu à ce père de famille qui a réussi à sauver tous les siens de ce cataclysme. Je ne l'ai pas connu mais lui suis infiniment reconnaissant de m'avoir permis de rencontrer les siens et d'enrichir ainsi le cercle de mes amis très chers. Thessalonique - qui comportait 80% d'habitants juifs et cela depuis la plus haute antiquité - fut enrichie par l'apport des Juifs chassés d'Espagne par l'Inquisition. A présent, il n'en reste plus que plus ou moins 1.350. Il s'agit là d'un aspect de la déportation et de l'extermination que j'ignorais jusqu'à notre rencontre.

Thessalonique est en ce moment capitale culturelle de l'Europe et il est important de se souvenir de ce qu'elle a été avant le dernier conflit. A côté du ladino parlé par les Juifs grecs, la francophonie était omniprésente dans tous les domaines et encore à ce jour, le français y est pratiqué, malheureusement supplanté par l'anglais.

Erika, ton livre est un apport, peut-être tardif mais indispensable à l'histoire de la vie et de l'extermination des Juifs d'Europe. Merci d'avoir comblé ce grand vide.

Nous avons désiré collaborer à ton écrit en te faisant la surprise de le faire traduire et de le publier en français.

Je me dois de rectifier une petite erreur d'interprétation lorsque tu me cites en tant qu'ancien de la guerre d'Espagne. J'aurais voulu y participer mais en ai été empêché par mon père qui trouvait que je devais d'abord terminer mes études. J'avais 16 ans à l'époque. Par contre, j'ai milité dans les rangs de l'Armée belge des Partisans.

Arrêté, je n'ai dû ma survie qu'en me retranchant derrière ma qualité de Juif, ce qui expliquait tous les papiers compromettant que je portais sur moi lors de mon arrestation.

Mes parents ont été arrêtés à la frontière suisse et déportés de Drancy vers Auschwitz.

A mon arrivée, un de leurs amis m'a annoncé tout de go qu'ils n'étaient jamais entrés dans le camp et qu'ils avaient été gazés et brûlés dès leur arrivée en 1942.

Mon frère, médecin, a réussi en 1942 à gagner l'Angleterre et y installa et dirigea les hôpitaux de la Marine belge. En 1945, il revint en Belgique avec le grade de Commodore. Il fit ensuite une brillante carrière à la Santé Publique dont il devint Secrétaire Général. Il fut aussi un médecin-expert de l'Office mondial de la Santé.

Affectueusement Vôtre.

Baron Paul HALTER.

Présentation

Madame Erika Kounio nous livre ici un témoignage destiné au départ à l'aîné de ses petits-fils, une réponse à l'incompréhension indignée de celui-ci, à son étonnement persistant. C'est aussi une réponse au négationnisme, une information précise, distanciée.

C'est le simple récit d'une vie. Sa jeunesse largement ouverte sur la mer, le soleil, la nature, sa maison, les amis, autour du noyau solide de la famille. Puis la fermeture rapide, brutale sur une survie précaire. Elle est consciente des conditions favorables dues à son affectation à la section politique du camp, mais elle sait aussi qu'à cause de ce travail, elle ne sortira pas vivante du camp : elle y apprend tout le fonctionnement minutieux, effroyable du monde concentrationnaire. Puis, au retour à Thessalonique, le noyau familial se retrouve, Papa, Maman, les deux enfants ; quatre sur une famille de vingt-deux personnes. Ce noyau, présent dans tout le récit est douloureusement présent maintenant au milieu de la pincée de jeunes survivants esseulés, partis enfants de Thessalonique, revenus après deux-trois ans d'adolescence volée et décidés pour quelques-uns à y refaire leur vie.

La simplicité, le ton réservé presque impersonnel du récit, sont impressionnants. L'auteur note sans aucune emphase une succession de faits horribles, l'organisation implacable de ce monde fou, les hasards successifs qui font qu'elle en sort vivante ; tout comme c'est le hasard qui l'y a menée : le hasard d'être née juive. On est d'autant plus impressionné par les quelques éclats de vie qui affleurent très brièvement : la vue d'un papillon dans les barbelés, quelques mesures de musique. Tout le récit est marqué par le contraste entre la situation déshumanisée vécue par la jeune fille et l'attention chaleureuse qu'elle continue à porter à l'autre.

Quand on referme le livre, on reste écrasé : jamais on n'aura fini d'apprendre sur le monde concentrationnaire. Le vécu des anciens concentrationnaires restera toujours inassimilable, par eux, par les autres.

Gaby MOONENS-PULINX.



Grand-père Ernst Löwy avec Heinz et Erika en 1933



Erika en août 1942

Introduction

Pour que cela n'arrive plus jamais

On m'a souvent demandé : «Pourquoi ne notes-tu pas ce que tu as vécu dans le camp de concentration ?». Je répondais spontanément toujours la même chose : «Pourquoi écrirais-je, moi aussi, alors que tant d'autres l'ont déjà fait, et des gens bien plus importants que moi ?»

Les années ont passé, et un demi-siècle plus tard, on répète que l'Holocauste n'a pas existé, que cela n'a vraiment pas été si tragique que ça, que ce n'est pas six millions de Juifs qu'on a assassinés. Comme s'il ne s'était pas agi d'êtres humains comme toi et moi, même s'il y en avait quelques-uns de moins. On dit que la Deuxième Guerre mondiale a coûté encore plus de victimes, et d'autres, des centaines de milliers de soldats sur tous les fronts, des centaines de milliers de femmes et d'enfants, tués sous les bombes, morts de faim et de misère. Beaucoup de milliers de résistants sont morts au combat.

Mais les six millions n'avaient rien fait d'autre - si ce n'est d'être juifs. Et cela, ce ne sont pas seulement les affirmations des survivants. Il y a dans les archives des camps de concentration des preuves inébranlables de l'existence des chambres à gaz et des crématoires, des témoignages de survivants et surtout les dossiers, les listes que dans leur pèdanterie les Allemands ont dressés sur tout ce qui, jour après jour, se passait dans les camps de concentration : rapports précis de toutes les ordonnances et décisions du Führer ; les expériences qu'ils ont pratiquées ; les notes des SS-mêmes, ex. le journal du commandant du camp, Rudolf Höss, et de plusieurs autres ; les photos qu'ils ont prises pour leurs albums personnels et pour leurs archives ; les

films qu'ils ont tournés et qui sont conservés maintenant dans différents musées.

Cependant très régulièrement, j'entends de plus en plus de gens qui déforment ou nient la vérité de l'Holocauste.

Bientôt mes contemporains et moi-même n'y seront plus, les derniers témoins de l'Holocauste auront disparu. Cinquante ans après l'Holocauste, j'éprouve le besoin de noter mon témoignage, de rendre hommage à mes cousins, aux membres de ma famille, à mes trois chères amies et compagnes de classe Dorin Kovo, Rita Saltiel, May Benrubi qui ont passé la première sélection du camp, non pour survivre, mais pour vivre aussi longtemps qu'elles ont pu résister à la faim et à l'épuisement. Aux amies que j'ai brièvement connues dans le camp, auxquelles je me suis attachée et qui n'ont pas survécu.

Cinquante ans après tout est encore vivant en moi. La souffrance s'est émoussée, mais l'étonnement et la stupeur ne cessent de grandir face à l'incompréhension devant tout ce que l'être humain peut accepter sans explication, sans justification : comment cela a-t-il été possible, comment ont-ils pu réussir à tromper tant de millions de gens avec une telle subtilité, un tel sens de la psychologie ? Comment ont-ils pu inventer et mettre au point une telle machine de destruction ? Comment les gens qui habitaient près de tous ces camps et qui savaient ce qui s'y passait, comment ces gens n'ont-ils pas réagi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Tant d'années ont passé, et j'étais incapable de raconter, de parler des deux ans et demi passés dans le camp de concentration sans avoir rien fait pour mériter ce sort. Je suis née juive, et cela a suffi.

Et tout à coup, c'est comme si une porte s'était ouverte. J'ai commencé à écrire mes souvenirs. Souvent j'ai perdu courage ; mais chaque fois Frangiski Abatzopoulou, Rika Benveniste et mon mari étaient à mes côtés pour m'aider et m'encourager. Je les en remercie.

Erika Amariglio

1. Une enfance heureuse à Thessalonique.

Agé de 24 ans en 1924, mon père, Salvator Kounio, possédait déjà un petit magasin d'articles de photographie. Il était très travailleur, intelligent et curieux ; très vite il eut une bonne clientèle. Il fournissait les photographes ambulants en papier-photo et en tout ce dont ils avaient besoin. Ils aimaient bien mon père et le respectaient parce qu'il était de bon conseil et les aidait toujours à progresser dans leur métier.

Plusieurs d'entre eux ont ouvert plus tard leur propre magasin et sont restés amis avec mon père. Les plus jeunes sont encore en vie ; ils se souviennent bien de mon père et en parlent avec beaucoup d'amitié. L'un d'entre eux est Yannis Kyriakidis - reporter photographe bien connu à Thessalonique. S'il a le temps de bavarder un peu lorsque nous nous rencontrons, il me rappelle combien Salvator Kounio l'a aidé au départ.

Dès le début mon père a importé du papier-photo d'Allemagne et il visitait tous les ans la foire de la photographie de Leipzig, la plus importante d'Europe à ce moment-là. En 1924, un ami commun lui présenta Hella Löwy, une étudiante en troisième médecine à l'Université de Leipzig. Ce fut le coup de foudre et celle qui devint ma mère décida d'abandonner ses études pour suivre Salvator en Grèce.

Monsieur Löwy-père était ingénieur et architecte, il était bien connu à Karlsbad (Karlovy Vary) - autrefois ville austro-hongroise, plus tard tchèque. Sa femme était une belle viennoise cultivée ; elle n'apprécia pas du tout la décision de sa fille unique Hella ; mais à 18 ans cette jolie jeune-fille était déjà entêtée et opiniâtre ; elle réussit à convaincre ses parents et le mariage eut lieu à Karlsbad en juin 1925.

Notre toute nouvelle maison se trouvait dans un des plus beaux quartiers de Thessalonique - «La Campagne», entre la Tour Blanche et le Dépôt. Grandes ou petites, les maisons de deux ou trois étages, étaient entourées de grands jardins. Mon Grand-père avait dessiné les plans de notre maison et il en avait suivi la construction ; mon père en fit une maison accueillante, équipée de tout le confort de l'époque. Il voulait à tout prix que sa jeune femme s'y sente bien, elle qui avait renoncé pour lui à ses études et à son mode de vie.

Ma mère avait grandi à Vienne et à Karlsbad ; elle avait fait trois années à l'Université de Leipzig ; tout à coup elle se retrouva dans un autre monde ; à cette époque, Thessalonique ne ressemblait pas du tout à l'Europe des années vingt. Il fallut à ma mère une grande force de caractère pour se faire accepter, elle «l'étrangère» comme l'appelaient la famille et les amis, et être admise dans la société de Thessalonique. Un an plus tard, fin mars 1926, je suis née à la maison ; à cette époque, on accouchait à la maison, pas en clinique.

*

Notre maison de la rue Koromila était construite directement au bord de la mer, dans une petite baie où il n'y avait que deux autres maisons et les jardins du Lycée Français - plus tard le 5ème gymnase de l'Etat.

Notre maison paraissait bien petite à côté des deux voisines, celle des Voziou à gauche et celle des Polak à droite ; ces deux-là avaient trois étages et une tour pointue. A mes yeux, elles protégeaient notre petite maison. Et pourtant, celle-ci n'était pas si petite. A l'étage, trois chambres à coucher, une grande salle de bain, une terrasse tout du long ; au rez-de-chaussée, la salle à manger, le salon et une grande cuisine. L'escalier de bois était splendide. Combien de fois mon frère et moi ne sommes-nous pas descendus en glissant sur la rampe ! En sous-sol, il y avait la cave à charbon et la réserve à bois où les bûches étaient soigneusement empilées ; l'idéal pour les jeux de cache-cache !

Au rez-de-chaussée aussi, il y avait une longue terrasse ; en son milieu, un large escalier de marbre menait à la cour recouverte de gravier blanc ; chaque année mon père veillait soigneusement à ce qu'on comble les vides avec du nouveau gravier blanc. Au bout de la cour, un muret d'un mètre ; par un passage de quatre mètres on descendait vers la jetée et la mer. De gros blocs de rocher protégeaient la jetée.

La mer montait entre ces blocs. Toutes sortes de crabes y nichaient et j'entends encore le bruit de la mer sur ces rochers quand le vent du nord ne soufflait pas. A gauche, une dalle de béton formait comme une grande plate-forme entre la jetée et le muret. Quatre petites marches menaient de la cour à cette plate-forme. Au bout se dressaient deux grandes potences métalliques munies de poulies pour maintenir notre petite barque blanche, la «Lorelai». Une lourde échel-

le de bois bien stable avec deux solides rampes de fer descendait de la jetée dans la mer.

C'est là que nous nagions. Très dignement, les adultes descendaient l'échelle ; nous, les enfants, nous sautions tout simplement de la jetée dans l'eau. A cet endroit le fond était plein de pierres ; c'était pénible d'y marcher pieds nus et peu d'adultes s'y risquaient. Ils avaient peur des crabes, des moules et des oursins ; mais nous, les enfants, n'y prenions pas garde.

J'avais mes pierres à moi, où je pouvais me tenir sans crainte. Je me rappelle que le bateau à voile accostait le long de la jetée lorsqu'on nous livrait le gravier blanc. Le bateau en était plein et on en remplissait des sacs que des hommes chargeaient sur leur dos et déversaient dans la cour. Très intéressés, tous les enfants du voisinage assistaient au spectacle et se déplaçaient bien sûr chez les voisins lorsque ceux-ci rentraient leur gravier.

C'est de notre jetée aussi que nous embarquions sur le grand bateau à voile qui menait mes parents et leurs amis à Aï-Yannis de Pilion. Ce voyage durait un ou deux jours, je me rappelle qu'on arrangeait coussins et couvertures dans la cale pour y dormir. Ces mêmes couvertures plus tout un matériel que nous emmenions, servaient pour notre séjour. A cette époque, Aï-Yannis était inhabité, il n'y avait pas encore d'hôtels ; c'est là que s'installa le premier camping de l'YMCA et c'est ainsi que petit à petit la réputation de ce lieu idyllique grandit.

*

A gauche et à droite, au bout de la jetée, il y avait une clôture en fer, un grand arc muni de rayons pointus, qui nous séparait des voisins. Celle de gauche était plus haute et ses barreaux plus gros. Celle de droite était plutôt décorative. Notre voisin Viziou avait fait construire un long mitoyen de 2 mètres de haut (1 mètre côté plate-forme) et surmonté de tessons de bouteille ; ainsi il était impossible de passer ou de sauter par dessus. Notre voisin avait pris cette précaution parce qu'il avait fait creuser dans sa propriété un étang artificiel, «la citerne Voziou». Il avait élaboré un système très astucieux pour attraper les poissons : sa jetée était trois ou quatre fois plus longue que la nôtre ; il avait muni les nombreuses ouvertures de clapets métalliques. Les poissons entraient par toutes les ouvertures ; à un certain moment, il faisait retomber les clapets et les poissons

étaient prisonniers - surtout des petits mulets, des brèmes de mer, des grondins, parfois quelques soles. La «citerne» était pleine de petits mulets, proies faciles pour des braconniers !

Mon frère était mon cadet d'un an ; enfant déjà il était passionné de pêche à la ligne. Il se levait à l'aube, préparait les appâts pour les mulets (une pâte de pain et de fromage) et pêchait pendant des heures. Souvent je m'asseyais près de lui, mais les poissons préféraient en général ses appâts aux miens.

Le pain au fromage des appâts ne plaisait pas qu'aux poissons ! Il nous goûtait bien aussi. J'en préparais toujours plus qu'il n'en fallait et nous nous régaliions. Un des plus grands plaisirs était de chercher et d'attraper les gros crabes cachés entre les rochers. Au niveau de l'eau, il y avait des petites aspérités aux côtés extérieurs de la jetée ; de haut en bas le mur était couvert de moules en grappes. Souvent les crabes prenaient là des bains de soleil. Nous étions tous les deux bien entraînés à saisir les crabes et à immobiliser leurs pinces. Je n'y arrivais pas toujours, mais mon frère était devenu expert. Nous avions toujours un seau à proximité pour y jeter les crabes. Notre joie était grande et nous poussions des cris de victoire quand nous attrapions de gros crabes : «je l'ai, je l'ai !» criait mon frère : «gros comme une grosse gourde» ; ceux-là étaient rares et nous les apportions à notre mère qui nous les préparait ; ils devenaient rouges à la cuisson ; je ne me souviens pas avoir mangé d'aussi délicieux fruits de mer que ces gourdes. Nous essayions toujours de garder les carapaces intactes. Elles étaient si belles, je les collectionnais. Souvent nos amis, nos voisins participaient à nos expéditions.

La plate-forme qui allait du mur à la jetée était idéale pour les bains de soleil des grands et les enfants sautaient de là-haut dans la mer. Nous prenions notre élan et c'était à qui sautait le plus loin. Beaucoup de voisins et de connaissances ou des amis venaient chez nous profiter du soleil et de la mer. Il y avait aussi «la belle» du quartier, une amie, vraiment une très jolie fille. Elle venait tous les jours et restait des heures au soleil pour bien brunir. Souvent elle nous invectivait parce que nous l'éclaboussions en sautant à l'eau ; mais cela ne nous empêchait pas de recommencer.

Mon père avait fait construire une petite cabane en bois - «la baraque» - ; elle était d'un vert très doux ; les amis qui venaient nager pouvaient s'y déshabiller à l'aise et y laiss-

ser leurs vêtements. C'était une joie pour nous de nous asseoir sur le toit de «la baraque» au couchant, avec une grosse tartine de pain blanc au fromage, et de regarder les couleurs changeantes de la mer et du ciel.

Notre plate-forme était toujours pleine de monde ; chez notre voisin par contre, il n'y avait personne : il ne permettait à aucun étranger d'approcher. Malgré la clôture, malgré le mur surmonté de tessons, des enfants du voisinage s'introduisaient souvent dans sa propriété et attrapaient facilement les poissons prisonniers. S'il les voyait, il les chassait à coups de gourdin et criait : «Petits salauds, gare à vous !». Les enfants riaient, nous aussi évidemment, et à la prochaine occasion ils escaladaient de nouveau le mur.

En face de notre maison, le long de la jetée de Monsieur Polak, la rue se terminait en cul-de-sac. Devant la maison voisine et la nôtre, il y avait une petite baie, un genre de lagune, fermée de trois côtés et ouverte sur la mer. L'eau y était peu profonde, pas de pierres, rien que du sable, un vrai paradis pour les Mamans et leurs enfants, pour tous ceux qui ne voulaient pas nager en eau profonde. Les amis qui venaient chez nous pour prendre des bains de soleil et pour nager étaient tous de bons nageurs. En été de grand matin et jusqu'au soir, ce n'étaient que rires, voix d'enfants, grands bruits d'eau lorsque nous sautions dans la mer.

*

Dans la lagune, l'«Oncle» Grigoris amarrait sa barque. C'était un bon ami de la maison, nous l'aimions tous beaucoup, mais nous en avions peur aussi. Il était aux petits soins pour sa barque. Elle était blanche avec une ligne bleu pâle et une ligne rouge tout autour du bord ; la quille rouge foncé lui donnait un air joyeux. L'étrave en bois naturel bien poli était un luxe superflu. Il plaçait souvent une fleur à la poupe et au 1^{er} mai il y suspendait toujours la traditionnelle couronne. Sur les sièges il y avait des coussins de couleurs vives, brodés de motifs différents : une ondine sortant de l'eau, des fleurs, des papillons, un petit oiseau. Sur le grand coussin du milieu était brodé le nom de la barque et la devise : «En avant, que Dieu nous protège».

Ceux-ci étaient évidemment les «bons» coussins, les officiels, ceux du dimanche et des jours de fête, lorsqu'il emmenait les familles en mer. Ces jours-là, il protégeait ses passagers des ardeurs du soleil par un petit baldaquin à

pompons et brodé de rouge. Pour le quotidien il avait des vieux coussins recouverts de housses de coton.

Pendant la semaine il pêchait, quand il en avait envie, s'il n'était pas ivre ; ces jours-là il bavardait avec nous et nous donnait souvent de bons conseils pour la pêche. J'aimais bien l'écouter, regarder ses yeux rieurs, observer sa moustache qui bougeait quand il parlait. Et souvent je me demandais comment il faisait pour manger avec cette moustache. Mais nous avions peur de ses soudaines colères lorsque nous effrayions les poissons en nageant trop près de la barque ou que nous éclaboussions ses coussins quand il attendait des clients. Nous disparaissions rapidement ; en fait, il avait raison. Sa barque était une joie pour les yeux quand elle était toute décorée. Toute blanche, avec son baldaquin, ses coussins tout propres et lui-même rayonnait dans ses vêtements bien propres, son inséparable chapeau de paille sur la tête. Il attendait ses clients les mains sur les rames. Il cachait mal son sourire satisfait derrière sa moustache. C'était une image inoubliable de voir l'«Oncle» Grigoris passer et repasser devant notre maison en ramant calmement.

Je me rappelle un dimanche où la famille Voziou bien endimanchée partit en ballade dans la barque de l'«Oncle» Grigoris. Deux amis et moi observions l'embarquement de notre plate-forme. Les dames étaient bien habillées. Elles avaient de jolis chapeaux et serraient leurs petits sacs à main. Les trois jolies filles s'étaient frisé les cheveux. Thalia surtout, qui avait mon âge, était vraiment merveilleuse avec ses longs cheveux bouclés. Debout dans sa barque, l'«Oncle» Grigoris se tenait d'une main à la jetée et de l'autre aidait les gens à embarquer. Il dirigeait l'opération comme un général, indiquait sa place à chacun pour que la barque soit bien équilibrée. D'une poussée il s'écarta de la jetée et commença à ramer lentement, très lentement. Ils n'étaient pas encore bien loin lorsqu'un des passagers se leva maladroitement et déséquilibra dangereusement la barque ; Grigoris dit quelques mots et un autre passager se leva : la barque chavira et tous tombèrent à l'eau ! Nous observions le spectacle en riant doucement. Les chapeaux des dames flottaient tristement. Par contre les fleurs que l'«Oncle» Grigoris avait attachées à la poupe, flottaient fièrement sur l'eau. Les longs cheveux de Thalia ne bouclaient plus. Les Ah ! et les Oh ! arrivaient jusqu'à nous ; heureusement ils savaient tous nager et ils s'en tirèrent sains et saufs.

Nous étions secrètement bien contents de la mésaventure de Monsieur Voziou ; nous avons peur de lui et nous lui en voulions parce qu'il trouvait toujours l'occasion de nous enguirlander : nous parlions trop fort pendant la sieste ou alors nous criions quand lui dormait ; une autre fois quelqu'un avait ouvert les clapets de la jetée quand lui venait de les fermer ; il trouvait toujours quelque chose à nous reprocher.

Je me souviens, dans sa cave il y avait la buanderie ; il y déposait les pastèques pour la journée dans une cuve au-dessus de l'auge en bois. Il y laissait couler un filet d'eau, ainsi elles étaient bien rafraîchies pour le déjeuner. En ce temps-là nous n'avions pas de frigo et sa glacière était trop petite pour y mettre «la bombe» suffisamment grande pour sa nombreuse famille.

Un jour Thalia nous appela pour nous montrer une énorme pastèque très lourde. Impossible de la soulever, nous dit-elle. Mon frère qui se vantait d'être un hercule, voulut exhiber sa force ; «Moi j'y arriverai» dit-il ; Thalia le défia : «Tu ne pourras pas, tu ne pourras pas !». En réalité, il n'aurait pas réussi, il était trop faible, mais il était vaniteux. Il y avait quatre ou cinq enfants autour de nous et notre hercule voulait briller. Il arriva à soulever péniblement la pastèque dans ses maigres petits bras, il la porta sur une dizaine de mètres et retour. Puis il voulut la soulever jusqu'à la cuve, mais il était épuisé, l'énorme pastèque lui échappa et s'écrasa avec fracas sur le sol.

Pétrifiés, nous regardions les morceaux écarlates de la pastèque ; sauf Thalia qui poussa un grand cri ; nous sommes restés longtemps silencieux. L'un d'entre nous ramassa un morceau, «délicieux !».

Sans réfléchir, nous nous sommes mis à manger de bon appétit, même Thalia. Puis nous avons ramassé les écorces, nous avons un peu nettoyé et nous sommes partis. Toute la matinée, nous avons attendu, pleins de crainte, : qu'allait-il se passer quand Monsieur Voziou découvrirait les dégâts ? Vous devinez facilement ce qui se passa. Lorsque nous l'entendîmes tempêter, nous nous sommes très courageusement cachés dans un coin de la terrasse.

Lorsque Papa rentra à midi, nous sommes allés tête basse lui confesser notre action d'éclat. Je ne sais plus s'il nous a grondés ; il doit certainement nous avoir dit quelque chose. Il est immédiatement allé chez le voisin et lui a payé la pastèque. Mais je me souviens très bien que mon

frère ne s'est pas vanté de si tôt qu'il était un hercule. Il est certain que le voisin s'est longtemps rappelé cette pastèque historique, la meilleure de l'année. Lorsqu'il nous grondait, il avait presque toujours raison. Lorsqu'il jouait de malchance, cela nous amusait au plus haut point.

*

L'été et les bains de mer commençaient officiellement le 21 mai, jour de la St Constantin. Mais nous nous mettions à nager dès que le temps le permettait. Nous passions toute la journée sur l'eau ; nous pêchions, nous ramions, nous nagions, nous faisons des concours de nage et de sauts ; souvent nous jouions, tout simplement.

Au delà du cul-de-sac, il y avait la maison Grekos. C'était une belle grande maison, au bord de la mer ; elle avait une large jetée, un étang d'eau de mer à l'intérieur de la propriété et plusieurs plates-formes. C'était assez loin de chez nous et nous aimions bien nager jusque là.

En plein été, il y avait foule à la côte. Les dames avaient de gros coussins pneumatiques ; elles y appuyaient la tête et nageaient en battant des pieds. Le coussin était en grosse toile imperméabilisée. Pour pouvoir le gonfler facilement on cousait une bobine dans un coin ; on bouchait le trou avec un bout de bois ou avec un chewing-gum bien mastiqué ! Les petits coussins étaient comme des petites vagues d'écume. Quelle joie quand la voisine me prêtait un de ses coussins. Maman n'était pas d'accord, elle disait que les coussins c'était pour ceux qui ne savaient pas nager.

En été nous prenions tous nos repas sur la terrasse ; nous avions toujours du plaisir à observer la lumière et les formes changer avec le mouvement du soleil.

Des petits bateaux joignaient Perea - Bachtsé - Agia Triada et nous jouions à les reconnaître au passage - le «Lefki», l'«Alekos», le «Triglia», le «Poseidon» ou un autre.

Lorsque le vent du nord se levait tout à coup, ces agréables petites croisières tournaient au drame. Les traversées étaient annulées parce que trop dangereuses. Très souvent le «Triglia» - toujours le «Triglia» - coula à quai à Perea.

Le soir quand ils revenaient, les petits bateaux étaient illuminés et scintillaient comme des bijoux précieux ; arrivés au port ils se reflétaient dans l'eau.

De la terrasse nous pouvions voir la ville et la ville haute à l'horizon. Au couchant les rayons du soleil enflammaient souvent les vitres des maisons. Plus tard, les lumières s'allumaient et la ville était comme une broche ornée de pierres précieuses de toutes les couleurs. Comme j'aimais rester tranquillement assise là et admirer cette belle ville qui m'était si chère.

Des plus petits bateaux quittaient le quai pour «Luxembourg» qui était près de chez nous. Le «Luxembourg» était l'établissement mondain le plus connu en ce temps-là et il était alors au sommet de la gloire. Beaucoup d'artistes célèbres y ont chanté ou y sont passés avec leur orchestre ; Eduardo Bianco avec son orchestre entre autres. La salle était comble tous les soirs.

Je me rappelle la joie de mes parents lorsqu'ils s'habillaient pour aller danser les tangos passionnés de Bianco. C'était rare de voir mon père si passionné. Un jour, il invita Bianco et celui-ci lui offrit la partition de toutes ses chansons pour que Maman puisse les jouer au piano. La dédicace était très chaleureuse et Papa était très fier de la montrer. L'établissement était directement au bord de l'eau et par les belles soirées d'été les barques croisaient là, pleines de gens qui écoutaient les belles mélodies.

Nos chambres s'ouvraient sur la rue Koromila et de nos lits nous entendions la musique dans la nuit parfumée de jasmin et de mimosa. Souvent passaient des groupes de jeunes gens qui allaient donner l'aubade à quelques belles du voisinage. La fille aînée de nos voisins, la belle Gloria, avait beaucoup de succès et, à ma grande joie, beaucoup de jeunes gens venaient chanter dans notre rue. Cela me plaisait tellement que souvent je chantais tout doucement avec eux et je rêvais qu'ils chanteraient pour moi quand je serais plus grande ! Souvent les troubadours étaient refroidis à grands seaux d'eau. Souvent les chanteurs s'accompagnaient à la guitare, et c'était encore bien plus beau. Jusque tard en automne nous les entendions chanter le soir dans les rues voisines «tes yeux» ou «le rossignol m'a dit», et d'autres encore.

Les couchants sur le golfe de Thessalonique sont connus pour leur beauté. Maman m'avait appris à prévoir le vent du nord ou le beau temps en observant les couleurs du couchant. L'horizon rouge foncé annonçait le vent.

*

Ces années-là le vent du nord a joué un grand rôle et a conditionné notre vie. C'était un vent violent, qui soufflait de la vallée de Axios ; on le sentait plus que maintenant parce que le quartier était moins construit alors. La mer était haute, de grosses vagues battaient la jetée et l'écume éclaboussait nos fenêtres. Nous ne nous asseyions plus sur la terrasse. Le vent soulevait des tourbillons de fine poussière qui nous piquait les yeux. Les pêcheurs avaient l'habitude de dire que le vent se maintenait 24 heures, trois jours ou une semaine. La mer était déserte alors. L'«Oncle» Grigoris tirait sa barque sur la côte. Pas question de pêcher. Seuls les plus courageux se risquaient à nager. Heureusement, Maman nous y autorisait, mais uniquement si elle était présente. Nous sautions de la tribune le plus loin possible et les grandes vagues nous plaquaient immédiatement contre la jetée et nous forçaient à sortir de l'eau. C'était formidable de «chevaucher» les vagues. Pour arriver à sortir, nous devions nager vers la maison de Madame Olga, où l'eau était calme.

Par vent du nord nous jouions à cache-cache, biko, tsilika-tso-maka ; les filles jouaient à la marelle, à sauter à cloche-pied ; chacune avait ses propres cinq galets tout ronds et ses billes personnelles.

Nos maisons étaient fort exposées au vent ; il sifflait par toutes les fissures. Nous avions dans les oreilles le mugissement des vagues qui se brisaient sur la jetée. Dans la rue, nous devions souvent nous arc-bouter contre le vent pour ne pas être renversés. Il arrachait tout ce qui était branlant. Les pots de fleurs étaient jetés au sol, les volets battaient et les vitres éclataient. Papiers et journaux volaient partout.

En été, lorsque Papa partait au travail l'après-midi, nous l'accompagnions par la rue Koromila jusqu'à l'arrêt du tram «Georgiou» dans la rue Vassillissis Olgas. C'était devenu une habitude, avec l'arrêt traditionnel à la pâtisserie Ivi, qui vendait les meilleures glaces de Thessalonique ; ma voisine et tendre amie Ritsa observait le même rituel. Ceci aussi est un bon souvenir de nos étés ; jusqu'à la guerre, en 1940.

Le vélomoteur du Phaidona jouait un rôle rare et important dans notre quartier. Phaidona sillonnait nos rues comme un blond écuyer en veste de cuir noir ; dès que nous reconnaissions au loin le bruit caractéristique de sa machine, nous nous précipitions pour le voir passer et l'admirer.

*

Notre école, l'Institut Zachariadis, était près de la maison. Ritsa et moi y allions toujours ensemble ; nous allions nous chercher l'une l'autre à tour de rôle. Tout ce que nous avions à nous raconter ! Il s'était passé tant de choses depuis la veille ! Nous riions aux éclats en arrivant à l'école, juste avant le coup de cloche. Sur le chemin nous rencontrions souvent des garçons de notre classe, Kostas Lambrianidis, Jorgos Nikolaidis, Leonidas, Andreas, Yannis Kechajas. Sérieuses, hautaines, nous les ignorions.

*

Nous célébrions en même temps la rentrée scolaire et le Yom Kippour, la fête juive la plus importante. Ce jour-là, tous les élèves juifs manquaient l'école ; ils y étaient nombreux et les professeurs ne donnaient pas beaucoup de matière importante ce jour-là.

Je me souviens avoir été très impressionnée quand Papa m'a expliqué la première fois la signification de cette fête. «C'est le jour du jeûne et du Grand Pardon», me dit-il, «tu ne fais rien si ce n'est réfléchir à ce que tu as fait : quelles fautes as-tu commises, as-tu menti, as-tu fait du tort à quelqu'un ; as-tu offensé un ami ou un étranger, as-tu été arrogante ? Tu jeûnes toute la journée et tu pries pour que Dieu te pardonne et tu demandes pardon à ceux que tu as offensés. Nous allons à la synagogue pour la prière et le soir de la fête toute la famille se réunit pour commencer l'année nouvelle par un acte d'amour - nous prenons de bonnes résolutions ; même si nous commettons encore des erreurs à l'avenir, c'est inévitable et humain».

Yom Kippour et Pessach, la Pâque juive, marquaient la différence religieuse avec nos compagnons chrétiens. Mais cela n'influçait en rien nos relations. Nous ne nous sentions différents en rien, nous étions tous égaux et croyions tous en le même Dieu unique.

Deux ou trois fois l'an nos parents nous menaient à l'orphelinat Aboar rue Fleming ; il y avait là une grande salle de fêtes pour les fiançailles, les mariages, les commémorations. Toute notre famille, qui était nombreuse (mon père avait encore six frères et soeurs), se réunissait là pour rappeler le souvenir de nos parents décédés. A la fin de la cérémonie, mon frère et moi distribuions de la pâtisserie aux orphelins. Je me sentais mal à l'aise en pensant à tout notre bonheur à mon frère et à moi face à ces orphelins. Ces cérémonies

de commémoration, Yom Kippour et Pessach, réunissaient tous les membres de notre famille.

*

Je me souviens toujours avec bonheur de ma Grand-mère Myriam et de mon Grand-père Mosche. Les jours de fête ma Grand-mère - plutôt la Nona, comme nous l'appelions - portait la toilette traditionnelle des Juives séfarades : une blouse blanche brodée de minuscules perles, une jupe longue, un petit tablier noué sur le devant. Elle portait par-dessus une sorte de manteau en gros satin bleu brodé de fourrure, le kofia. Elle était coiffée d'un foulard joliment bordé et orné de petites perles ; il lui couvrait le front. Comme j'aimais la voir si somptueusement habillée ! Elle glissait volontiers les mains sous son tablier. J'aurais bien aimé caresser la fourrure du kofia mais je n'ai jamais osé. Peut-être parce que je la comprenais difficilement ; elle parlait mal le grec, elle parlait le ladino (judéo/espagnol) que nous n'employions pas à la maison. Avec Maman nous parlions l'allemand, sa langue maternelle ; le grec était la langue maternelle de mon père.

Mon Grand-père, le Nono, avait une longue barbe et un très doux visage ; il avait toujours une bonne histoire à nous raconter. Nous parlions le grec avec lui. Je sens encore toujours sa main toute chaude autour de la mienne.

*

Il y avait naturellement aussi les parents de Maman, Grand-père Ernst et Grand-mère Thérèse qui vivaient à Karlovy Vary en Tchécoslovaquie. Chaque été nous passions quelques semaines chez eux ; nous attendions chaque fois ce voyage avec beaucoup d'impatience. A cette époque c'était une longue expédition ; nous dormions deux nuits dans le train avant d'arriver à Prague. Les voyages en avion n'existaient pas et les trains étaient beaucoup plus lents qu'aujourd'hui. Je me souviens encore du luxe de notre compartiment et des attentions du préposé des Wagons-lits. Quel plaisir de s'étendre entre les draps amidonnés tout blancs ; et alors, dans le wagon-restaurant, sur chaque table, les petites lampes et leurs beaux petits abat-jour !

Les grands-parents nous attendaient impatiemment ; Grand-père avait belle allure ; bien droit, la canne à la main, le chapeau cachant sa calvitie, sa longue moustache à la François-Joseph. Ses yeux tout brillants de joie, malgré sa

grande maîtrise de soi. Je trouvais ma Grand-mère très belle avec son petit chapeau sur l'oreille ; elle était toujours très élégante, les cheveux soigneusement ondulés. Les gants et son petit sac dans une main, elle ouvrait tout grands les bras pour que je puisse m'y pelotonner et elle me serrait très fort contre elle.

C'était un monde tout différent de celui que nous connaissions en Grèce. Ici tout était plus « officiel » ; les dames avaient des belles robes et des chapeaux coquets ; avec leur canne et leur chapeau, les messieurs étaient très importants.

J'aimais surtout quand Grand-mère nous emmenait sur la place à la fontaine d'eau chaude. Au milieu de la grande place, jaillissait la fontaine d'eau chaude. Grand-mère nous expliquait qu'elle s'élevait jusqu'à 100 mètres et que sa température atteignait 100 degrés. L'eau avait des vertus curatives pour beaucoup de maladies ; Karlovy Vary était une des villes de cure les plus connues et elle était très fréquentée.

Les curistes se promenaient avec une curieuse tasse à la main ; ils buvaient à la fontaine. Il y avait toujours de la musique ; l'après-midi l'orchestre de la ville venait jouer pour les curistes. Partout il y avait des pelouses et des parterres de fleurs. On avait dressé d'élégantes tentes où les curistes pouvaient se reposer et consommer des rafraîchissements, du café, des gâteaux.

Pour moi, tout était comme un conte de fées. Et puis venait l'événement du jour : nous nous installions dans une très belle pâtisserie et pouvions choisir nous-mêmes de la pâtisserie ou de la glace. Le summum, c'était quand nous allions dans le luxueux salon de thé de l'Hôtel Pupp. J'étais fascinée par le luxe et par les consommateurs.

Le temps passait vite, les grands-parents avaient prévu une nouvelle activité pour chaque jour ; ils nous gâtaient vraiment. En 1937, nous sommes allés la dernière fois à Karlovy Vary. J'avais onze ans, c'est de cette année-là que j'ai gardé les plus beaux souvenirs. J'observais les amis de ma Grand-mère avec curiosité ; les dames avaient des ombrelles, certaines l'ouvraient, d'autres la gardaient à la main ; d'un geste très large, les messieurs saluaient, le chapeau à la main.

J'aimais beaucoup aider Grand-mère et bavarder avec elle. Cet été-là me parut encore plus court que les autres et j'étais très triste au moment du départ. Mais à la maison, nos

amis et de nouvelles joies nous attendaient ; notre chagrin fut de courte durée. C'était encore l'été, les amis étaient là et la mer étincelante nous attirait toujours autant.

En octobre, les cours ont repris, j'étais en 5ème ; l'an prochain, la 6ème.

*

1938. Une nouvelle année commençait ; que nous réservait-elle ? J'attendais la 6ème avec impatience ; je me sentais déjà adulte. Nos jeux et notre insouciance étaient parfois troublés par les conversations inquiètes de nos parents, où revenait souvent le nom de Hitler. Le soir, ils écoutaient attentivement les informations de la BBC et de la radio allemande. Ils parlaient avec beaucoup d'angoisse des Juifs d'Allemagne.

Je saisisais quelques bribes de leurs propos, sans comprendre ou sans avoir le courage de demander ce qui se passait ; je sentais seulement que des nuages menaçants s'amoncelaient au-dessus de nous.

Un jour, Maman nous dit que nous n'irions pas à Karlovy Vary cet été-là «mais ne vous inquiétez pas, Grand-mère et Grand-père viendront chez nous. Pour toujours !»

Mon père me promit de me conduire à Athènes cette année-là. Enfin mon vœu le plus cher se réaliserait : voir l'Acropole et le bureau du Diaplasis, le périodique pour enfants auquel j'étais abonnée et dont j'étais une collaboratrice active. Je participais aux concours sous deux pseudonymes, l'un connu : Chardonneret et l'autre secret : Babillarde. J'avais des correspondants dans toute la Grèce et je participais activement au courrier des lecteurs. Le jeudi, j'attendais avec impatience le facteur qui apportait mon cher journal ! Je voulais faire la connaissance d'Anania, je voulais serrer Phaidona dans mes bras. Je m'étais fait une image flatteuse des collaborateurs fidèles et des bureaux du Diaplasis. J'attendais avec impatience notre départ - l'Événement de l'année.

En ce temps-là Athènes était une ville merveilleuse. Je montai à l'Acropole pleine de respect et restai admirative devant les cariatides. J'étais réellement heureuse d'être sur le «rocher sacré» ; je me sentais toute petite devant le Parthénon. C'était vraiment un grand jour dans ma vie.

Le lendemain, Papa m'emmena au bureau du Diaplasis. Quelle désillusion ! Une rue étroite, une porte banale, sur laquelle il y avait «Diaplasis pour enfants», pas même en lettres d'or... Devant la maison, une poubelle renversée. Lorsque nous avons poussé la porte, un énorme matou bondit à l'extérieur. Le «bureau» était au premier, tout simple, un peu poussiéreux ; personne. Après un petit temps, une femme de ménage apparut et nous prévint qu'il n'y avait personne. Alors c'était cela le bureau ; et où était Ananias et tous les autres ? Affreux !

L'après-midi nous avons fait une promenade à Kifissia, un faubourg d'Athènes. Comme la nature y était belle ! Je courais dans les ruelles où coulaient des petits ruisseaux ; «de l'eau bénite» murmura mon père. Nous étions en juin, le plus beau moment pour la nature. Les oiseaux chantaient, l'eau clapotait, partout on découvrait des oiseaux et des papillons. C'était tellement beau que la désillusion du matin fut vite oubliée.

L'année passa rapidement ; à l'école, les cours devenaient plus difficiles et demandaient plus de concentration. De plus, en tant que fille de «citoyens respectables», il me fallait apprendre le français. Comme il n'y avait pas de cours de langues en ce temps-là, une «mademoiselle» venait deux fois par semaine à la maison. Le français ne me plaisait vraiment pas et c'est avec beaucoup de mauvaise volonté que je m'efforçais d'apprendre cette «langue tordue». C'est avec la même mauvaise volonté que j'appris le piano. Mon professeur, une proche amie de Maman, Madame Mitsa Abravanel, ne me fit grâce de rien ; pendant des heures je peinais sur les gammes et les études de Carl Czerny (1791-1857). Je trouvais qu'on me brimait à me garder là au piano pendant que toute ma petite bande jouait à l'extérieur.

Je fus frappée d'incompréhension et d'étonnement : je voulais m'inscrire à la «Neolaia» (mouvement de jeunesse), comme la plupart de mes compagnes de classe ; mais c'était impossible parce que Metaxas en interdisait l'accès aux Juifs. C'était la première fois que je pris conscience d'être traitée différemment que mes amies chrétiennes.

La désillusion et l'incompréhension furent plus grandes encore quand la soeur aînée de ma compagne Rosa ne put pas devenir membre du club de tennis parce que c'était interdit aux Juifs.

*

1939. Une fois de plus une année nouvelle. Nos parents étaient de plus en plus inquiets ; Maman préparait la chambre d'amis pour nos grands-parents. Les Allemands avaient envahi le pays des Sudètes et les Juifs n'y avaient plus leur place. Ceux qui le pouvaient quittèrent le pays.

Grand-père et Grand-mère ont quitté leur pays, leur maison et abandonné tous leurs biens ; ils sont venus chacun avec une valise à la main se réfugier chez leur fille. Nous, les enfants, nous nous réjouissons ; pour eux, réfugiés, c'était différent.

Au-dessus de l'Europe, les nuages devenaient de plus en plus sombres. Les Allemands admiraient de plus en plus Hitler, que les autres appelaient «le fou» ; le peuple allemand l'acclamait avec enthousiasme.

A la maison, mon frère et moi, nous réjouissons de plus en plus de la présence de nos grands-parents ; mais nous n'arrivions pas à leur faire partager notre bonheur d'être réunis. Ils restaient accrochés à la radio ; souvent nous écoutions les informations tous ensemble.

Les cris de Hitler, les «Sieg-Heil !», les applaudissements du peuple allemand à la radio retentissent encore dans mes oreilles. Mais nous, les enfants, nous étions vite distraits par le quotidien - nos jeux, nos leçons.

2. L'Occupation allemande et la déportation.

Le 1^{er} septembre 1939, les Allemands envahirent la Pologne ; ce fut le début de la Deuxième Guerre mondiale.

L'angoisse des adultes devenait chaque jour plus perceptible. Toute la vie était centrée sur la guerre. Et nous ? Nous allions à l'école, nous jouions, nous faisons des projets avec la belle insouciance des jeunes.

*

Je changeai d'école et pour moi c'était l'événement le plus important. Je fréquentais maintenant l'établissement pour «jeunes filles S'china» ; première année dans un lycée ; les choses devenaient sérieuses. Des nouveaux professeurs, des nouvelles amies : Maria Stangou, Ilektra, Nina Saltiel, Dorin Kovo, May Benrubi, Rita Saltiel, Roula Tari. C'était formidable de faire de nouvelles connaissances !

La directrice, Madame S'china, était une petite dame très élégante et peu souriante. Dès que nous l'apercevions, nous nous arrêtions aussitôt de rire et nous nous comportions comme il convenait pour des jeunes filles fréquentant son école. Malgré sa grande sévérité, nous l'aimions bien et nous la respections. Nous aimions aussi Madame Viktoria, la concierge ; et pourtant elle nous grondait souvent.

Les professeurs que je préférais étaient Monsieur Chalarambakis, le professeur de mathématiques, Monsieur Baltas, le professeur de physique, Madame Evnouchidou, le professeur de grec ancien, Monsieur Michailidis, le professeur d'histoire. Je les admirais, je les respectais, je les aimais ; ils m'ont beaucoup appris et m'ont marquée.

Le professeur de français était aussi sympathique, mais nous lui menions la vie dure. Nous remplissions l'éponge de craie et l'écrasions sur sa chaise ; quand il se levait, son pantalon foncé était maculé de poussière blanche ; ou alors nous jetions des pois chiches grillés qui éclataient sous ses pas.

Partout dans la maison il y avait des journaux, grecs et étrangers. Chaque soir, mes parents écoutaient les informations et suivaient le développement rapide de la situation. Ce n'était pas drôle, la guerre ; mais cela nous semblait si loin...

Malgré les «mauvais jours» appréhendés par les adultes, 1939 toucha à sa fin sans problèmes ; et une année nouvelle commença chargée d'inquiétude.

*

1940. Les Allemands envahissent et occupent un pays après l'autre : la France, la Belgique, la Hollande. Mais c'est la maladie de ma Grand-mère qui me bouleverse le plus ; je prie pour qu'elle guérisse très vite.

Les premiers mois de l'année se passèrent au même rythme que les autres années. Ce fut le printemps, et puis Pâque avec ses joies, les écoles fermèrent en juin. Nous n'avons pas pris de vacances par ces temps troublés. Nous nous amusions bien à la maison avec nos amis, la mer, la pêche ; nous faisons des projets d'avenir ; la grande question était de savoir quelles études nous allions entreprendre. Je voulais devenir médecin, mon frère ingénieur comme notre Grand-père.

Le 15 août 1940, le «Elli», un bateau de guerre grec, fut coulé. Nous écoutions la radio pour avoir des nouvelles.

Les grands titres des journaux annonçaient qu'on avait coulé le «Elli». Qui ? Les Italiens ! Pourquoi ? Tout le monde en parlait. Quelle provocation ! La vie continuait pourtant. Nos parents écoutaient les informations et suivaient les événements, de plus en plus inquiets et déprimés.

Le 28 octobre 1940, le grand NON de Metaxas aux Italiens. La mobilisation, la guerre. Mon enthousiasme est indescriptible. Nous allions montrer aux «macaronis» ce que c'était d'être grecs !

Nous voulions tous nous rendre utiles. Que pouvions-nous faire ? Nous étions toute une bande, membres du «Diasplasis». Nous avons créé notre propre club du Diasplasis, le seul à Thessalonique ; les membres étaient Nikos Chardalias, Chrysanthos Chrysanthou, Roula Tari, Andreas Valtadoros, Nikos Sofianos, Avra Papaioannou, Kostas Lambrianidis, Jorgos Nikolaidis et d'autres. La seule chose que les filles pouvaient faire, c'était de se réunir et de tricoter. Et nous tricotions, tricotions avec passion ; des gants, des chaussettes, des capuchons pour nos soldats. Nous tricotions en chantant en même temps que la chanteuse du moment, Sofia Vembo : «Fous de Mussolini, aucun d'entre vous ne survivra...».

Nous étions à l'affût de toutes les informations. Nos soldats devaient aller de l'avant vers la victoire ; comment pouvait-il en être autrement ?

Enfants, que savions-nous de la guerre ? Un grand jeu ! Les grands titres des journaux annonçaient une victoire après l'autre. Je me rappelle être allée au kiosque du quartier pour y lire les grands titres des journaux que nous n'achetions pas à la maison ; ils décrivaient les victoires de nos troupes : Korytsa, Tepelény, Argyrokastro, Chimara, Agii Saranta !

Je continuais à correspondre avec les membres du Diasplasis de la Grèce entière. Nous échangeons nos impressions et partageons notre fierté à l'égard des victoires de nos soldats.

A l'anxiété due à la guerre s'ajoutait celle due à la santé de Grand-mère ; elle n'allait vraiment pas bien.

Dans les théâtres, on jouait une revue après l'autre. Elles se moquaient des Italiens qui avaient des plumes à leurs

casques. Les chansons de Sofia Vembo enthousiasmaient les soldats et les civils. Les grands titres des journaux rapportaient encore toujours les victoires de nos armées.

L'hiver vint tôt cette année-là. Il y avait de la glace et de la neige en montagne. «Tricotez, fillettes, ne perdez pas de temps ; nos soldats ont froid !». Les premières semaines se passèrent ainsi ; puis arrivèrent les premiers blessés : pieds gelés, jambes amputées ; les premiers morts ; et puis de plus en plus toutes les horreurs de la guerre ; amplifiées par le froid. Le froid envahit nos coeurs et nous ne chantions plus souvent.

Au lycée, j'étais en deuxième maintenant. En plus de nos tâches scolaires, nous avions déjà des rêves «d'adultes». Naturellement, nous continuions nos blagues et nos plaisanteries. Et nous ne manquions pas d'imagination... Cette année passa plus vite que les autres.

Notre famille fut douloureusement frappée par le décès le 26 décembre 1940 de ma Grand-mère chérie ; j'étais profondément triste. C'était mon premier contact avec la mort. Pourquoi les gens devaient-ils mourir ? Je n'arrivais pas à le comprendre.

Aujourd'hui, après 50 ans, je me dis qu'elle a eu beaucoup de chance de mourir à ce moment-là, entourée de ses enfants, dans son propre lit.

*

1941 s'annonça plus sombre que les autres années. En plus de notre travail scolaire, nous suivions les informations quotidiennes. Nos conversations étaient maintenant de plus en plus centrées sur la guerre.

Les soldats tinrent bon, malgré un froid terrible, malgré les morts, malgré les blessés. Les Italiens reculaient et nous gagnions du terrain. Mais la plus grande menace vint du nord. Les Allemands envahirent et occupèrent progressivement toute l'Europe. Le nuage de menace s'étendit, de plus en plus sombre. Les Allemands approchaient de plus en plus, la Yougoslavie fut envahie à son tour. Puis, ils étaient à nos frontières. Heureusement, il y avait la ligne-Metaxas qui freinerait leur avance.

Quand il nous arrivait encore de chanter, c'était sans enthousiasme. Les journaux n'affichaient plus de grands titres

triomphants. Les blessés, les amputés, les morts étaient de plus en plus nombreux. C'était épouvantable.

Les trois premiers mois de 1941 passèrent ainsi. Mes parents étaient de plus en plus inquiets, mais se taisaient devant nous.

Il y a 50 ans, l'éducation était différente ; «les enfants avec les enfants, les adultes avec les adultes» ; nous ne participions pas à leurs conversations, à leurs soucis, à leurs problèmes.

*

Les événements se précipitaient ! La ligne-Metaxas a fut prise d'assaut et débordée. Les Allemands franchirent nos frontières ; les Allemands arrivaient !

Dans notre ville, de nombreux incendies : on incendiait les entrepôts pour que les Allemands ne trouvent plus rien ; les entrepôts de la minoterie Aladini, les dépôts de munitions, d'essence, le port, tout flambait. Tous les entrepôts étaient ouverts et les gens pouvaient emporter ce qu'ils voulaient. Rien ne devait tomber aux mains de l'ennemi.

De la terrasse nous observions les incendies, terrifiés. Nos parents restaient muets.

Les gens pillaient les dépôts, ils emportaient un maximum de vivres. Les gens allaient et venaient lourdement chargés ; certains roulaient de grands fûts. Ils perçaient les réservoirs d'huile pour que l'ennemi ne la récupère pas ; l'huile se répandait partout et les rues devenaient impraticables. Ils essayaient de récupérer un maximum d'huile. Régulièrement on entendait des détonations et la panique augmentait.

L'angoisse culmina le 9 avril 1941. Les Allemands envahirent la ville. La radio resta vague. Nous entendions les chars dans les rues. Nous attendions.

Nous sommes restés à la maison ; Papa n'est pas allé au travail, Maman n'a pas fait les courses.

Une grosse voiture avec un grand drapeau à croix gammée rouge sur le capot s'arrêta tout à coup devant la maison. Seigneur, quelle émotion ! Deux énormes Allemands avec une plaque métallique sur la poitrine demandèrent à parler à Papa. Il s'avança blême de frayeur. Ils lui ordonnèrent sèchement de monter dans l'auto et partirent. Quel choc ! Où l'emmenait-on ?

«Va-t-on l'exécuter en tant que Juif ?». Comme nous fûmes soulagés en le voyant revenir quelques heures plus tard, indemne et en bonne santé !

Il fut assailli de question : «Que t'ont-ils fait ? As-tu été battu ? Se sont-ils mal comportés ? Que voulaient-ils ?». Rien de tout cela. Renseignés par quelque collaborateur, ils étaient venus tout droit chez «Kounio» de la grosse firme de matériel photographique : ils avaient besoin de films et d'appareils et une fois servis, ils l'avaient laissé partir. Quel soulagement pour tous !

Ils n'avaient même pas fait allusion au fait qu'il était juif.

Ce fut notre premier contact avec les Allemands, notre première épreuve. A la radio, on annonça que les Allemands étaient venus en amis, non en conquérants. La musique n'était plus la même ; on n'entendait plus les chansons de Vembo, ni les revues de variétés ; on entendait des marches allemandes, des consignes, des avis, des recommandations à la population. Il y avait maintenant un nouveau journal grec - «La nouvelle Europe» - publié en allemand.

Lentement, avec beaucoup d'hésitation, la vie reprit. Deux chambres de la maison furent réquisitionnées pour un officier de la Gestapo. Il était poli et nous laissait tranquilles, bien que nous soyons juifs.

«Vous voyez» disait Grand-père qui était récemment revenu de Tchécoslovaquie, «il est impossible que les Allemands se comportent mal, ils sont civilisés, cultivés. Un peuple qui a donné naissance à Beethoven, à Goethe, à Heine ne peut pas être brutal !» Seule une poignée d'Allemands étaient mauvais, les S.S.

Papa se rendait régulièrement au travail et nous en classe. Évidemment l'école avait été réquisitionnée et nous fûmes accueillies dans une autre école, Kalamari. Mais la vie semblait avoir repris son cours normal. Nos parents étaient toujours sur le qui-vive, comme s'ils s'attendaient toujours à quelque chose. Mais les Juifs vivaient encore assez tranquilles, au même rythme que les autres gens de la ville.

L'officier allemand et son ordonnance qui habitaient dans notre maison ne cherchaient pas à nous ennuyer, chacun vivait sa propre vie.

Mais le visage de la ville avait changé. On voyait des autos allemandes circuler dans les rues. Où qu'on aille, on rencontrait des soldats allemands et des Feldgendarmes casqués.

Nous allions régulièrement à l'école, mais ce n'était plus comme avant. Nous ne riions plus comme avant, nous étions «fermées» et c'était encore plus perceptible pour nos professeurs. Entre les cours nous nous regroupions à quelques-unes et échangeions les dernières nouvelles.

Mon père reçut une lettre d'une relation d'affaires en Allemagne. Ils collaboraient depuis des années et avaient une relation très amicale. Il savait évidemment que nous étions juifs et nous écrivait que son fils Helmut avait été cantonné à Thessalonique. Il nous demandait, comme si c'était tout naturel, de recevoir son fils et de l'aider. Lui, un Allemand, demandait à un Juif, une relation d'affaires et un ami personnel, de s'occuper de son fils ! Pour mes parents, c'était tout à fait normal de s'occuper du fils d'un ami et de l'accueillir.

Quelques jours plus tard Helmut Held apparut en effet et mon père l'invita à dîner le dimanche suivant. Ensuite il revint souvent, il s'accrochait vraiment à nous. Il nous considérait comme sa famille. Il partageait nos jeux et discutait avec Maman.

50 ans plus tard je me demande encore si son père connaissait les lois raciales de Nuremberg. Ne savait-il pas que les nazis persécutaient les Juifs ? Ne savait-il pas qu'ils les enfermaient dans des camps de concentration ? N'avait-il pas entendu parler de la «Nuit de Cristal» ? N'avait-il pas entendu les discours antisémites pleins de haine et de venin contre les Juifs ? Comment pouvait-il envoyer son fils partager l'intimité d'une famille juive ? Ne craignait-il pas la censure, lorsqu'il envoyait plusieurs lettres à une relation d'affaires et ami personnel pour remercier celui-ci de l'hospitalité avec laquelle son fils était reçu ?

Les semaines passèrent rapidement, l'été vint et la pénurie s'installa. Les vivres manquaient de plus en plus ; les gens cherchaient à s'approvisionner pour l'hiver. Maman avait trouvé des oignons au marché ; «prenez-en quelques kilos, tant qu'il y en a encore !» Et c'était la même chose avec les pommes de terre, le sel, le sucre. On ne savait pas ce qui pouvait arriver !

Nous n'apprenions que des mauvaises nouvelles. Ils prenaient une série d'otages en représailles à des sabotages ou à l'assassinat d'Allemands.

Mais en été tout avait l'air plus facile, plus léger. Le soleil brillait dans un ciel bleu et la mer nous attirait comme d'habitude. Nos parents faisaient face à tout, passaient des nuits blanches, écoutaient les informations sans arrêt, et nous, nous continuions à jouer...

*

«Heureusement nous avons la Vigne» disait mon père. C'était le nom de notre propriété à Panorama (à 12 km de Thessalonique), autrefois «Arsakli». Mon père y était fort attaché. Il avait acheté le terrain en 1937 ou 1938 ; il avait toujours rêvé d'avoir un terrain qu'il pourrait cultiver. La région s'appelait Kapoutsida ; on y cultivait des vignes particulières qui donnaient du très bon vin ; Kapoutsida s'appelle aujourd'hui Pilea, un village entre Arsakli - aujourd'hui Panorama - et Thessalonique. Quand nous parlions de notre propriété, nous disions toujours «la Vigne». C'était une réelle expédition pour y arriver. Il n'y avait pas de correspondances faciles avec la ville, quelques bus par jour. Leur arrêt était devant le café Petinos sur la Place Aristotelous.

En 1939, mon père y fit construire une petite maison ; Grand-père en avait dessiné les plans et suivi la construction. Nous en étions très fiers. Il n'y avait pas d'électricité ; nous cuisinions sur un petit réchaud à pétrole ; nous nous éclairions au moyen d'une lampe à essence Lux. Tout y était très simple, mais cette maison de campagne nous donna beaucoup de joie. Nous y allions tous les dimanches matin avec un pique-nique et nous rentrions le soir à pied. La route était vide, et nous n'étions presque jamais dépassés par un bus. Il n'y avait personne, aucune maison.

L'été 1941, Papa décida d'y planter des pommes de terre «pour les mauvais jours» ; une connaissance d'Arsakli, Jorgos Sourelidis l'aïda. «Ainsi, dit Papa, les deux familles auront des pommes de terre». Ils préparèrent leur travail et plantèrent le plus possible. En ce temps-là, il y avait peu d'eau à Arsakli, il n'y poussait pas grand-chose.

Mon frère et moi courions dans la campagne ; nous attrapions des tortues, pourchassions les lièvres qui étaient

nombreux alors, cherchions des oeufs de serpents sous les pierres ; il y en avait aussi beaucoup.

Souvent des amis nous rendaient visite. Alors nous jouions «explorateurs» et partions à la découverte de coins inconnus dans les environs. Pour nous tous Arsakli était un petit paradis, pour mon père, c'était notre refuge. Là-haut tout nous semblait très loin.

*

La pénurie devenait de plus en plus grande ; à la maison, on comptait les portions. Maman employait l'huile et le sucre avec parcimonie. On inventa un moyen pour remplacer le sucre : le sirop de caroube. Ce n'était pas si mauvais que ça, c'était même bon ! Heureusement, il nous restait encore un peu d'huile, nous en tartinions le pain, c'était bon, et meilleur encore avec un peu de sucre. Mon père se faisait du souci pour ses pommes de terre ; est-ce qu'elles germeraient ? Allaient-elles pousser ?

Petit à petit la faim s'installa dans la population. Et le froid aussi ; une fois de plus, l'hiver commença tôt et nos maisons étaient glaciales ; la faim nous travaillait de plus en plus. On trouvait chaque jour plus de gens morts de froid et de faim dans la rue ; chaque matin, on rassemblait les cadavres. Quelle horreur, quelle lutte pour la vie !

Un jour, je surpris des bribes de conversations de mes parents : «Tu vois, on laisse les Juifs en paix» - «Heureusement, on n'applique pas les lois raciales de Nuremberg comme en Allemagne.» Je les sentais soulagés.

On distribuait le pain, contre des tickets de rationnement ; c'était du pain jaune, à la farine de maïs ; à première vue on aurait cru que c'était du gâteau, mais au goût... !

Nous étions braqués sur la nourriture ; Maman inventait les plats les plus invraisemblables pour arriver à nous nourrir. Je me souviens de lentilles ; en fin de cuisson, les asticots flottaient dans l'écume. Nous les avons récupérés un à un ; les jeter ? Pas question. «Ne faites pas tant de manières» dit-elle, «voyez comme ils sont délicieux !»

Et ce terrible hiver dura longtemps. Il n'y avait plus de moyens de transport. Nous accompagnions Papa lorsqu'il allait au travail à pied. Il craignait de tomber ; suite à deux fractures successives, une jambe était plus courte que

l'autre, et il boitait. L'un d'entre nous devait le soutenir pour qu'il ne glisse pas sur la glace.

Nous allions régulièrement à l'école. Certains camarades de classe n'étaient plus là. On nous dit qu'ils avaient quitté Thessalonique, comme par exemple mon amie chérie Ritsa Mamouna qui habitait Athènes depuis 1940. Mais nous nous écrivions régulièrement.

Les membres du Diaplasis se réunissaient encore régulièrement. Notre club de Thessalonique était de plus en plus souvent cité dans le courrier des lecteurs sur les deux dernières pages du journal. Je continuais à correspondre régulièrement avec de nombreux membres grecs.

Lors d'une de nos assemblées, la présidente Roula Tari avança l'idée d'une conférence publique. Ce serait une contribution à la vie culturelle de notre ville. «Que pensez-vous d'une conférence par exemple sur Emilio Riadi, le compositeur thessalonicien ?» Nous étions tous d'accord ; j'étais pleine d'enthousiasme. Je me mis au travail avec Roula et quelques autres. Nous n'abandonnions pas les autres activités du club ; nous préparions activement la conférence projetée pour septembre 1942. Nous n'eûmes aucune difficulté à trouver un local : l'école Valajanni mit sa salle des fêtes à notre disposition. C'est ainsi que l'hiver 1941 passa lentement, très lentement.

*

1942. Et enfin le printemps. Déjà un an d'occupation ; chaque jour plus perceptible. Les Allemands se battaient sur des fronts de plus en plus étendus : l'Afrique, la Russie.

Ils prenaient de plus en plus d'otages. La résistance était plus active, les actes de sabotage des partisans plus nombreux.

Nos conversations devenaient de plus en plus sérieuses ; nous négligions nos cours. Les Thessaloniciens du Diaphasis continuaient à se rencontrer régulièrement. Roula préparait la conférence sur Emilio Riadi ; nous discutons des détails et continuions à nous préparer.

Puis, tout à coup, une agitation angoissée s'empara de la communauté juive, en apparence si calme.

Sur ordre des Allemands, tous les hommes juifs de 18 à 45 ans furent convoqués le 11 juillet 1942 à 8 heures du matin, Place Eleftheria.

Nos craintes se réalisaient ! Les dés étaient jetés. Qu'allait-il se passer ? Qu'allaient-ils faire de ces hommes ? Qu'allaient-ils faire de nous ? Telles étaient les questions des adultes, nous les écoutions sans mot dire.

A la maison, les propos allaient bon train : «On les a tous emmenés pour le travail obligatoire. L'organisation Todt à besoin d'hommes. Combien de temps va-t-on les garder ? Quelles souffrances vont-ils devoir endurer ?» A la maison, on prononçait de plus en plus souvent le nom de Merten.

Nous, les enfants, nous continuions à jouer, à nager. Tous ensemble, enfants juifs et enfants chrétiens, tous formidablement amis.

Papa, Maman et Grand-père parlaient de négociations entre Merten et la communauté ; je n'y comprenais rien et comme d'habitude, ils parlaient entre eux à voix basse ou à l'écart de nous.

L'été commença ainsi ; l'inquiétude des adultes grandit ; nous restions insouciantes.

*

Alors soudain une nouvelle bombe éclata, dans notre propre famille cette fois. Trois voitures de la police allemande s'arrêtèrent devant la maison. Des Allemands déchaînés se précipitèrent dans la maison et la fouillèrent.

Je montai dans ma chambre pour cacher, plutôt me débarrasser, d'une broche avec deux petits drapeaux - anglais et grec - ; naïvement, je la jetai par la fenêtre à une amie qui se trouvait dans la rue. Les Allemands fouillèrent la maison à fond. Ensuite, ils ordonnèrent à Grand-père, à Papa et à Maman de se préparer et de les suivre.

J'entendis les Allemands discuter entre eux pour savoir ce qu'ils allaient faire de nous ; nous emmener ? Ils demandèrent notre âge à Papa et j'entendis avec étonnement qu'il nous rajeunissait. «Ils sont trop jeunes, ils peuvent rester !» dit l'un d'entre eux ; ils partirent.

Quel choc ! Que se passait-il ? Où les menait-on ?

Catastrophés, nous vîmes Grand-père et nos parents monter dans une des voitures et partir. Mon frère et moi nous retrouvâmes seuls dans la grande maison, sans savoir quoi.

Il fallait que je fasse quelque chose, j'étais l'aînée, je devais protéger mon petit frère. Je prévins un employé du magasin, le frère de mon père, quelques amis ; nous attendîmes.

Ce n'est que le lendemain que nous avons appris qu'ils étaient enfermés dans la prison de la Gestapo, dans une vieille maison, au 31 de la rue Reine Olga. Des amis essayèrent de savoir pourquoi. «Une chose est certaine, nous dirent-ils, ils ne sont pas emprisonnés en tant que Juifs, il y a une autre raison !»

Mon frère et moi vivions seuls maintenant dans la grande maison. Pendant la journée, notre vieille servante, que nous aimions tant, venait prendre soin de nous.

Deux ou trois jours plus tard, Papa réussit à nous faire passer le message suivant : nous devons remettre au «messenger» un appareil photographique que Papa lui avait promis.

Le «messenger» était un soldat allemand ; je ne sais plus aujourd'hui si c'était ou non un S.S. C'était un des gardiens de la prison à qui Papa avait promis d'offrir un appareil-photo. L'Allemand avait peur et il prit toutes les précautions. Il était tard quand il sonna, plus de 10 heures du soir. Nous étions seuls dans la maison, sans hésiter, je descendis et ouvris. Il était très poli, il me donna le message et je lui remis la caméra. Il était impressionné de ce que je parle si bien l'allemand.

Papa nous demandait d'apporter les médicaments de Maman à la prison. Mais comment faire ? C'était impossible, irréalizable, disaient nos amis.

Dans ma candeur d'enfant, je me disais : je vais à la Gestapo, je leur parlerai et leur transmettrai ma requête. Je connaissais un officier, ami de l'officier cantonné chez nous. («notre» officier était en congé et n'est jamais revenu dans la maison. Il a fait enlever ses objets personnels et nous ne l'avons jamais revu. Aucun autre militaire ne fut encore cantonné dans la chambre réquisitionnée). Je savais que son bureau était quelque part Place Aristotelous et je tentai ma chance.

Je tremblais sur tout le corps et je me souviens encore aujourd'hui que je me pinçais les joues pour être moins pâle. Je regardai la sentinelle dans le blanc des yeux et lui demandai - en allemand - à parler à l'officier X. Et il me conduisit en effet dans le bureau de celui-ci !

Je me souviens encore aujourd'hui que deux ou trois militaires se sont approchés et m'ont demandé ce que je voulais, pourquoi j'étais venue, ce que je cherchais. Ils se sont étonnés de ce que je parlais si correctement l'allemand.

Je leur ai expliqué que j'étais venue leur demander l'autorisation de porter des médicaments à Maman qui était à la prison ; elle était gravement malade et devait suivre un régime très strict.

Je ne sais plus très bien comment je me suis débrouillée mais le fait est, qu'ils m'ont remis une fiche qui m'autorisait à apporter chaque jour à Maman ses médicaments et la nourriture voulue. Je suis partie en serrant cette fiche dans ma main.

A ce moment-là ils n'appliquaient pas encore les lois raciales contre les Juifs. C'était une occupation militaire.

Pendant le mois que mes parents ont passé à la prison de la Gestapo, je suis allée chaque jour à 12 heures sur place ; je frappais à la porte en fer, on ouvrait un judas, je montrais ma fiche et on acceptait la petite marmite avec le repas pour Maman.

Entretemps des amis et des connaissances ont tout fait pour les tirer de là. Nous étions très inquiets parce qu'ils fusillaient de plus en plus de prisonniers de cette prison-là en représailles.

En fin d'après-midi nos amis venaient nous tenir compagnie, pour mettre au point notre conférence sur le musicien et compositeur Riadi. Bien que choqués, nous étions encore des enfants, insoucians comme tous les enfants, nous riions et écoutions avec plaisir notre ami Chrysanthos (Soulis) Chrysanthou quand il se mettait au piano.

Les amis de mon père faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour faire libérer nos parents de cette prison-là.

Après un mois, enfin, une bonne nouvelle : on les avait transférés dans une autre prison ; ils étaient maintenant à la prison de Eptapyrgiou. La vie y était tout autre. Nous pouvions leur rendre visite, le directeur était une vieille et bonne connaissance de Papa. Ils nous firent savoir qu'ils avaient besoin de couvertures et de vêtements.

Comment leur faire parvenir tout cela ? Il n'y avait pas de moyens de transport vers Eptapyrgiou. Avec l'aide de notre

«bande», on trouva une solution : le fils de Sultana (la femme qui nous aidait dans le ménage) avait une charrette comme en utilisaient les petits commerçants pour transporter leurs marchandises. Et voilà ! Nous avons tout chargé sur la charrette, et tous ensemble, nous l'avons poussée de «Luxembourg» où nous habitons, à Eptapyrgiou.

Malheureusement mon frère ne put pas nous accompagner ; il avait marché sur un clou et était en mauvais état ; un de moins pour pousser !

Après quelques heures, nous sommes arrivés à la prison et j'ai encore pu parler cinq minutes avec mes parents. Ils me dirent quel avocat il fallait aller trouver pour continuer les démarches en vue de leur libération.

L'affaire semblait devoir s'arranger et les amis de nos parents nous assuraient qu'ils seraient bientôt relâchés. J'allais chaque jour à la prison et les voyais pendant quelques instants. J'étais entraînée à la marche ; mon frère n'était toujours pas en état de m'accompagner ; un ami venait avec moi.

Le jour de la conférence approchait. Nous préparions les invitations. Nos parents étaient encore toujours en prison, mais ils nous avaient donné l'autorisation d'assister à la fête et nous avaient souhaité bonne chance.

Elle eut lieu un dimanche matin, un dimanche ensoleillé de septembre. L'affluence était grande, de nombreuses personnalités de la ville étaient présentes, même le bourgmestre. La fête fut réussie, nous étions tous satisfaits et joyeux ; on nous félicita, nous rayonnions de joie et de fierté. Quel dommage que nos parents n'étaient pas là !

On les libéra deux jours plus tard.

Que s'était-il passé ? Pourquoi les avait-on après tout arrêtés ?

La raison en était Helmut, le fils de l'ami et partenaire allemand de mon père qui nous avait rendu visite à la maison. Il n'était pas resté longtemps à Thessalonique ; il fut déplacé en Crète, nous écrivait son père dans sa lettre de remerciement ; là, on se préparait activement à la guerre d'Afrique.

Je ne connais plus exactement le contenu de la lettre, mais il semblerait bien que ce jeune allemand était surveillé

pour activités anti-nazies. Mon père apprit plus tard, qu'un soir où il avait trop bu, il avait grossièrement insulté Hitler. La censure avait lu sa lettre à mes parents et les avait arrêtés pour les interroger à ce sujet. Nos avocats et des amis s'activèrent pour arriver à prouver que nos parents n'avaient rien à voir dans cette affaire et ils furent libérés.

50 ans après, je me demande si on ne les a pas relaxés parce qu'on savait qu'on les arrêterait à nouveau quelques semaines plus tard.

Helmut, lui, fut arrêté et condamné à mort.

*

La famille était de nouveau réunie. Mais plus rien n'était comme avant, même si la vie avait repris son rythme normal. Beaucoup de Juifs se retirèrent dans les montagnes pour lutter aux côtés des partisans. Dynamitages et actes de sabotage étaient de plus en plus fréquents.

*

Le 1^{er} octobre 1942, les cours reprirent normalement ; j'étais maintenant en 3^{ème} au lycée. Comme tous les enfants, je me réjouissais de retrouver mes camarades de classe, tout en regrettant quand même la fin des vacances.

A l'école, l'atmosphère avait changé. Nous n'étions plus insouciantes, l'occupation nous accablait toutes. Mes camarades me donnèrent des nouvelles des hommes qu'on avait mis au travail obligatoire. On avait renvoyé un oncle de Rosa, très gravement malade. «L'ombre de lui-même» dit Rosa, «et il ne récupère pas. Ils travaillaient sous un soleil écrasant, on ne les nourrissait pas assez, les gens tombaient d'épuisement !»

On avait déporté les cousins de Rita ; il en allait de même pour Dorin ; on arrêta le père de Sarika et elle arrivait toujours en pleurs à l'école.

Aux interruptions, nous nous regroupions et chacune rapportait ce qu'elle avait entendu à la maison, aussi les informations sur la résistance, les actes de sabotage, sur l'un ou l'autre qui avait rejoint les montagnes. «Mais attention, silence !»

Grand-père essaya d'apprendre le grec ; il était très proche de nous, les enfants.

Nous avions projeté de faire une excursion d'un jour à Oreokastro. Des jeunes garçons et des filles sans accompagnateur, «vous n'y pensez pas, pas question» ; mon père resta inflexible ; pourtant mon frère nous accompagnait ; mais il était plus jeune. Comme j'insistais, Papa céda enfin : «Bon, bon, mais Grand-père vous accompagnera !» - «Grand-père !» J'étais sidérée ! «Mais que vont dire les autres ? Ils vont se moquer de moi !»

Mais j'avais tellement envie de participer à cette excursion que j'en parlai à notre petite «bande». Ils connaissaient Grand-père, ils l'aimaient bien et ne firent aucune objection. Les parents des autres aussi étaient soulagés à l'idée qu'un adulte accompagnerait.

Ce fut une de mes plus belles excursions. Mon Grand-père me paraissait bien vieux avec sa longue moustache et son crâne chauve ; il fut un camarade merveilleux ! Il inventa des jeux intéressants, joua au ballon avec nous et toute la bande déclara d'une même voix : «le Grand-père sera de toutes nos excursions !» J'étais drôlement fière de mon Grand-père !

*

Ce devait être en novembre 1942 ; comme tous les soirs, nous écoutions à la radio les informations de la BBC. La pièce était soigneusement fermée, la maison verrouillée. Le journaliste annonça d'une voix neutre, que ce matin même, deux Juifs polonais s'étaient présentés au bureau de l'émission ; ils s'étaient évadés d'un «camp» appelé «Lublin». Là, dit le journaliste, toujours de la même voix neutre, indifférente, on aurait exterminé des Juifs en masse. Et sans aucun commentaire, il passa à d'autres informations.

Je n'oublierai jamais le visage de mon Grand-père. Il bondit, écarlate, les yeux exorbités et coupa la radio. Il se tourna vers mes parents et dit : «ça, c'est de la propagande anglaise !»

Lui-même avait fui il y a trois ans pour se réfugier dans la maison de sa fille en Grèce et pourtant il croyait encore toujours que les Allemands étaient un peuple supérieur ! Ce qu'on disait à Londres, pour lui, c'était de la propagande !

Vers la mi-octobre 1942, on apprit que tous les hommes envoyés au travail obligatoire étaient revenus : malades, épuisés, torturés ; beaucoup étaient morts. Je ne me rappelle plus des détails, mais je me souviens seulement que mes parents étaient malgré tout soulagés.

Un peu plus tard, un nouveau désastre frappa la communauté juive.

Grand-père, Maman et Papa étaient bouleversés. Cela ne pouvait pas être vrai ! Et pourtant. Ils rasaient le cimetière juif !

Mon amie May Benrubi arriva un jour en pleurant à l'école. Ils avaient réquisitionné le magasin de son père. Sarika nous quitta ; elle partait à Athènes, chez sa Grand-mère. Nous étions tous bouleversés. Nous n'arrivions plus à nous concentrer sur nos cours ; nous nous réunissions pour échanger les nouvelles entendues à la maison.

Ainsi se passa un pénible hiver. C'était la deuxième année de l'occupation. Une nouvelle année commença, sans beaucoup d'espoir.

*

Qui pouvait prévoir ce que 1943 nous apporterait ? Les souffrances dues à l'occupation devenaient de plus en plus lourdes. Les gens mouraient de faim et de froid. On les trouvait de plus en plus nombreux sur le trottoir, certains déjà morts. On parlait beaucoup de marché noir, de la difficulté de se procurer des vivres. Après la Noël, l'école reprit.

Papa allait tous les jours au magasin et en revenait découragé, avec de mauvaises nouvelles.

Il fallait faire quelque chose. Tout ce que je sais, c'est qu'il remit le magasin à un grand ami, un photographe de Serres ; il pourrait peut-être échapper ainsi à la réquisition.

Maintenant le magasin ne portait plus son nom.

Janvier passa. Et puis février. Il faisait très froid, les rues étaient couvertes de glace.

Un samedi, Papa revint du magasin avec de très mauvaises nouvelles. «Un Sonderkommando (commando spécial) S.S. est arrivé ; à leur tête un certain Brunner et un dénommé Wisliceny», dit-il à Maman. «Ca ne me plaît pas du tout».

En effet, la situation était vraiment mauvaise.

Le 8 février 1943, un lundi, un bruit se répandit dans la communauté, un grand désespoir envahit tous les Juifs : les Allemands avaient décidé d'appliquer les lois raciales de Nuremberg à Thessalonique !

La famille et des amis se réunirent chez nous ; désespérés, ils discutèrent les consignes édictées par les S.S.

Les Juifs devaient tous porter l'étoile jaune. Il était interdit à tous les Juifs d'employer les transports publics. Les Juifs devaient tous se regrouper dans des quartiers délimités par les S.S., donc dans des ghettos.

Allions-nous vraiment devoir quitter notre maison ? Allions-nous devoir vivre ailleurs ? Papa se précipita dans le quartier qui nous était attribué pour y chercher un logement. Maman nous rassura : «Bon, ce n'est pas si terrible ; nous allons tous porter l'étoile jaune, et alors ? Ainsi les Juifs se reconnaîtront tous entre eux ! Ne vous laissez pas impressionner, Papa cherche une maison, dans quelques jours nous déménagerons !»

Le lendemain déjà, nous portions tous l'étoile jaune et à part cela, nous allions normalement à l'école. Je me souviens de la tendresse et de l'amour que nos professeurs et nos camarades nous témoignèrent. Cela me rassura : rien n'avait changé, la vie continuait avec l'étoile jaune sur la poitrine. Mais cela nous accablait fort, même si nous essayions de ne pas le montrer.

Papa n'allait plus au magasin maintenant ; par contre il allait tous les jours au bureau de la communauté juive ; il rentrait tous les lundis avec des nouvelles fraîches.

Après une semaine de recherches, il eut la chance de trouver une petite maison que nous pourrions occuper, juste à la limite du territoire concédé. Cette maison était si petite qu'il n'y avait pas assez de place pour Grand-père. Deux semaines plus tard, nous déménagions. Grand-père trouva refuge dans une famille chrétienne bulgare tout près de notre petite maison.

Nous ne pouvions emporter que les quelques meubles indispensables. Nous avons confié le piano à un voisin qui nous promit d'en prendre soin ainsi que des tapis ; il nous rendrait tout à notre retour. Un très bon ami de Papa, le photographe Melanidis, garda en dépôt notre salon avec la grande bibliothèque pleine de livres de nos parents, le bureau sculpté. Un autre très bon ami en qui nous avions toute confiance prit les bijoux de Maman et de Grand-mère en charge. Monsieur Melanidis nous rendit tout ce que nous lui avions confié en parfait état ; les autres ont vendu nos biens

pour arriver à survivre pendant cette période très dure de l'occupation.

Nous avons chargé nos biens sur des charrettes que nous avons poussées nous-mêmes jusqu'à notre nouveau logis. Les rues étaient d'ailleurs pleines de charrettes et de vélos, chargés de matelas, de lits, de chaises, de valises, de ballots. Ils étaient poussés par des hommes, des grands et des plus petits enfants ; aidait qui pouvait. Les femmes suivaient, des bébés au sein, des marmots à la main.

Les rues et les ruelles étaient pleines d'un peuple désespéré. J'entends encore les cris «Viens, aide-nous à pousser !» - «Moschiko, Maki, Rachel, ne vous éloignez pas, restez près de nous». Un bourdonnement ininterrompu.

Le monde entier semblait sombre, recouvert de lourds nuages.

A notre grande joie nous pouvions continuer à fréquenter notre école qui n'était pas bien loin de notre petite maison dans la rue Miaouli. C'était une coupure dans la journée. Entre compagnes de classe nous avons encore toujours beaucoup à nous raconter, mais nous ne riions plus, nous étions toujours inquiètes et sérieuses.

Après les cours, je ne rentrais pas directement chez nous, je passais d'abord devant notre ancienne maison de la rue Koromila ; j'en avais une telle nostalgie. Elle était si vide, si silencieuse ; je courais sur la plate-forme et m'asseyais face à la mer. J'y restais jusqu'au couchant flamboyant ; je comptais combien de fenêtres étaient frappées par les derniers rayons du soleil ; puis toutes s'éteignaient dans la pénombre orangée.

Je m'adressais à Dieu et le priais de toute la force de mon âme de mettre fin à notre souffrance.

Mes excursions de l'école à notre ancienne maison et puis le retour vers la petite maison du ghetto dans la rue Miaouli n'ont pas duré longtemps. A peine une semaine après notre installation dans notre nouveau logis, une nouvelle consigne des S.S. nous interdisait de circuler hors du ghetto après le coucher du soleil. Maintenant, je devais rentrer immédiatement de l'école pour être à la maison avant le coucher du soleil.

Un jour de trop grosse nostalgie, j'ai enlevé l'étoile jaune et je suis quand même allée à la maison de la rue Koromila,

sans en parler à personne. Je me suis assise face à la mer, pour faire mes adieux au soleil. Pour des années, ce fut la dernière fois. A la maison, Papa et Maman m'attendaient, fous d'angoisse. Je leur ai promis de ne jamais recommencer. Quelques jours plus tard, les S.S. interdisaient aux Juifs de quitter le ghetto.

Quelle joie pour moi, quand mes amis chrétiens venaient nous rendre visite au ghetto ! C'était très chic de leur part, et vraiment touchant. Ils sont tous venus, plusieurs d'entre eux sont même venus chaque jour.

Dans le ghetto, un désespoir effrayant s'était abattu sur les gens ; ils erraient sans but par les rues bondées ; quelques petits groupes se formaient ici et là. Chaque jour apportait de nouvelles consignes. Maintenant il fallait déclarer tous les biens ; tous les commerces juifs, les maisons, les bureaux devaient être marqués de l'étoile jaune.

Un jour, je les entendis parler d'expulsion. «On nous rassemblera tous et on nous déportera !»

«Ça veut dire l'exil, Papa ?»

Ce jour-là, le facteur de notre ancien quartier est venu rendre visite à Papa dans la maison ; j'ai entendu sa conversation avec nos parents : «Donnez-moi les deux enfants ; je les conduirai chez ma mère, dans un village près de Veria (une petite ville à plus ou moins 75 km de Thessalonique). Là, on prendra bien soin d'eux. Vous ne devez rien craindre !»

La réponse de mon père fut nette : - «Non - Je te remercie, je te remercie vraiment, mais je ne veux pas que la famille se sépare !»

Les jours suivants, on parla de plus en plus d'«expulsions» ; «ils nous conduisent tous à Cracovie !» disaient les «je sais tout», «nous y serons tous ensemble, nous travaillerons et nous continuerons à vivre !»

Grand-père venait tous les jours chez nous et nous mangions ensemble. Mon frère et moi aimions bien bavarder avec lui. Je me souviens, il nous disait : «Ne vous faites pas de soucis, vous ne devez pas avoir peur ! Là où ils nous emmèneront, nous devrons naturellement tous travailler ; hm !, la nourriture n'y sera peut-être pas aussi bonne et aussi abondante que chez votre Maman ; nous porterons des chemises et des sous-vêtements sombres !» C'était le pire qui

pouvait nous arriver, pensait notre incorrigible Grand-père qui croyait encore toujours à la largeur d'esprit du peuple allemand !

*

Le 10 mars 1943, très tôt au matin, une voiture de S.S. s'arrêta devant notre petite maison ; notre père reçut l'ordre d'emporter suffisamment de vêtements pour chacun de nous et de nous rendre dans une ou deux heures - je ne sais plus - au «Baron Hirsch», le quartier près de la gare.

Comment ? Par quel moyen ? Comment pourrions-nous transporter nos valises ? - «Ça, c'est votre problème !» répondirent les S.S.

Heureusement, Grand-père n'était pas là. Papa le fit prévenir de rester où il était et de se cacher.

Je ne sais plus comment et où nous avons trouvé une charrette ; nous y avons chargé nos valises et un peu de vivres, et notre petite caravane se mit en route ; nous avons traversé toute la ville à pied ; deux ou trois heures plus tard nous étions au «Baron Hirsch».

Nous avançons à côté de notre charrette, tête basse, plongés dans nos sombres pensées. Pour mes parents cela dut être terrible. Pour mon frère et moi, c'était un épisode d'une mauvaise aventure. A notre âge, la frayeur et le désespoir sont différents de ceux des adultes.

Arrivés au «Baron Hirsch», nous fûmes aussitôt entourés par le personnel de la communauté et bombardés de questions. «Comment se fait-il que vous soyez les seuls à venir ici ? Pourquoi vous a-t-on convoqués ? Pourquoi ? Pourquoi ?»

Pourquoi ? Mon père l'apprit un jour par un garde civil. Un collaborateur (Budurian ou Papanahum, je ne sais pas, j'ai entendu les deux noms) nous avait dénoncés auprès des S.S. Papa avait cédé son commerce à un chrétien pour sauver son bien. Les S.S. nous arrêtaient immédiatement et nous envoyèrent au «Baron Hirsch».

Je me souviens comme je fus impressionnée par ces lieux. C'était plein de gens : hommes, femmes, enfants, bébés tournaient en rond sans but. Ils ne savaient pas où nous caser «nous n'avons de place nulle part, vraiment rien !» dit un responsable de la communauté juive à Papa. Il pleuvait et il faisait très froid. Finalement, on nous mena dans un café

; les vitres étaient cassées, l'eau dégoulinait du plafond, il y avait ici et là des flaques sur le sol.

Alors qu'elle avait jusqu'à présent fait face avec force à tous les problèmes et y avait toujours trouvé une solution, maintenant Maman était désespérée ; Papa entassa nos affaires dans un coin un peu protégé. Les conditions de vie étaient terribles ; nous avions faim et très froid ; la nuit nous n'arrivions pas à dormir à cause du froid et de notre désespoir.

Le lendemain, Papa se rendit au «bureau» du ghetto pour essayer de recevoir un autre logement ; mais c'était impossible parce qu'on avait rassemblé trop de gens ici et les maisons étaient combles.

La nuit suivante fut effrayante ; la pluie tombait du plafond dans des petites boîtes en fer blanc que nous avions placées un peu partout et que nous devions vider dès qu'elles étaient pleines ; nous nous sommes réveillés tremblant de froid, à l'aube d'une nouvelle journée.

Papa retourna au «bureau» pour voir ce qui se préparait. Ils revint tout excité ; on avait maintenant des précisions quant à notre «déportation» ; on nous envoyait en Pologne ; nous pouvions échanger nos drachmes grecques contre les zlotys polonais, pour ne pas arriver là-bas sans argent.

Le piège des Allemands était bien tendu et leur grande trahison bien préparée.

Choqués, nous avons passé le deuxième jour dans le ghetto «Baron Hirsch» dans la détresse, hébétés de stupéfaction. Le lendemain, tout le monde parlait des wagons qui nous attendaient dans la gare. Dans son livre, «In Memoriam», Michael Molho parle d'une quarantaine de wagons. Quarante wagons ! Une file interminable de wagons attendaient.

A un certain moment, Papa arriva en courant et se mit à discuter avec Maman - pas avec nous, mais nous l'avons quand même appris - : valait-il mieux ou non partir avec le premier convoi ? Un employé de la communauté lui avait proposé de nous rayer de cette liste-là. On ne connaissait pas vraiment la destination réelle du voyage.

Mais notre destin était déjà arrêté ! Désespérée par les conditions terribles dans lesquelles nous vivions maintenant, Maman dit fermement : «Quoiqu'il doive arriver, Salvator,

que cela arrive le plus vite possible ; partons, partons même une heure plus tôt !»

Nous partirions donc en même temps que tous les autres ; les dés étaient jetés ; on ne discuta plus, on ne réfléchit plus. Dans tout notre malheur, ce fut en fait une chance pour nous d'avoir été de ce premier convoi.

*

Souvent je me suis demandé ce qui a fait que toute notre famille a survécu - Papa, Maman, mon frère et moi. La chance, le destin, le hasard ? Peut-être tout ensemble. C'est en tout cas le hasard ou le destin, si nous nous sommes trouvés dans ce premier convoi.

50 ans plus tard, je ne peux toujours pas comprendre comment tout cela s'est passé, comment les Allemands sont arrivés à endormir et à bernier tant de gens. Au moyen de quel système, de quelles ruses avaient-ils préparé leurs plans pour refermer progressivement le piège ?

Un mois après avoir laissé tomber le masque, ils avaient réussi à rassembler tous les Juifs, à leur faire croire qu'il ne leur arriverait rien de mal !

J'avais toujours l'impression, que toutes leurs consignes s'étaient étalées sur plusieurs mois : l'étoile jaune, la confiscation des biens, l'interdiction d'emprunter les rues principales, celle de quitter le ghetto. J'avais l'impression qu'il se passait des semaines entre chaque consigne. Et pourtant, tout cela s'est passé très vite.

Je me souviens encore que nous disions, et d'autres disaient la même chose : «Bon, et alors, nous portons l'étoile jaune, ce n'est vraiment pas si grave !» - Et ensuite : «Bon, nous devons déclarer nos biens, si ce n'est que cela !» - «Et bien oui, nous devons nous retirer dans une plus petite maison ; dans ce quartier, nous serons entre Juifs, ce n'est pas grave ; nous nous sentirons bien quand toutes les familles seront réunies !»

Les consignes tombaient l'une après l'autre, sans nous laisser le temps de comprendre ce qui nous arrivait.

J'ai lu le livre de Michael Molho pour la première fois en 1976 - 33 ans après la déportation - et je n'arrivais pas à croire que toutes ces mesures contre les Juifs avaient commencé le 8 février 1943 et que le 25 février 1943 toute la

communauté juive était rassemblée dans les ghettos fixés par les Allemands et que 17 jours plus tard déjà un train de 35 wagons déportait 2.800 personnes vers la Pologne.

Incroyable, inimaginable ! Depuis que j'ai lu cela, chaque fois que j'y repense, je suis saisie du même sentiment d'incompréhension et de colère, à l'idée qu'une telle chose ait été possible !

50 ans plus tard, je me suis décidée à écrire ce que j'avais vécu ; j'ai alors consulté beaucoup de livres pour comparer des dépositions, pour vérifier des indications, des dates et pour m'assurer que tout s'était vraiment passé ainsi.

Avec le recul, après réflexion, je me dis aujourd'hui que tous ces gens épouvantés, bousculés en tous sens, n'avaient pas la possibilité de réagir autrement. Les consignes les frappèrent comme des coups de cravache, l'une après l'autre. Ils s'abandonnaient à leur destin, hébétés, égarés, tremblant de peur ; ils n'avaient plus d'autre choix : «Et puis, là où on les menait, ils seraient tous ensemble !»

Le grand Rabbin ne leur avait-il pas assuré qu'ils seraient tous rassemblés à Cracovie ? Ne leur avait-on pas fait changer leurs drachmes en zlotys ?

«N'aggravons pas encore les choses ! Le principal est qu'on ne sépare pas les familles».

L'optimisme et l'espoir reprenaient toujours le dessus. «C'est vrai, nous vivons des jours pénibles, mais cela passera !»

Quelques courageux, d'autres plus perspicaces, plusieurs qui n'avaient pas d'obligations familiales se sont sauvés et ont fui dans les montagnes ; certains qui en avaient la possibilité financière, ont réussi à se cacher quelque part, sur une île ou dans un village isolé. Mais de toute façon, c'était l'exception.

50 ans plus tard, je suis là, penchée sur des livres, sur cette feuille blanche où j'écris et j'essaye de comprendre comment tout cela a été possible, comment tout cela s'est passé. J'essaye de comprendre pour pouvoir l'expliquer à mes sept petits-enfants - à l'aîné de mes petits-fils surtout qui a 21 ans maintenant, et je sais qu'il n'arrive pas à le comprendre ; pour arriver à leur faire comprendre comment presque 50.000 personnes se sont laissées mener à l'abattoir comme des moutons.

Comment arriver à lui faire comprendre cette époque ? 80% des Juifs parlaient alors mieux le ladino que le grec. Ce n'est qu'en 1932 qu'une loi obligea tous les enfants à fréquenter des écoles grecques pendant les six premières années primaires, dans toute la Grèce. Les parents, les grands-parents ne parlaient que le ladino, c'est ainsi que tout naturellement les enfants parlaient à la fois le grec et le ladino.

Comment arriver à faire comprendre qu'il était très difficile de se cacher ou de se réfugier dans les montagnes ; on était aussitôt repéré comme non-chrétien et on courait donc toujours le risque d'être dénoncé auprès des Allemands.

En outre, il fallait de l'argent pour pouvoir se cacher, beaucoup d'argent même ; et nous n'en avions pas. 80% de la population juive était pauvre - des ouvriers, des porteurs (Hamalides), des petits artisans, des petits commerçants.

C'est vrai que parmi les plus jeunes, certains auraient pu se soustraire aux persécutions et rejoindre les montagnes. Les partisans les y encourageaient et les aidaient à s'échapper. Mais du même fait ils exposaient leur famille et l'abandonnaient dans la détresse.

Mon mari était l'enfant d'un couple mixte - sa Maman était chrétienne. Max Merten, conseiller de l'administration militaire et chef de l'administration militaire de Thessalonique, avait rendu un décret basé sur l'intervention de l'avocat Georgio Papiliakis et protégeant les 19 familles mixtes. La raison invoquée était que le mari juif devait rester pour subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants non-juifs. Si sa femme non-juive mourait, le mari perdait cette protection et partageait le sort de ses coreligionnaires. C'est ainsi que la famille de mon futur mari put rester à Thessalonique.

Il parlait (et parle encore) l'allemand et fut employé comme interprète chez les pompiers. Là il entra en contact avec des résistants qui menaient des gens dans les montagnes, même des déserteurs allemands et italiens mis au courant de cette possibilité ; mon mari encouragea ses amis juifs à tenter leur chance, mais il reçut toujours la même réponse : «Comment abandonner ma famille ?»

Tout le monde connaît l'intensité du lien qui unit la famille juive. Comment pouvaient-ils abandonner leur père et leur mère ? Comment laisser ceux-ci se débrouiller avec les plus jeunes enfants ? En ce temps-là, c'étaient très sou-

vent des familles très nombreuses ; ce n'était pas du tout inhabituel d'avoir de trois à cinq enfants.

Je fus très impressionnée lorsque je lus pour la première fois le journal de Marcel Natzaris (Chronique 1941-45, Thessalonique, 1991) : il réussit à gagner les montagnes en 1941 ; il revint à Thessalonique en 1942 pour être auprès des siens et les aider ; l'incertitude quant au sort que les Allemands réservaient aux Juifs était trop lourde.

*

Le lendemain à l'aube, nous attendions à côté de nos valises.

Le café où nous logions était près de la sortie du ghetto. Tout à coup, nous avons entendu un vacarme effrayant, partout. Les mères appelaient leurs enfants, les hommes traînaient des ballots qui leur tombaient des mains à chaque pas. Des S.S. et des gardes civils harcelaient les gens ; «plus vite, plus vite !» J'étais là, à côté de mes parents ; un moment nous avons regardé sans un mot, les yeux écarquillés ; incroyable. Mon coeur s'affolait !

Et puis, à un certain moment, nous avons été pris dans la masse. Papa nous répétait sans arrêt de ne pas nous éloigner, de rester l'un près de l'autre. Cette image ne s'efface pas de ma mémoire : nous quatre, soudés comme un bloc. Autour de nous, des femmes échevelées ; plusieurs avaient dans les bras des bébés qu'elles essayaient en pleurant d'apaiser ; d'autres tenaient à chaque main un enfant en larmes ; des vieillards essayaient de garder le rythme ; des hommes chargés de valises et de ballots essayaient d'accélérer pour arriver plus vite ! Où ? Et alors, la voix des Allemands ! Des vociférations sauvages, barbares !

Une autre image qui me reste : à côté de moi, la main dans la main, un homme très âgé et sa femme. La femme avait jeté un châle sur ses épaules ; elle s'appuyait sur une canne. De ses grands yeux noirs, écarquillés de frayeur, elle regardait de tous côtés ; et ils couraient, couraient ! A un certain moment, elle s'est tournée vers son mari, l'a regardé et son regard a changé ; son regard était plein de douceur ; avec un vague sourire, elle lui a dit quelque chose. Je les ai perdus de vue !

Je ne sais pas combien de temps cette marche folle a duré. Nous nous sommes arrêtés devant les wagons. «Ne bougez pas d'ici. Attendez» a dit Papa.

J'ai regardé autour de moi sans comprendre ce qui nous arrivait. Des voix, des cris, des sanglots ; et les gens disparaissaient par les portes béantes des wagons : ils disparaissaient à l'intérieur des wagons ; plus, toujours plus. «Vite, vite ! Qu'attendez-vous ?»

Une mère tendait la main pour aider son enfant ; un homme aidait des vieillards à se hisser dans les wagons. Et soudain, un autre grand bruit : ils commençaient à fermer et à verrouiller les portes des wagons.

C'étaient des policiers allemands, pas des S.S., qui accompagneraient le train. J'appris plus tard qu'on disait des «Schupos».

Tout à coup le chef des policiers s'avança vers nous ; comment savait-il que Papa parlait l'allemand, je l'ignore encore toujours. «Attendez, ne montez pas encore, j'ai besoin de vous comme interprète !».

Donc, une fois de plus, le hasard ! C'est parce qu'il parlait l'allemand que Papa a survécu. En effet, dans toute cette foule du premier convoi, il n'y avait que lui qui parlait l'allemand. La plupart étaient des gens simples, des ouvriers, des porteurs, des artisans, des petits commerçants qui parlaient le ladino, ou même le français, mais aucun, pas un seul ne parlait l'allemand. Il fallait donc quelqu'un pour traduire les ordres des Allemands.

*

Les gens tiraient, poussaient enfants et bagages, ils grimpaient dans le wagon et puis ils disparaissaient tous à l'intérieur. Sur chaque wagon, autant de chevaux, autant d'hommes ! Les wagons étaient peints en rouge-brique, dans le haut, une petite ouverture derrière un treillage barbelé. Une fois les portes fermées, on n'y voyait plus rien, on n'entendait presque plus rien, parfois une main s'agitait derrière les barbelés.

L'une après l'autre, on fermait les portes avec fracas ; alors nous aussi, nous sommes montés. Notre wagon était bondé. Pas de place pour étendre les jambes. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous parlaient, pleuraient, gémissaient, tous ensemble ! Dans un coin, un sac plein de biscuits de marin, des figues pleines de vers et des olives. Au milieu du wagon, une tinette.

Tous les quatre, nous nous sommes tapis en silence dans le fond. Tout juste assez de place pour nous accroupir. Tout autour de nous, partout, des gens, et encore des gens ; entassés ! Nous étions juste sous l'ouverture ; par là, nous avions un peu de lumière, d'air frais. Un homme de haute taille se glissa devant l'ouverture, hissa son fils sur ses épaules pour qu'il puisse regarder à l'extérieur.

Notre porte aussi fut verrouillée et le train se mit en mouvement. Où allions-nous ? Combien d'heures allions-nous rester ainsi enfermés ? Allions-nous recevoir quelque chose à manger ? Mon Dieu, quelle angoisse ! Quelques nourrissons pleuraient sans arrêt - un gémissement, puis des cris ; les femmes se lamentaient. Quelques hommes sortirent leur livre de prières et chantonèrent tout doucement leurs prières. Ils faisaient sombre dans le wagon, ils ne pouvaient pas lire, mais ils tenaient les yeux ouverts, tournaient régulièrement la page ; ils connaissaient chaque ligne par cœur.

A côté de moi, il y avait Esterina. Elle habitait le ghetto «Baron Hirsch» ; nous nous sommes mises à parler ensemble. Nous avons le même âge. Nous avons chacune raconté notre histoire.

Ininterrompu, le bruit régulier du train. La nuit est tombée, les bébés pleuraient moins. Puis un silence écrasant. Seuls les malades gémissaient dans leur solitude angoissée.

Petit à petit, je me suis endormie. La première nuit passa. Puis un nouveau jour commença.

Nous attendions notre tour pour avoir accès à la tinette. Au début, cela me gênait ; de honte, je n'arrivais pas à me soulager. Heureusement, une femme eut l'idée de tenir une couverture pour me protéger des regards. La tinette fut vite pleine ; la puanteur était insupportable.

Un peu d'air, d'air frais ! Un peu de place pour pouvoir étendre les jambes !

Tout à coup le silence. Que s'était-il passé ? Le gamin grimpa de nouveau sur les épaules de son père : où étions-nous ?

Les portes s'ouvrirent ; un policier donna l'ordre à mon père de descendre. Papa se mit à courir le long des wagons pour expliquer ce qu'il fallait faire : personne ne pouvait sortir des wagons tant que nous étions en gare, quelques hommes

devaient vider les tinettes, d'autres devaient remplir les cruches d'eau. Nous nous bousculions vers les portes ouvertes pour respirer un peu d'air frais.

Il y avait beaucoup de malades, mais aucun médecin. On sortit un mort d'un autre wagon - le bienheureux !

C'est ainsi que débuta notre déportation ; la situation dans le wagon devint insupportable. Nous restions toute la journée dans l'obscurité ; le peu de lumière qui tombait de l'ouverture aidait à peine. Les nourrissons pleuraient sans arrêt.

*

Papa se démena et le troisième jour il finit par obtenir du responsable du convoi que le train s'arrête en rase campagne, loin de toute gare, et que les gens puissent sortir du wagon pendant une demi-heure. Nous devions être en Yougoslavie, tout était désert, pas âme qui vive. Papa allait de l'un à l'autre, essayait d'apaiser les gens.

Les policiers tenaient leur fusil braqué sur nous ; si quelqu'un faisait mine de s'éloigner, ils le mettaient aussitôt en joue. Ensuite, nous sommes de nouveau restés enfermés dans le wagon pendant trois jours.

Le train s'arrêtait souvent et chaque fois nous essayions de voir où nous étions - comme si cela avait quelque importance de le savoir !

3. L'arrivée à Auschwitz, ensuite Birkenau.

20 mars 1943. Nouvel arrêt. Mais cette fois on ouvre les portes. Cris sauvages, aboiements de chiens, vociférations : «Raus ! Raus ! Raus !»

Dans la nuit noire, de grands projecteurs nous aveuglent. «Descendez, schnell, schnell !» ; partout des cris mais aucun d'entre nous ne comprend.

Les six jours de voyage nous ont abrutis, paralysés, désespérés, affamés, terrorisés ; nous jetons nos valises, nos ballots sur le quai et essayons de sauter des wagons. Agitations ! Bruits confus de voix ! Des S.S. courent en tout sens, pistolet ou cravache à la main : «Los ! Los ! - Raus ! Raus ! - Schnell ! Schnell !»

Les chiens des S.S. aboyaient furieusement ; ils tiraient sur leur laisse, essayaient de se jeter sur nous en grondant ; menaçaient gueule grande ouverte. Je me souviens encore aujourd'hui de ma stupéfaction ; comme un éclair la pensée me frappa : «qui est le plus sauvage, les S.S. ou leurs chiens ?»

Le froid était effrayant ; nos mains, nos pieds, nos visages, tout était gelé. Les mères serraient les bébés dans leurs bras ; les plus grands enfants s'accrochaient à leur jupe.

Outre les S.S., des hommes au crâne rasé, en vêtements rayés ; ceux-ci nous aidaient à descendre des wagons. Ils essayaient de nous glisser quelques mots ; leurs yeux étaient pleins de pitié, d'épouvante. C'étaient des prisonniers du Sonderkommando chargés de rassembler nos bagages. Beaucoup d'entre eux reconnaissaient des parents ou des amis parmi les arrivants. Terrible !

«Laissez tout là, vous viendrez chercher vos bagages plus tard !»

Les ballots, les valises s'accumulaient devant les wagons. Une valise s'était ouverte en tombant ; tout son contenu s'était éparpillé ; des photos de famille partaient dans le vent ; les Allemands les écrasaient sous leurs bottes, et c'était comme s'ils écrasaient du même coup les gens sur les photos.

Troublé, effrayé, comme nous tous, Papa nous poussa un peu sur le côté : «Ne bougez pas d'ici».

«Les femmes, les enfants, les vieillards, les malades par ici !».

Par ici ? Il y avait là des camions. Et j'entends Papa dire à Maman : «C'est bon qu'il y ait des camions ; comment pourrions-nous sinon passer sur cette glace !».

Les Allemands sélectionnaient ceux qui allaient monter dans les camions. Au moment même où nous nous dirigeons vers un camion, le policier responsable du convoi et un S.S. s'approchèrent de nous.

«C'est vous et votre femme qui parlez l'allemand ?» demanda le S.S. «Oui, et nos enfants parlent aussi très bien l'allemand» dit mon père.

Le S.S. nous examina et demanda notre âge. Cette fois Papa nous vieillit de deux, trois ans et répondit «17 et 18 ans !».

«Attendez ici, je reviens» dit le S.S.

Les gens continuaient à monter dans les camions qui s'éloignaient dès qu'ils étaient pleins. Où les menait-on ? Nous l'ignorions.

Beaucoup de scènes tragiques me sont restées en mémoire, inoubliables : des mères à qui on arrachait les enfants, couraient pour rester avec eux ; des parents âgés qui appelaient leurs enfants restés sur la rampe ; une jeune femme rejetée sur le côté après qu'on lui eut arraché son bébé des bras. Cris et pleurs d'adieu.

Les S.S. élégants, circulaient en hurlant.

Bientôt, le silence : la plupart des gens étaient partis, il ne restait que quelques hommes, quelques femmes. Les S.S. firent former des colonnes de cinq ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ; ils donnèrent l'ordre de marche. «En avant, marche, vite, plus vite !» hurlèrent-ils jusqu'à ce que nous les perdions de vue.

Il ne restait plus que nous quatre.

Tout s'était passé si vite ! La foule de gens qui venait de descendre des wagons avait disparu avec les camions. Aucun de nos compagnons de voyage n'était là, rien que nous quatre et quelques S.S. Un silence immense, une nuit noire, les projecteurs éteints.

Et nous restions encore toujours là !

Puis une voiture de la Croix Rouge arriva, s'arrêta devant nous ; un S.S. nous fit monter, on partit.

Ce sont des hasards qui nous ont sauvés ; le fait que nous connaissions tous les quatre l'allemand, que le désespoir de Maman nous avait fait partir dès le premier convoi, que personne d'autre dans le convoi de 2.800 personnes ne connaissait l'allemand et que les Allemands avaient besoin d'interprètes !

*

50 ans après je relis une fois encore la notice écrite par les Allemands eux-mêmes et je suis saisie de la même résignation devant cet événement incroyable, effrayant, unique : «20 mars 1943, sont arrivés par un convoi du RSHA de Grèce, plus ou moins 2.800 Juifs, hommes, femmes et enfants du ghetto de Thessalonique. Après la sélection, sont admis au camp, 417 hommes (parmi lesquels Papa, n° 109564 et mon frère, n° 109565, E.K.- A.) et 192 femmes (dont Maman, n° 38911 et moi, n° 38912)».

Ces 609 hommes et femmes furent admis au camp de concentration, non pour survivre, mais pour y vivre jusqu'à l'épuisement.

Les autres «personnes» furent conduites immédiatement aux chambres à gaz et assassinées - des gens comme toi et moi, comme ta mère, ta Grand-mère, ta tante, ton père, ton Grand-père, tes frères et soeurs ; en tout 2.191 personnes.

Ceci, ce fut le premier convoi parti de Grèce. Je ne parle pas de tous les autres, partis d'Europe tout entière, je ne parle pas des 15 autres qui quitteront par la suite le ghetto de Thessalonique ; chaque convoi comptait plus ou moins le même nombre de gens, soit 46.000 Juifs de Thessalonique ; 96% d'entre eux furent assassinés.

Incrovable, effrayant, inouï, inimaginable.

Lorsque par la suite j'ai commencé à lire toutes sortes de témoignages, j'ai chaque fois été secouée d'indignation, comme si je n'avais pas moi-même vécu dans un des plus terribles camps d'extermination. Ce qui m'indignait le plus, c'était les ordonnances des S.S., les photographies, leurs archives pédantes dont beaucoup furent sauvées malgré les efforts des S.S. pour détruire toutes les traces. Outre les témoignages des survivants, il subsiste de nombreux documents avec les ordonnances des Allemands, leurs délibérations, leurs photos, leurs films.

Un enfant de l'école primaire qui visitait l'exposition sur l'Holocauste organisée à Thessalonique par notre communauté, demanda plein d'incompréhension à son père : «Mais les Allemands étaient-ils si stupides pour conserver tant de preuves ?»

*

Il devait être 2 h 30 - 3 h 00 lorsque Maman et moi arrivèrent à destination. En cours de route, un S.S. avait disparu avec Papa et mon frère. Je sens encore la main de Papa sur la mienne, je vois encore son regard lorsqu'il descendit de l'auto. Où les emmenait-on ? Les reverrions-nous bientôt ?

L'auto s'arrêta devant un grand bâtiment. Tout autour de nous, l'obscurité. On frappa à une porte, une femme ouvrit, étonnée. Elle portait une robe rayée et avait un fichu blanc sur la tête ; elle avait l'air de dormir debout.

«Garde-les ici pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'on vienne les chercher» dit le S.S. et il disparut.

La porte une fois fermée, Maria - c'était son nom - nous assaillit de question : «Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Pourquoi ne vous a-t-on pas envoyées avec les autres ? Comment se fait-il que vous parliez l'allemand ? Qui vous protège ?»

«Nous protéger, que veut-elle dire ?»

Maman essaya de lui expliquer, sans savoir elle-même ce qui se passait en fait.

Nous avons pris une douche, puis Maria nous a conduites dans une salle pleine de lits superposés trois par trois. Partout des crânes rasés.

Sans réfléchir, indignée, je dis à ma mère : «Pourquoi nous a-t-on emmenées chez des hommes, Maman ?».

«Non», dit Maria, «Ce ne sont pas des hommes, ce sont toutes des femmes !»

Après ces six jours de voyage, accroupies dans le wagon, nous avons enfin pu nous étendre. J'avais l'impression de n'avoir dormi que cinq minutes lorsqu'une cloche nous réveilla brutalement.

Il était 4 h 30 du matin ; autour de moi, les filles que la nuit j'avais prises pour des hommes, se préparaient en tout hâte. Quelques-unes s'approchèrent ; les mêmes questions fusaient de toute part : «Comment se fait-il que vous soyez ici ? Vous a-t-on emmenées ici directement de la gare ? Incroyable, ça n'est encore jamais arrivé ! Vous n'avez pas été épouillées ? Vous n'avez pas été rasées ! On n'a pas tatoué votre numéro ! Mais ça ne s'est jamais passé ainsi dans le camp ! Vous êtes juives ? 100% ? Et vous n'avez pas

de lettre de protection d'un personnage haut placé ?
Inimaginable ! Inouï !»

Nous avons demandé qui était cette Maria, c'était la «Blockälteste» - la responsable du block. Elle s'appelait Maria Maul, une chrétienne allemande, une politique. «Et elle n'est pas mauvaise !»

Nous avons demandé où on avait emmené tous les gens du convoi qui étaient partis en camion. Tout à coup, le silence fut total, quelques femmes s'éloignèrent de nous, deux ou trois nous apprirent l'incroyable horreur :

«Ils n'existent déjà plus, on les a tous brûlés, ils sont partis en fumée, par la cheminée !»

Et j'ai pensé, c'est fou, tout à fait fou. Ces pauvres folles ne savent pas ce qu'elles racontent ! Mais Eva et Edith l'ont répété, répété ; et puis «Salut ! A ce soir ! Nous bavarderons lorsque nous rentrerons du travail !»

Nous sommes restées seules dans la chambre, muettes, terrorisées, abasourdis. Nous étions seules dans tout le bâtiment - avec Maria et Klaus, une femme S.S. - la seule. C'était une très jeune femme, très jolie. Elle était aussi étonnée que les autres de nous voir, et posait presque les mêmes questions : «Quelles sont vos relations pour qu'on vous traite de façon aussi exceptionnelle ?»

Nous n'avions absolument aucune relation. C'était tout simplement une succession de hasards qui avaient joué en notre faveur. Nous étions les seuls Juifs de tout ce convoi de Grèce qui parlions l'Allemand. Et les S.S. avaient absolument besoin d'interprètes pour s'expliquer avec ce peuple qui parlait une langue qu'ils ne connaissaient pas et qui ne ressemblait pas du tout à la leur.

La malchance d'être du premier convoi, fut en fait notre chance. La première épreuve, le terrible choc éprouvé par tous ceux qui arrivaient aux portes des camps de concentration nous ont été épargnés par hasard.

Je n'arrive toujours pas à comprendre la chance que nous avons eue.

*

Ce premier choc, Sarika nous l'a décrit trois jours plus tard, lorsqu'on nous a conduites, Maman et moi, dans le

camp de concentration de Birkenau, pour nous raser nous aussi, pour avoir un numéro tatoué sur le bras gauche et être ensuite emmenées à la baraque, dans laquelle il y avait le bureau de la section politique (Politische Abteilung - P.A.) c'est-à-dire la Gestapo du camp ; c'est là que nous allions servir d'interprètes.

Sarika raconta que par un froid glacial, la nuit la plus froide de leur vie, les filles avaient dû courir de la gare jusqu'à une grande baraque - le block de désinfection. «Nous tremblions de froid, de faim, d'épuisement, d'une angoisse sans fond. On nous a donné l'ordre de nous déshabiller et d'attendre. Attendre quoi ? Quel sentiment de honte j'ai éprouvé en me trouvant toute nue devant les S.S. qui couraient en tous sens, quelle humiliation, quel avilissement ! Après tout un temps - un an me semble-t-il - on nous emmena dans une salle où des femmes en robe rayée nous ont rapidement, sommairement coupé les cheveux. Et toujours les cris des S.S. 'Schnell, schnell !' ; à part cela, le claquement des ciseaux dans le silence. Nous étions méconnaissables, des boules toutes dures ! Sur le sol, des tas de cheveux, de boucles, de tresses de toutes les couleurs. Nous nous regardions stupéfaites ; c'est à peine si nous nous reconnaissions encore. Léa fut secouée d'un rire hystérique. Allegrita ne le supporta pas ; elle se mit à hurler, à appeler sa mère. Le coup de fouet d'une S.S. rétablit le silence. Allegrita s'effondra par terre. Ensuite, on nous emmena à la douche ; à la porte, nous avons reçu un morceau de savon dur comme pierre ; l'eau jaillissait parfois glacée, parfois brûlante ! 'Los, los'».

On les enregistra, on leur donna un numéro d'ordre, on le tatoua sur leur bras gauche. Maintenant, elles n'étaient plus qu'un numéro dans le camp ; mais pour combien de temps ?

Sarika me raconta tout cela rapidement, dans un coin des toilettes où nous nous étions retrouvées par hasard ; elle était désespérée. Elle dit aussi qu'elle allait travailler dans le «Aussenkommando», mais qu'elle ne savait pas à quoi cela correspondait. Elle se faisait du souci pour ses parents et me demanda si je savais où on les avait emmenés ; comme elle ne connaissait aucune langue étrangère, elle n'avait de contact avec personne et ne savait rien d'eux. Que pouvais-je lui dire ? Pourquoi encore augmenter sa peine ?

«Ils vont bien, ne te fais pas de souci». Nous avons décidé de nous retrouver si possible à la même heure dans les toilettes.

*

Dès le premier jour dans le camp de concentration d'Auschwitz, nous avons compris dans tous les détails ce qu'était un camp d'extermination. Maria, la Blockälteste, compléta l'information des filles pendant que nous l'aidions au travail. Elle parla des chambres à gaz et des crématoires, où on brûlait les gens pour qu'il ne reste rien. Elle parla des sélections, deux fois par jour. Elle parla...

J'ai pensé que c'était de la folie, que c'était absurde ce qu'elle nous racontait là sérieusement. Et nous l'écou- tions ! Je ne l'ai pas crue ; je ne l'ai pas cru jusqu'à ce que je l'aie moi-même vécu, jusqu'à ce que j'aie vu de mes propres yeux.

A un certain moment, la S.S. Klaus est entrée dans la salle ; nous nous sommes immédiatement tues. Soudain elle m'a appelée et m'a dit furtivement de retrousser ma robe : «Vite, je veux voir ta petite queue !».

La petite queue ? Quelle petite queue ? De quoi parlait- elle là ? En fait, elle était tout à fait sérieuse ; influencée par la propagande antisémite des nazis, elle croyait - entre autres - que les Juifs étaient des suppôts de Satan et avaient donc tous une queue...

*

Le lendemain on nous emmena dans le camp de concen- tration d'Auschwitz II - Birkenau ; on nous rasa, on nous tatoua un numéro sur le bras et on nous donna une robe rayée - la même que celle de toutes les prisonnières.

Sur la gauche de notre «robe», nous avons dû coudre un morceau de ruban blanc avec notre numéro ; sur la droite, deux triangles l'un sur l'autre, un jaune et un rouge formaient une étoile de David. Au milieu, un G signalait que nous étions grecques.

Les hommes et les femmes portaient ainsi leur numéro sur leur vêtement. Les politiques chrétiens portaient un tri- angle rouge. D'autres prisonniers étaient marqués d'un «chevron» d'une autre couleur : vert pour les criminels, rose pour les homosexuels, noir pour les «asociaux», lilas

pour les Témoins de Jéhovah. Ainsi on savait immédiatement à qui on avait affaire.

A Birkenau, les conditions de vie étaient effroyables. Sur un immense terrain, des files de baraques en bois, identiques - les blocks - destinées aux prisonniers pour leur temps de vie. A l'intérieur, des files de «Kojen» à trois étages (les châ-lits). Ils étaient très larges, de sorte que 3 à 4 personnes pouvaient s'y coucher ; mais on s'y entassait toujours à 8 ou 10. Sur les planches, des sacs avec un peu de paille comme matelas ; deux ou trois couvertures élimées, pleines de poux.

Nous nous couchions l'une près de l'autre, toutes sur le même côté et si l'une se retournait, toutes devaient en faire autant. Le froid pénétrait par toutes les fentes et malgré une espèce de poêle nous gelions sans arrêt. A l'entrée, il y avait une petite chambre, la Schreibstube, avec un lit pour la Blockälteste. Pendant tout mon temps à Birkenau, j'ai vécu dans le même block.

Tous les soirs, avant de nous coucher, nous épouillions nos vêtements. Assises sur nos «lits», à moitié nues dans le froid, nous cherchions les poux dans les coutures de nos vêtements. Ensuite nous cherchions le sommeil, serrées les unes contre les autres pour trouver un peu de chaleur.

A côté de moi, il y avait une jeune Juive hollandaise, malheureuse, désespérée. Elle craignait de voir l'aube ; il lui était devenu insupportable de devoir recommencer une fois de plus à coltiner des pierres, la faim lui tenaillant le ventre. «Je ne crois pas pouvoir résister un jour de plus» dit-elle. Et la nuit était si courte.

Chaque jour la cloche et les cris nous réveillaient dans la grisaille de l'aube. «Schnell, habillez-vous ! Dehors, à l'appel !». Sans rien avaler de chaud, à moitié endormies encore, nous devions sortir dans le froid, former les rangs ; les femmes S.S. et la Blockälteste passaient et nous comptaient.

Une demi-heure plus tard arrivaient les S.S. dans leur chaud imperméable, avec les chiens en laisse. La Blockälteste devait se mettre au garde-à-vous et donner le nombre des prisonnières. La mine dure et arrogante, les S.S. passaient devant nous et nous recomptaient. Immobiles, au garde-à-vous, nous attendions. Si le compte était juste, c'était bien, nous pouvions retourner dans le block.

Mais la plupart du temps, le compte n'était pas juste. Certaines étaient mortes la nuit et leurs voisines ne l'avaient pas remarqué : au réveil, il y avait beaucoup d'agitation, tout devait aller très vite, chacune veillant à être prête le plus vite possible et à sortir aussitôt ; tout retard entraînait des coups.

Lorsque le compte réel ne correspondait pas au compte prévu, on se mettait à fouiller le block jusqu'à ce qu'on trouve le corps ou la malade qui n'avait pas pu se lever. Ces fois-là, l'appel durait des heures ; une vraie torture et beaucoup ne l'ont pas supporté ! Tout à coup on entendait un bruit sourd, une fille s'était écroulée sur le sol. C'était tous les jours la même chose, qu'il pleuve ou qu'il neige.

Beaucoup de filles qui n'en pouvaient plus, se suicidèrent en se jetant dans les barbelés électrifiés. On les trouvait le matin collées aux fils.

Notre robe était en un tissu rude, avec de larges rayures grises et bleues ; aucune sensation de chaleur ; nous avions au contraire l'impression d'avoir encore plus froid dans cette «robe». Un fichu protégeait notre crâne rasé. Des sabots de bois nous blessaient les pieds ; nous avons la chance d'avoir des bas. C'était là l'uniforme de celles qui travaillaient «sous un toit».

Toutes les autres femmes portaient un vêtement rayé ou quelque autre vêtement élimé qui ne les protégeait de rien. Si elles avaient de la chance, elles avaient des chaussettes, sinon elles allaient pieds nus dans les sabots. Si elles perdaient leurs sabots, elles continuaient pieds nus dans la boue. Tout le camp était une étendue de boue où nous pataugions jusqu'aux chevilles.

*

L'image de Birkenau hante encore aujourd'hui mes rêves. Le jour, des femmes-fantômes se mouvaient dans le brouillard, la pluie ou la neige. Au lieu d'une ceinture, elles avaient une corde autour de la taille ; elles y pendaient leur «ménage» : une gamelle à deux anses, leur bien le plus précieux. Sans cet ustensile, elles mourraient encore plus vite de faim ; car on ne distribuait le seul repas quotidien - un bouillon transparent - qu'à celles qui avaient un «ménage». Dès qu'elles avaient reçu leur «soupe», elles s'asseyaient sur le sol un peu à l'écart, leur gamelle entre leurs mains ; elles tremblaient de froid, d'épuisement, de faim et absorbaient le liquide comme elles pouvaient. Puis

elles reprenaient leur va-et-vient, indifférentes, les yeux pleins de détresse, désespérées, des yeux sans regard ; elles erraient plongées dans leurs pensées, sans aucune volonté, sans effort pour survivre. Pourquoi ? Dans quel but ?

Souvent l'un ou l'autre S.S. passait, toujours avec un chien ; sans raison aucune, il se mettait à hurler et à battre ces pauvres créatures avec sa cravache. C'était les «nouvelles» qu'on traitait ainsi, celles à qui on n'avait pas encore attribué un travail ; les autres travaillaient sous la surveillance des kapos. Elles devaient transporter d'énormes pierres d'un endroit à un autre sans objectif précis. Une femme S.S. surveillait «le travail» ; quand quelque chose lui déplaisait - et c'était toujours le cas - elle se mettait à hurler et lâchait le chien sur les prisonnières. D'autres filles devaient tirer un grand rouleau compresseur en fer pour aplanir le sol ; 8 à 10 filles tiraient sur une sorte de timon de fer fixé au rouleau et elles arrivaient à peine à déplacer le lourd engin. Il y avait aussi des «nouvelles» désignées pour le travail extérieur, et qui n'avaient aucune activité particulière.

*

Chaque matin, après l'appel, chaque kapo rassemblait ses femmes ; par rang de cinq, elles passaient le porche du camp. A gauche du porche, l'orchestre du camp jouait une marche au passage des colonnes. L'orchestre du camp était formé de prisonnières qui avaient la chance de jouer d'un instrument ; elles étaient sélectionnées avec le plus grand soin. La fille du docteur Menaché en fit partie tout un temps.

De l'autre côté, se tenait le Dr. Rohde, le médecin-chef du camp, et à ses côtés, Drechsler et Mandel, les deux responsables S.S. Le Dr. Rohde - et en son absence, la S.S. Drechster - désignait du doigt les prisonnières les plus faibles, les plus pâles, les plus angoissées ; celles-là étaient envoyées au block 25 et de là, à la chambre à gaz. Une autre sélection avait lieu tard dans l'après-midi, au retour du travail. Au retour aussi, l'orchestre jouait ; les prisonnières passaient et les S.S. opéraient la sélection, toujours d'un simple geste du doigt. Cela se passa ainsi chaque jour, matin et soir, sans interruption, jusqu'au 18 janvier 1945, le jour où ils commencèrent l'évacuation d'Auschwitz.

«Toute une semaine, je suis passée ainsi deux fois par jour devant la sélection», me dit Esterina ; «dès que j'arrivais au porche, je relevais la tête, je regardais droit devant moi ;

malgré les sabots inconfortables, j'essayais de bien me redresser en passant ; j'essayais de leur cacher les ulcères que j'avais aux pieds». Elle y réussit jusqu'à ce qu'elle fut affectée au «Schuh-Kommando» (commando-souliers). Puisqu'elle travaillait «sous un toit», elle ne devait plus passer la sélection deux fois par jour.

*

Après avoir été rasées et tatouées, on nous emmena dans le block où nous allions travailler désormais. C'était le bureau de la section politique, de la Gestapo du camp des S.S.

La section politique était le service le plus important des Allemands. Tous les ordres destinés au camp y arrivaient ; de là, ils étaient dirigés vers les différents services. Tout ce qui se passait chaque jour dans l'ensemble du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau y était soigneusement consigné.

Ici étaient dressées les listes des noms de toutes les prisonnières envoyées à la chambre à gaz après la sélection. Tout passait par la section politique : tous les ordres du RSHA (Reichssicherheitshauptamt, Bureau central de la sécurité du Reich), tous les ordres d'exécution de prisonniers, tous les interrogatoires.

Les S.S. faisaient fonctionner tout cela avec un «personnel» constitué d'une majorité de prisonnières et de quelques prisonniers. Le commando des prisonniers affectés à la section politique (Politische Abteilung, P.A.) était réparti de la façon suivante : la section-documents, la section-interrogatoires, la section juridique, le bureau d'état-civil, la «direction» et l'«administration» des crématoires.

C'est en pensant aux prisonnières de la section politique, que Lore Shelley intitule son livre «Schreiberinnen der Todes» (Bielefeld, 1992), «Secretaries of Death» (New York, 1986) ; car il était très bien établi que tous ceux qui faisaient partie de ce commando - Sonderkommando des Krematorien - ne sortiraient pas vivants du camps ; ils n'y mourraient pas de faim ou d'épuisement, mais parce qu'ils étaient les témoins les plus importants des crimes allemands. C'est pourquoi on changeait régulièrement les membres de ce commando : on les assassinait dans les chambres à gaz, on mettait d'autres prisonniers à leur place ; ainsi il ne restait pas de témoins.

*

Maman devait noter sur une formule pré-imprimée les coordonnées personnelles de chaque arrivant : nom et prénom ; aux coordonnées d'une femme on joignait le prénom de Sara, à celles d'un homme, Israel.

Au Musée d'Auschwitz, on peut voir les formulaires où, en date du 20 mars 1943, sont notés les noms de mon frère et de ma cousine, Emilie. Les S.S. ont détruit beaucoup de documents avant la libération du camp par les Russes, mais ils n'ont pas réussi à tout faire disparaître. Le hasard a fait qu'on retrouve les formulaires de mon frère et de ma cousine.

Moi je devais aider les secrétaires qui avaient besoin d'une interprète. Les convois de Grèce se succédaient. Souvent il y avait parmi les déportés des parents, des amis, des relations. Tous posaient la même question : «Où ont-ils emmené nos parents ? Pourquoi nous a-t-on séparés ?».

J'entends encore aujourd'hui la réponse que Maman répétait à chacun : «Ils vont bien, n'y pense pas - fais ce que tu peux pour survivre ; c'est ça ton devoir !».

*

Je n'ai plus revu Sarika. Quelques jours plus tard, j'ai trouvé son nom sur la liste des candidates à la mort du block 25. Ma collègue Edith tapait les noms à la machine. Pour la première fois depuis le début de la déportation, j'ai éclaté en sanglots. Pour de nombreuses années, ce fut la dernière fois.

*

Une femme d'un transport de la mi-mai prévint Maman qu'elle avait été dans le même wagon que mon Grand-père. Inquiète, Maman lui a demandé s'il était entré dans le camp. «Non, il est monté dans un camion, je ne sais pas où on l'a emmené. Le savez-vous, Madame Kounio, où on les a emmenés ?».

Bien sûr qu'elle le savait. Désespérées, nous nous sommes demandées comment il s'était fait prendre. Il était si bien caché ! Etait-ce possible qu'il ait été trahi par ceux-là mêmes qui le cachaient ? Ce n'est qu'après la libération que nous avons reçu une réponse à cette question.

Nous avons appris plus tard de quelqu'un qui servait d'interprète à la Gestapo que Grand-père avait été bien caché et aurait certainement pu y échapper. Pourtant Grand-père avait encore toujours confiance dans les Allemands ! Il se

sentait seul, loin de sa famille et un dimanche matin, il a rassemblé toutes ses distinctions pour services rendus en tant que capitaine dans l'armée allemande ainsi que ses diplômes ; et il s'est présenté à la Gestapo.

Le témoin nous a dit qu'il avait été reçu très poliment par les S.S. qui lui avaient demandé qui il était et ce qu'il voulait.

«Je suis le Dr. Ernst Löwy, ingénieur, voici mes papiers d'identité». Et il leur a montré tout ce qu'il avait amené avec lui.

«Et que voulez-vous ?» a demandé le S.S.

«Que vous m'envoyiez là où se trouvent ma fille et toute sa famille !»

L'officier S.S. a appelé un subordonné : «Conduisez, s'il vous plaît, le Dr. Löwy à la gare ! Après quelques jours de voyage, il aura le plaisir de retrouver sa fille !».

Il est certain que notre cher Grand-père, par ailleurs très intelligent, mais tellement naïf, aura trouvé le comportement de ces S.S. à son égard particulièrement civilisé - exactement comme il s'y était attendu. A-t-il été conscient de ce qui lui arrivait lorsqu'on l'a emmené à la chambre à gaz ?

*

Nous ne savions toujours rien du sort de mon père et de mon frère ; nous étions rongées d'inquiétude.

*

Notre travail au bureau de la section politique se poursuivait sans relâche ; d'autres convois de Grèce arrivaient sans interruption.

Un des S.S. dessinait très bien et pour passer le temps il faisait des croquis de ses camarades dans des scènes caractéristiques de leur vie de tous les jours. Le Unterscharführer S.S. Klauss était connu pour sa haine féroce des Juifs ; le S.S. l'a dessiné dressé, les jambes écartées, devant la porte ouverte du crématoire, d'où jaillissent les flammes ; de la cheminée sort une fumée épaisse, piquetée d'étoiles de David ; Klauss tient une large pelle à la main avec laquelle il enfourne des corps dans les flammes.

Il était ainsi Klauss ! Et c'est pourtant cette brute inhumaine qui fut le lien avec Papa. Il se rendait presque tous les jours de Birkenau au camp principal d'Auschwitz ; souvent il passait par la blanchisserie ; Maman croit se souvenir qu'il en était le chef. Il était très convenable avec nous, semblait même avoir une certaine sympathie pour nous, peut-être parce qu'il était originaire de Karlsbad.

Un jour qu'il se préparait à aller dans l'autre camp, je lui ai demandé de se renseigner au sujet de Papa et de mon frère. Il m'a regardée sans un mot, méfiant. Et pourtant, quand il est revenu, il a dit tout à coup à Maman : «Votre mari et votre fils vont bien ! Ils travaillent à l'atelier de couture. Je leur ai dit que vous alliez bien, vous aussi». Pendant tout mon temps à Birkenau, le S.S. Klauss m'a encore deux fois donné des nouvelles de Papa et de mon frère.

*

Un jour que je me rendais aux toilettes, je vis une femme S.S. exciter son chien et le lâcher sur une fille. J'ai cru reconnaître Oriko qui avait été dans notre wagon, et instinctivement, j'ai voulu courir vers elle. Tout à coup j'ai senti que quelqu'un me retenait brutalement et me repoussait dans le bureau. C'était Edith Winter, une collègue tchèque. Aujourd'hui je me dis que si Edith n'avait pas été là, je ne serais plus en vie.

Toutes les prisonnières n'avaient pas accès à nos toilettes ; les «nouvelles» devaient se contenter d'une fosse quelque part à la limite du camp. Ce n'étaient que les chrétiennes et les prisonnières affectées à un commando normal qui pouvaient se servir de nos toilettes. C'était une grande pièce avec deux espèces de bancs percés de trous l'un à côté de l'autre où nous devions nous soulager.

On appelait «Muselmann» le prisonnier qui avait atteint le stade terminal de sa misérable vie. Je ne sais toujours pas l'origine de cette appellation et ce que cela signifiait. Certains étaient réduits à cet état après une ou deux semaines au camp.

Un jour que j'étais aux toilettes, une «Muselweib» s'est risquée à entrer et à s'asseoir sur le banc. Malheureusement pour elle, une triangle vert est entrée à ce moment et s'est jetée sur elle en criant «que fais-tu ici ?». Elle lui a donné un coup et la femme est tombée dans la fosse ! A trois nous l'en avons sortie ; en piteux état. Qu'a-t-elle bien pu faire en sor-

tant. A-t-elle pu se laver ? A-t-elle survécu ? Je me le demande encore.

En plus de la faim, du manque d'hygiène la plus élémentaire, des blessures aux pieds provoquées par les sabots, des poux qui nous harcelaient, en plus de tout cela, nous étions toutes accablées d'une terrible dysenterie.

*

Après le travail, nous rentrions dans les blocks. On distribuait un morceau de pain et notre soupe : un «bouillon» transparent sur lequel flottaient des épluchures de pommes de terre. Cela devait suffire jusqu'au lendemain midi. Souvent nous n'avions pas le courage de ne pas manger tout le pain le soir-même et d'en garder la moitié pour le matin. Nous cachions le pain et les sabots sous l'oreiller pour qu'on ne nous les vole pas.

Comme nous avons changé ! Qui aurait pu s'imaginer qu'une malheureuse volerait le pain d'une autre malheureuse ? Et pourtant, combien de fois l'une ou l'autre d'entre nous n'a-t-elle pas découvert en se réveillant dans la grisaille du petit matin, qu'on lui avait volé son pain ou ses sabots ; alors se déchaînaient des hurlements désespérés.

Pendant toute la période des convois de Grèce, nous avions des olives à manger. Les S.S. n'aimaient pas les olives, ils n'étaient pas habitués à leur goût ; c'est pourquoi on les distribuait aux prisonniers. Souvent même les prisonniers ne pouvaient pas les manger. Comme elles étaient bonnes pourtant...

*

Les convois de Grèce se succédaient tous les deux-trois jours. Ces jours-là nous devions travailler jusqu'à ce que tous soient enregistrés. Si je me souviens bien, nous étions une dizaine de secrétaires. La majorité des filles étaient originaires de Tchécoslovaquie et étaient arrivées avant nous. On les avait choisies parce qu'elles avaient une certaine formation de secrétariat ; elles pouvaient dactylographier et connaissaient l'allemand. Celles-là avaient la chance de pouvoir survivre. J'étais la plus jeune d'entre elles et elles s'arrangeaient pour m'aider et corriger mes erreurs. J'essayais de comprendre ce qu'elles me disaient. Je n'y arrivais pas toujours et pourtant je connaissais très bien l'allemand. Le S.S. Klauss a souvent fait semblant de ne pas s'en apercevoir.

*

Nous n'étions pas encore depuis longtemps à Birkenau - quatre ou cinq semaines peut-être - lorsque je suis tombée gravement malade. Pendant deux ou trois jours je réussis à aller au bureau malgré une forte fièvre et de violents maux de tête. Je n'osais pas me plaindre et Maman hésitait à le signaler.

Une fois de plus, le hasard m'a sauvée. Le S.S. Klauss donna l'ordre de m'accepter au «Revier», l'hôpital du camp. Dans une baraque, des lits superposés par trois, deux séries de lits l'un à côté de l'autre, puis un étroit passage ; une forte odeur de désinfectants. Il n'y avait presque pas de médicaments, mais on veillait à la propreté de la salle. Le plus important était de pouvoir dormir toute la journée. En principe, l'hôpital n'était accessible qu'aux non-Juifs ; mais curieusement, on y acceptait aussi des Juifs. De temps à autre, un médecin S.S. passait, et «nettoyait» le Revier des Juifs qu'il «traitait».

On nota mon nom et mon numéro dans le registre du Revier, et on signala que je souffrais de grippe encéphalique.

Le médecin responsable du Revier était une chrétienne polonaise, une politique, et le Dr. Ena, son assistante était une Juive de Tchécoslovaquie. Ensemble elles ont décidé de me cacher, de me protéger des sélections régulières ; elles m'ont casée dans un lit, le long du mur, au troisième étage. Chaque lit était occupé par deux prisonnières. Elles m'ont installée à côté d'une comtesse polonaise, arrêtée un an plus tôt, membre actif de la résistance polonaise. C'était une très belle femme ; j'étais très impressionnée par son vieux numéro et par le grand triangle rouge sur sa robe. Elle se couchait devant moi, comme un bouclier, pour me protéger lorsqu'un médecin S.S. passait.

Sur le sol, il y avait un vase de nuit pour mes besoins. A côté de ma tête, le Dr. Ena avait placé une écuelle avec de l'eau, et un linge pour m'humecter le front. J'avais affreusement mal à la tête et des douleurs dans tout le corps, j'étais complètement hébétée. Très souvent, je reconnaissais la voix de Maman et je sentais qu'elle m'humectait le front. J'avais soif, terriblement soif. Je délirais et rêvais que Papa revenait de son travail ; il me rapportait des oranges - ce qui était son habitude quand nous étions encore à la maison. Je revoyais sans arrêt la pastèque éclatée du voisin Janis Vosios et avais une folle envie d'en manger encore et encore. Souvent je croyais que j'étais à la maison, sur la plate-forme, en admiration devant la mer.

J'ai déliré pendant trois semaines, sans arrêt. Ce sont ma nature saine et un restant de volonté de vivre qui m'ont sauvée déclara le Dr. Ena.

Je commençais à récupérer. C'est à ce moment-là que le Dr. Rohde, le médecin S.S. du camp, fit une tournée d'inspection ; il était accompagné de Drechsler, la responsable S.S. du camp des femmes. Sa collègue Mandel - 23 ans à cette époque - et elle, rivalisaient toutes deux de dureté, d'inhumanité. Le Dr. Rohde était connu pour son visage calme et sérieux lorsqu'il sélectionnait les prisonnières qui partaient en colonnes au travail. Lors de cette inspection, le Dr. Rohde et Drechsler passaient de salle en salle, accompagnés des deux médecins prisonnières. Toutes les malades avaient dû sortir du lit et se tenaient en file, au garde-à-vous.

Très élégant, la cravache à la main comme tous les S.S., le Dr. Rohde, passait le long de la file ; de temps en temps, il désignait une fille qui devait quitter le rang et se placer de l'autre côté.

Arrivé devant moi, il s'arrêta et me demanda : «Qu'est-ce qui ne va pas ?». Très naïvement, je répondis : «Typhus exanthématique !». Derrière Rohde je vis le Dr. Ena pétrifiée, étouffer un «oh» de la main. Le S.S. se retourna et la regarda. J'entendis le Dr. Ena corriger hâtivement : «grippe encéphalique, Herr Untersturmführer !» - «Bon, grippe !». Il se tourna de nouveau vers moi, me regarda avec insistance et sans un mot continua son inspection.

Une fois de plus, «un hasard» qui me sauva la vie.

Et puis un autre hasard : la comtesse polonaise, ma compagne de lit, reçut un petit colis de vivres de sa famille - privilège des politiques. Pendant ma dernière semaine au Revier, elle a partagé ses vivres avec moi, ce qui a fortement accéléré mon rétablissement. Je retournai à la section politique (P.A.).

*

Tout près du bureau, il y avait le block 25, une baraque, où on envoyait toutes celles qui avaient été sélectionnées. Elles y restaient trois ou quatre jours, puis elles passaient à la chambre à gaz. Ces jours-là il y eut une grande sélection, comme chaque fois que le camp était surpeuplé.

Grande effervescence dans le bureau ! Il s'agissait de dresser rapidement les listes avec le nom exact de toutes celles

qu'on avait menées au block 25. Les S.S. veillaient au-dessus de nos épaules à ce que nous travaillions rapidement et sans erreur. Nous écrivions jusque tard dans la nuit et on entendait pendant des heures le bruit ininterrompu des machines.

Un autre exemple de la cuistrerie des Allemands. Il fallait enregistrer sans erreur les listes des candidates à la mort ; ces listes étaient ensuite classées dans les archives. Cet enregistrement avait lieu à chaque sélection ; sélection en masse comme dans ce cas-ci, ou sélection quotidienne le matin quand les prisonnières partaient au travail et le soir quand elles rentraient.

Les convois étaient de plus en plus nombreux. Les chambres à gaz et les crématoires ne suffisaient plus.

*

Dans notre commando il y avait aussi des filles chargées de porter les documents, «les messagères de la section politique». Elles devaient porter les ordres, les listes, les messages d'un camp à l'autre. Elles nous rapportaient toutes les nouvelles du camp et souvent même des nouvelles de l'extérieur. La plupart d'entre elles étaient en relation avec la résistance polonaise à l'intérieur du camp ; elles avaient accès à tous les bureaux et pouvaient parler avec les gens qui y travaillaient. Elles étaient presque toutes des Polonaises chrétiennes ; nous les considérons comme une élite.

L'une des messagères s'appelait Mala ; elle était connue de tous pour son courage, sa beauté, sa gentillesse. C'était une Belge, très cultivée ; elle parlait plusieurs langues. Je l'admirais, je l'aimais beaucoup. Quand elle n'était pas trop pressée - ce qui était rare - nous bavardions souvent ensemble. «Courage ma petite, ce cauchemar prendra fin un jour !». Un jour, elle apporta une nouvelle bouleversante : on avait construit quatre nouveaux crématoires à Birkenau et ils étaient prêts à fonctionner. Nouvelle angoisse, qu'allait-il encore se passer ?

4. Secrétaire de la mort à Auschwitz.

Le 8 juin 1943 est arrivé le dernier convoi de Thessalonique. Notre présence n'était plus requise à Birkenau ; c'est dans le bureau central qu'on avait besoin de nous maintenant.

C'est vers la fin juin qu'on nous envoya Maman et moi dans le camp de concentration d'Auschwitz I ; c'était principalement un camp d'hommes, différent de celui de Birkenau. Ici les bâtiments étaient en dur - c'était des vieilles casernes en briques rouges, avec des toits rouges. L'entrée était un grand porche surmonté de la devise en grands caractères : «Arbeit macht frei». De chaque côté du porche, il y avait une guérite.

Le camp tout entier était entouré d'une double clôture de barbelés électrifiés. A intervalles réguliers, se dressaient les miradors du haut desquels les S.S. surveillaient le camp. De là-haut ils balayaient le camp avec de puissants projecteurs.

A l'extérieur du camp des hommes, à proximité du porche, il y avait le Stabsgebäude entouré lui aussi d'une clôture électrifiée. Là logeaient environ 300 femmes qui, comme nous dans la section politique, travaillaient pour les S.S. Il devait y avoir environ 65 femmes dans notre commando.

Dans chaque bâtiment, il y avait aussi une blanchisserie pour les vêtements des S.S., et un atelier de couture où on réparait les uniformes. Là ont vécu et travaillé environ 300 femmes.

Les conditions de vie au Stabsgebäude étaient tout à fait différentes de celles que nous avons connues à Birkenau. Ici aussi, c'étaient des lits à trois étages, les uns à côté des autres, mais ici chacune avait son propre lit. Le plus important pour nous était qu'il y faisait propre, que nous pouvions nous laver et que nous recevions régulièrement à manger, même si c'était à peine mangeable.

Des S.S. et la Blockälteste étaient responsables de la propreté de la maison et de son bon fonctionnement. Comme je l'ai déjà dit, c'était elle qui nous avait accueillies à notre arrivée à Auschwitz. Maria était une chic fille, qui nous parlait toujours poliment et il lui arrivait souvent de passer la nuit à consoler une femme tourmentée par ses cauchemars.

Nos vêtements devaient toujours être propres et soignés. Nous portions «l'uniforme» officiel du camp, des robes à larges rayures grises et bleues, avec notre numéro cousu sur le côté gauche. Un fichu blanc couvrait notre crâne rasé. C'est vrai que les S.S. étaient entourés de prisonnières, mais elles étaient convenables et propres. Pour protéger leur propre santé, les S.S. exigeaient des prisonniers qui

étaient en contact avec eux, la plus grande propreté et «un aspect irréprochable des vêtements !».

Nous avons nommé notre commando le «Himmelfahrtskommando» (le commando de l'Ascension) parce que nous étions convaincues de ne jamais sortir vivantes du camp, non à cause de la faim et de l'épuisement, mais parce que nous étions des témoins importants, au même titre que les membres du Sonderkommando (commando spécial). En outre, les S.S. responsables de notre travail ne manquaient jamais de nous rappeler qu'il n'y avait qu'une seule issue pour nous : «La chambre à gaz et la cheminée».

*

Maman et moi travaillions dans la «Todesabteilung» (la section de la mort). Nous devions enregistrer le décès de tous les prisonniers qui n'étaient pas arrivés comme nous avec les convois du RSHA (Reichssicherheitshauptamt) ; ils sortaient de prisons ou avaient été pris dans des rafles ; nous devions aussi établir l'acte de décès de tous ceux qui mouraient dans le camp - de faim, d'épuisement, de grippe encéphalitique, de coups, de tortures.

Mais tout spécialement pour ceux qui n'étaient pas arrivés avec un convoi du RSHA, nous devions noter une cause de décès «naturel» ; c'était généralement «défaillance cardiaque» ou «néphrite». Pour les prisonniers que les S.S. avaient abattus par sport ou par jeu, l'acte de décès signalait qu'ils avaient été abattus alors qu'ils essayaient de s'évader («auf der Flucht erschossen»).

On envoyait une lettre à la famille de chaque chrétien décédé, avec les condoléances de la Kommandantur et la cause officielle du décès. Chaque lettre comportait la même question en post-scriptum : si vous le désirez, nous vous enverrons les cendres moyennant le paiement de.... DM.

C'était là le travail de ma mère. En outre nous devions trier les actes de décès et les descendre de l'étage supérieur - l'étage des vivants - à la cave - la section des morts.

Le nom de toutes les victimes des sélections à Birkenau et à Auschwitz devait être noté sur des listes envoyées ensuite au Bureau central de la section politique (Politische Abteilung - P.A.). Sur chaque liste apparaissaient les initiales «S.B.», Sonderbehandlung.

Les gens repris dans les listes «S.B.», avaient subi un traitement spécial : ils avaient été assassinés dans les chambres à gaz. Toutes, nous savions ce que ce S.B. signifiait : «mais en aucun cas nous n'étions autorisées à reconnaître que nous le savions» : c'était une circonlocution secrète des S.S., écrit Lore Shelley dans son livre «Secretaries of Death». «Un jour, l'une d'entre nous a dit par mégarde : 'Mais Herr Unterscharführer, cet homme fait partie des morts de la S.B. !' Le Unterscharführer lui a jeté un regard perçant : 'Tu es folle ! Qui dit que cet homme est mort ? Il n'est pas mort, il est S.B., ne l'oublie pas !' Une autre fois, un officier S.S. d'un autre département a demandé ce que signifiait S.B. Une prisonnière de notre commando a répondu qu'elle l'ignorait - 'Comment se fait-il que tu ne le saches pas, tu travailles pourtant ici ?' - 'Je ne fais que ce qu'on m'ordonne !', répondit-elle. 'Bon, c'est ce qu'on va voir' dit l'officier et il appela le chef du bureau, l'Oberscharführer Kirschner. Il montra la prisonnière et dit : 'Elle ne sait pas ce que signifie S.B., elle ne sait pas qu'un jour son propre acte de décès portera la mention S.B. !' et tous les deux ont hurlé de rire». (L. Shelley, 1986, S. 9f ; 1992, S. 31f).

Cette scène citée par Lore Shelley dans son livre, je l'ai moi-même vécue. Je classais les actes, une des tâches dont j'étais chargée. J'étais aussi responsable des fichiers dans lesquels toutes les fiches étaient classées par ordre alphabétique ; je devais y entrer les listes des S.B. quotidiennes. On m'avait confié cette tâche parce qu'elle était facile et ne nécessitait pas une connaissance particulière de l'allemand.

Dans notre «bureau», il y avait le long des murs des grandes armoires ; à l'intérieur, les dossiers qui accompagnaient les prisonniers dans leurs différentes prisons pendaient sur quatre rangées horizontales. Je devais veiller à ce que ces dossiers se trouvent à la bonne place, à sortir les numéros demandés, à les remettre en place à leur retour. Le numéro du prisonnier se trouvait sur chaque dossier en bas à droite. Chaque dossier était fixé par une pince à un cintre métallique ; ils pendaient dans l'armoire comme des vêtements. Ils se suivaient par numéro d'ordre.

La plupart des dossiers étaient très épais, de vrais livres, avec toutes les références des prisons successives et les antécédents du prisonnier. Ces dossiers suivaient le prisonnier dans chaque prison et étaient complétés après chaque interrogatoire : pourquoi et comment on l'avait arrêté, ce qu'il

avait fait, s'il avait été torturé, ce qu'il avait révélé. Souvent on trouvait sur le dossier une remarque telle que : «relaxation non désirée» ou «affaire relevant du tribunal civil» ou «possession d'armes» etc. Certains dossiers pouvaient contenir toute une histoire qui commençait longtemps avant l'arrestation et se terminait le jour du transfert dans le camp de concentration d'Auschwitz.

*

Souvent lorsque j'étais seule et que j'avais un peu de temps libre, je prenais un de ces dossiers et le lisais avidement. Le chef de notre département le savait et me protégeait. Ma curiosité augmentait chaque fois, je voulais en lire plus encore et parfois je grimpais dans l'armoire pour pouvoir lire tranquillement.

J'ai commencé avec les dossiers de mes camarades polonais ; c'étaient tous des politiques qui se trouvaient déjà depuis 1940 à Auschwitz, au moment où le camp de concentration fut employé en tant que tel. C'est pour cela que leur numéro était si petit, exemple : Feliks Mylyk, n° 92, un des premiers prisonniers d'Auschwitz, dès l'ouverture du camp en juin 1940 (selon une lettre de Wilibald Pajak à Erika Kounio-Amariglio, le 26/2/1996, Feliks Mylyk est mort en 1994) ; Marian Gembski, n° 485 (id. : son vrai nom était Jon Gemczyk, déplacé à Buchenwald en 1944, fusillé là en février 1945 «pour pillage») ; Willy (Wilibald) Lajak qui travaillait dans la même section, Todesabteilung (id. : en avril 1944, Blockschreiber au block 16a).

C'étaient là nos trois «collègues» et bien que nous travaillions dans le même bureau, nous n'étions pas autorisés à parler ensemble. Lorsque nous devions leur poser une question de service, nous devions passer par le S.S. présent. C'était le règlement. Malgré tout après des mois et des années de travail en commun nous avons pu échanger quelques mots, attirer l'attention sur des faits qui nous avaient spécialement marqués et les commenter.

J'ai lu le dossier de Maria, notre Blockälteste. J'étais pleine d'admiration pour ces gens que je considérais comme de véritables héros et qui devaient endurer de telles souffrances !

J'ai aussi lu le dossier de gens qui portaient un triangle noir, vert ou rose et souvent j'étais épouvantée par leur histoire. J'avais évidemment très peur quand je lisais, et mes

collègues m'ont bien aidée. Quand quelqu'un mourait, je devais extraire le dossier et le descendre à la cave ; mais avant je l'avais entièrement lu.

*

Après 50 ans j'essaie de comprendre exactement notre travail dans le bureau de la section politique (Politische Abteilung, P.A.) ; au moment même je travaillais sans comprendre tout dans les détails.

En 1986, ma collègue Lore Shelley, a interviewé tous les survivants de notre commando qui désiraient parler de ce qu'ils avaient vécu pendant leurs activités à la Gestapo du camp de concentration. Son livre «Secretaries of Death» (New York, 1986), «Schreiberinnen des Todes» est très instructif. Lorsque je le lis, je me souviens de nombreux événements qui tombent en place comme les pièces d'un puzzle et mon étonnement est encore plus grand devant la perfection de la bureaucratie S.S. qui a tout noté dans les moindres détails.

Comment pourrais-je arriver à comprendre celui qui affirme que toutes les déclarations des témoins ne sont qu'imagination de notre part ? Malgré les destructions de beaucoup de documents par les S.S., il en reste beaucoup qui se trouvent au Musée d'Auschwitz, au Yad Vashem et ailleurs, et qui sont accessibles à qui désire se renseigner.

Une fois de plus j'emploie le mot «hasard» ; hasard que nous ayons survécu, alors qu'il était absolument certain que notre travail dans la section faisait de nous des morts en sursis.

*

A la mi-juillet 1943, je crois, je ne suis plus tout à fait certaine, je fus un jour appelée dans le bureau du S.S. Pery Broad pour servir d'interprète. Il y avait là un prisonnier, un vrai «Muselmann». Il portait le costume rayé des prisonniers et serrait dans sa main crispée le calot que portaient tous les prisonniers. Il était hors de lui et criait en grec. Au début, je n'arrivais pas à le comprendre tellement il parlait vite, tout essoufflé. Les larmes lui coulaient des yeux. Que s'était-il passé ? Il essayait d'expliquer aux S.S. qu'il n'était pas juif, que c'était par méprise qu'il s'était trouvé dans un convoi de Juifs. Il vendait une espèce de Bretzel à la gare au départ de chaque convoi. Il l'avait fait à plusieurs reprises et chaque fois il rentrait chez lui ensuite. Mais la dernière fois il avait été emporté par le flot, car les Allemands

avaient - comme il le disait - bousculé et harcelé les gens : «Schnell, schneller !». Il n'avait pas pu reculer et entraîné par la masse, il s'était retrouvé dans le train. Arrivé dans le camp, il avait essayé d'expliquer qu'il n'était pas juif et qu'on devait donc le libérer. Mais personne ne l'avait compris ; mais même si on l'avait compris, c'eût été la même chose, puisqu'il était arrivé avec un «envoi» du RSHA ! On lui tatoua donc son numéro, on lui donna le triangle jaune sur rouge comme à tous les Juifs. Il était donc venu dans le camp avec tous les autres.

«Explique-leur», me dit-il, «que tu vois bien que je ne suis pas juif, et pour qu'eux aussi le comprennent, je me déculotterai même pour qu'ils voient que je ne suis pas circoncis». Il essayait de baisser son pantalon mais un S.S. l'en empêchait et moi j'essayais de leur expliquer qu'il n'était certainement pas juif, que je l'entendais à sa façon de parler. Les S.S. écoutaient impassibles, silencieux ; à un certain moment le vendeur de Bretzel essaya d'arracher son numéro de sa veste, et me dit en sanglotant : «Dis-leur qu'ils doivent me donner un autre numéro, qu'ils doivent enlever le triangle jaune pour qu'au moins, je ne doive pas passer chaque jour la sélection !».

Les Allemands ne l'ont pas laissé continuer, ils l'ont empoigné et l'ont jeté dehors. Je suis retournée à mon travail et n'ai jamais appris ce qui était advenu de lui ; mais je suis certaine qu'il n'a pas survécu ; aujourd'hui encore je me souviens de lui et chaque fois que je pense à lui, les larmes me viennent aux yeux et j'ai la gorge serrée.

*

Il ne se passait pas un jour sans que notre bureau ne soit bouleversé par l'un ou l'autre événement. Chaque messagère apportait une nouvelle effrayante du camp de Birkenau. Les listes se succédaient des camps des hommes d'Auschwitz et de Birkenau, ou du camp des femmes, du block 25 à Birkenau. Chaque fois nous essayions de jeter un regard sur les noms, d'y trouver un nom connu. Souvent nous apprenions que quelqu'un avait réussi à s'échapper. Notre coeur se mettait à battre de joie et nous priions pour qu'il ou elle ne soit pas repris.

Un jour, il y eut une grande rafle ; plusieurs milliers de prisonniers juifs qui étaient en mauvais état furent sélectionnés. Le camp était surpeuplé et il fallait de la place pour les suivants qui allaient arriver. Nous avons travaillé

sans arrêt jusque tard le soir, excitées par des S.S. nerveux, furieux : «Schneller, schneller !». «Le grand chef», le S.S.-Oberscharführer Herbert Kirschner, devant qui tous tremblaient, se mettait à vociférer à la moindre occasion et il s'en prenait violemment à sa secrétaire - Edith Grünwald, la prisonnière responsable de notre commando. La pauvre se mettait alors au travail avec nous, blême, les yeux exorbités.

Après une telle rafle dans le camp des femmes de Birkenau, j'ai découvert dans les listes le nom de deux chères compagnes de classe, Dorin Kovo et Rika Saltiel. Aujourd'hui, après 50 ans, je ressens encore la même douleur, le même effroi.

*

Parfois la «Stiefelradio» apportait des rumeurs quant à l'évolution de la guerre - les Allemands commençaient à perdre la guerre ! Soudain une petite lueur d'espoir s'allumait, pour s'éteindre aussi vite le lendemain.

*

Le bâtiment de la section politique (Politische Abteilung, P.A.) où je travaillais, se trouvait à l'extérieur des barbelés qui clôturaient le camp des hommes, en parallèle avec le block 1 de ce camp. Dans ce block dormaient les hommes du commando des tailleurs - donc celui où mon père et mon frère travaillaient. Des hommes qui travaillaient au bureau de la section politique d'Auschwitz I venaient souvent dans notre bureau, pour différentes raisons. Ainsi nous pouvions échanger des messages avec mon père et mon frère.

Un jour, un «collègue» nous a communiqué que mon père sortirait du block à un moment donné et qu'il essaierait de traîner un peu dans l'escalier avant d'aller au travail ; peut-être pourrions-nous réussir à nous voir.

Par la fenêtre de notre W.-C. nous pouvions voir le block 1 du camp des hommes, de l'autre côté de la double clôture de barbelés. A l'heure fixée, je suis grimpée sur le couvercle du W.-C. et j'ai vraiment pu voir mon père pendant une minute, au moment où il sortait du bâtiment. Il a tourné la tête vers notre bâtiment, s'est arrêté un instant, puis il a continué. Mon coeur se serre encore aujourd'hui, lorsque je revois l'image de mon père, dans ce costume rayé, le calot sur son crâne rasé, si maigre, avec ses grands yeux.

Lui-même n'a pas pu nous voir ; ensuite, nous avons encore pu le voir quelques fois. Les filles étaient au courant et faisaient le guet. Souvent nous sortions, Maman et moi, à tour de rôle, et pendant quelques secondes nous pouvions nous regarder. Un jour, un S.S. est entré dans les toilettes quand j'étais perchée sur le couvercle du W.-C. «Juste ciel ! Que va-t-il se passer maintenant ?». Terrifiée j'ai fait semblant de réparer le réservoir d'eau. Sans un mot le S.S. s'est retiré. Je tremblais de la tête aux pieds. Je n'ai jamais su s'il savait ce que je faisais là-haut, ni pourquoi il était entré dans notre toilette.

*

Quelques jours plus tard, Maman est devenue malade ; typhus exanthématique. On l'envoya au Revier de Birkenau. Quel choc ! Quelle angoisse ! L'avait-on réellement envoyée au Revier, ou alors au block 25 ? Mala m'a annoncé qu'elle était vraiment à l'hôpital et que c'était le Dr. Ena qui la soignait comme elle pouvait, exactement comme elle avait fait pour moi. Elle lui permit même de rester au soleil à l'extérieur de la baraque, pour qu'elle profite de la chaleur. Maman a rencontré là ma cousine Rosa ; celle-ci avait averti une autre cousine, Emilie ; toutes deux étaient en bien mauvais état ; elles sont régulièrement allées voir Maman. Elle leur promet que, dès son retour à Auschwitz, elle ferait ce qu'elle pourrait pour leur trouver du travail auprès de nous.

Quelques semaines plus tard, Maman est revenue à Auschwitz. Elle était devenue une vraie «Muselweib», elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et parlait sans arrêt de mes deux cousines. C'est à ce moment-là qu'il fut question dans notre block de renforcer le personnel de l'atelier de couture où les filles cousaient et réparaient les vêtements des S.S. Avec l'aide de la Blockälteste et de la S.S. Volkenrath, on glissa dans la liste les noms d'Emilie, de Rosa et de ma chère amie May Benrubi. Malheureusement, Rosa était morte entretemps et May se trouvait au block 25, d'où elle ne sortirait pas. Seule Emilie nous a rejointes ; c'est ainsi qu'un cinquième membre de notre famille fut sauvé.

Les vingt-deux autres n'ont pas survécu.

La S.S. Volkenrath aurait été employée à l'ambassade allemande à Paris. Elle avait une relation amicale avec ma mère et lui raconta qu'on avait estimé qu'elle devait fournir un travail plus utile à la patrie. On la déplaça donc à

Auschwitz. Elle dit à ma mère qu'auparavant elle n'avait jamais entendu parler de ce camp de concentration ; cela avait été une grande surprise pour elle.

Maman allait de mieux en mieux et puis soudain, elle eut des maux de tête épouvantables. Malgré cela elle se rendait régulièrement au travail, parce qu'elle craignait d'être à nouveau expédiée à Birkenau. Souvent elle était incapable de travailler ; les filles la cachaient alors et faisaient son travail. Je me souviens qu'elle serrait sa tête entre ses mains comme si elle voulait empêcher ainsi qu'elle n'éclate ! Je ne sais plus comment cela s'est passé, mais un jour un responsable S.S. l'a vue souffrir et l'a envoyée sous la garde d'un surveillant S.S. se faire examiner par le médecin du camp des hommes.

Maman fut reçue par un prisonnier polonais, le Dr. Wasilewski ; il l'examina et lui dit qu'elle avait une mastoïdite consécutive à une otite moyenne ; il devait en tout cas inciser l'abcès ; il lui expliqua ce qu'il allait faire et lui demanda si elle pourrait supporter la douleur ; il n'avait pas d'anesthésique, si ce n'est du vin rouge très fort. «Malheur à nous si vous criez !». Mon collègue Willy Pajak me raconta que le Dr. Wasilewski faisait partie d'une famille polonaise de haute noblesse et était un des médecins les plus célèbres. En outre, il était un de ceux qui avaient organisé la résistance polonaise dans le camp et il avait aidé beaucoup de prisonniers au risque de sa propre vie.

Maman a supporté l'épouvantable douleur de l'opération, sans un mot. Elle ne se souvient pas elle-même comment elle est revenue dans notre block. Maria, la Blockälteste l'a recueillie et mise au lit au moment même où elle s'évanouissait. Elle a pu rester au lit pendant quelques jours, puis elle a repris le travail. Maria était toujours présente à ses côtés. Dans quelle angoisse je passais mes journées de travail : Maman serait-elle encore là à mon retour ? Aujourd'hui encore elle a derrière l'oreille un trou assez profond qu'elle cache avec sa longue tresse.

*

En dehors du camp, à côté du bâtiment de la section politique (Politische Abteilung, P.A.), il y avait les bâtiments des S.S. et un peu plus loin, la maison de Rudolf Höss, le commandant du camp.

On était dimanche et il faisait très chaud. Tôt dans l'après-midi, je m'étais installée sur une pierre à l'extérieur de la baraque. Tout à coup j'entendis de la musique, dans la maison des S.S. ; «la marche espagnole» et «mon âme s'épanouit». Incroyable ! Ainsi la musique existait encore ! Un petit papillon s'était perdu dans les barbelés. Un papillon ici ! Je le suivai des yeux, fascinée ; et tout à coup je me rendis compte qu'ici, dans le camp de concentration, je n'avais vu aucune fleur, pas un seul arbre ; je n'entendais pas un seul oiseau chanter !

C'était comme si un rayon de lumière avait pénétré dans la profonde obscurité du camp. Le soleil brillait dans le ciel, il y avait encore des papillons, on pouvait vraiment entendre la musique !

*

Maman et moi essayions de savoir où travaillaient les Grecques, dans quels commandos travaillaient celles qui avaient survécu. A chaque occasion nous interrogeons les «messagères» qui circulaient d'un camp à l'autre. Beaucoup de Grecques travaillaient dans le commando-souliers, certaines dans les «Union-Metallwerke», d'autres dans le block 10.

Le block 10 se trouvait dans le camp des hommes à Auschwitz ; il était relié au block 11 par un mur noir. Le block 11 était un «Strafblock» (un «pénitencier») ; les bunkers étaient dans la cave. C'étaient des cellules d'un mètre carré. Impossible pour les prisonniers de s'y étendre ; ils ne pouvaient y rester qu'accroupis. Quelle torture pour ceux qu'on y traînait tout ensanglantés après les tortures ! La plupart d'entre eux n'y résistaient pas et mouraient avant qu'on les en libère ; très peu ont survécu.

Tous les prisonniers punis passaient d'abord par l'interrogatoire dans la section politique. Interrogatoire voulait dire torture ; l'un des plus terribles «instructeurs» était (Friederich Wilhelm) Boger. Souvent le soir avant de nous endormir, mes collègues Maryla Rosenthal et Aranka Pollak me parlaient de ces interrogatoires. Elles en étaient perturbées ; les cris de douleur et de désespoir résonnaient constamment dans leurs oreilles et les empêchaient de dormir.

Je me souviens de l'horreur et de la terreur avec lesquelles Maryla me parlait de la «Bogerschaukel» («balançoire» de Boger). C'était l'invention personnelle de Boger ; il

l'appelait sa «machine à faire parler». On y attachait le prisonnier par les pieds et les mains et on le torturait pendant une à deux heures, et souvent plus encore ; «lorsqu'on le ramenait sur une civière», disait Maryla, «il n'avait plus rien d'un humain ; il ne tenait plus debout, il ne pouvait plus marcher et il était souvent complètement défiguré».

*

Malgré une grande différence d'âge, une profonde amitié me liait à Aranka Pollak. Elle venait de Tchécoslovaquie et était arrivée au camp au printemps 1942 ; elle avait terminé une formation spéciale dans une école économique. Elle parlait très bien l'allemand, sténographiait en allemand et avait travaillé dans une firme allemande avant d'être arrêtée. Elle me traitait comme sa fille. Elle me renseignait sur tout ce qui se passait dans sa section ; elle parlait des hommes qui sortaient de la Pawiak à Varsovie ou d'autres épouvantables prisons de la Gestapo dans les pays occupés par les Allemands, et dont le dossier signalait qu'ils devaient être «interrogés» ; ils tombaient alors dans les mains du S.S. Boger.

Un jour fut particulièrement «torturant» comme le dit Aranka ; elle me saisit le bras et parla, les yeux pleins de larmes : «Ecoute, mon petit, écoute-moi bien et veille à ne rien oublier de ce que tu vois et entends ici. Tu survivras peut-être, moi certainement pas, et alors tu devras parler et tout dire, tout ce qui s'est passé ici !». Heureusement Aranka survécut et Maryla aussi et elles ont témoigné de leurs expériences dans le livre de Lore Shelley.

*

C'est devant le mur noir qui reliait le block 10 au block 11 qu'avaient lieu toutes les exécutions. Dans le block 10 se passaient les expériences des médecins : Josef Mengele, docteur en philosophie et en médecine, et le Prof. Dr. Carl Clauberg. Dans une aile du bâtiment il y avait des femmes, beaucoup de Grecques ; c'était l'époque des innombrables convois de Grèce. Ils sortirent de ces convois des jeunes filles «vierges» et des jeunes mariées. L'objectif de certaines de ces expériences était de découvrir comment stériliser les hommes et les femmes le plus rapidement et le plus efficacement possible. C'était là la spécialité du docteur en médecine Mengele. Le Prof. Dr. Clauberg choisissait des jumeaux dans les convois. Selon quels critères, je l'ignore.

J'ai souvent cherché à savoir ce qui se passait là, mais c'était secret, personne ne savait. Nous ne connaissions pas davantage le nom ou le nombre de jeunes filles grecques qui étaient enfermées là. Mais on les a souvent mentionnées. Même après la libération, je n'ai pas pu apprendre grand-chose à leur sujet. J'ai rencontré quelques filles du block 10, quelques hommes aussi ; lorsque j'essayais de les faire parler, ils éludaient la question mais disaient quand même qu'ils avaient subi des expériences sans être endormis. «C'était terrible, tout simplement affreux !» mais ils n'en disaient pas plus, ils avaient baissé le volet sur ces événements particulièrement traumatisants. Je les considérais avec respect et ne me risquais pas plus loin.

D'une certaine façon j'ai un peu vécu la même chose. Lorsque je suis revenue du camp de concentration, j'ai voulu parler aux gens, leur dire ce qui s'était passé là ; je voulais qu'ils sachent quel degré de cruauté et d'inhumanité des gens peuvent atteindre lorsque leurs instincts barbares prennent le dessus. Les rares fois que j'ai essayé de parler, j'ai constaté que ces récits étaient si effrayants, si incroyables, si terribles que les gens ne voulaient pas me croire, ils ne m'écoutaient pas. On me regardait comme si je venais d'une autre planète et je voyais dans leurs yeux : «ça suffit, tu exagères ! Il est impossible que tout cela se soit passé».

C'est ainsi que tous ces souvenirs inoubliables pour moi, se sont retrouvés peu à peu enfouis dans un coin de ma mémoire. Je devais vivre, me reconstruire, fonder une famille. Je me dis «n'en parle pas, n'empoisonne pas toute ta vie et ton environnement ; de toute façon tu ne peux plus rien y changer !».

50 ans plus tard, Alberto Nar et moi avons interviewé les quelques survivants et j'ai moi aussi déverrouillé mon recoin à souvenirs. J'ai alors appris quelques détails sur ce qui s'était passé au block 10 et pendant des nuits et des nuits, je n'en ai pas dormi. Et pourtant ce qu'on me racontait, n'était qu'une infime partie de la réalité épouvantable vécue par ces personnes.

*

J'avais entendu dire que quelques filles qui étaient arrivées de Grèce en même temps que nous, travaillaient dans le commando-souliers à Birkenau. Elles au moins étaient protégées du froid, à l'abri sous un toit. D'autres faisaient

partie du commando-Canada. C'était un commando privilégié ; hommes et femmes y travaillaient, séparés. Les hommes faisaient le travail lourd, ils traînaient tous les ballots et bagages que les Juifs avaient emportés et qu'ils avaient dû abandonner sur la rampe. Leurs biens étaient triés suivant les lieux d'origine. Les vêtements devaient être triés selon leur état et leur qualité : un tas de vêtements précieux de bonne qualité, manteaux, fourrures, vêtements de cuir, le tout bien trié. De même pour les sacs à main, les chaussures, les chapeaux, les bijoux, les monnaies papier ou or. Il fallait fouiller les ourlets, les coutures, les semelles des chaussures pour y chercher ce que, dans leur désespoir, les gens pouvaient y avoir caché.

Le «Canada», c'était la «terre promise», la richesse. Les S.S. envoyaient en Allemagne les vêtements de qualité et utilisables ; on conservait les vieux vêtements râpés pour les prisonniers, on les marquait dans le dos d'un trait de peinture à l'huile rouge. Les prisonniers qui faisaient partie de l'«élite» comme les kapos et les Blockälteste choisissaient ce qu'il y avait de mieux ; ils y peignaient eux-mêmes le trait rouge ou cousait plutôt un ruban rouge. Les kapos s'emparaient au «Canada» des courts manteaux bleus qu'ils portaient par-dessus leur vêtement rayé et ils paradaient dans les rues du camp dans d'élégantes bottes cirées noires. Sur la manche, ils avaient un large brassard jaune, marqué Kapo.

Les filles qui travaillaient au «Canada» arrivaient à sortir des vêtements en fraude ; elles en enfilaient deux ou trois couches sous leur propre robe. C'était évidemment très risqué et sévèrement puni par les S.S.

Je me souviens qu'une fille du «Canada» m'apporta un jour une blouse rose et on m'autorisa à la porter sous ma robe rayée. Quel sentiment de luxe quand je l'enfilais ! Je m'arrangeais pour qu'elle dépasse un peu dans l'encolure de ma robe de prisonnière et je me trouvais très élégante ! Je l'ai portée tout le temps, cette blouse, jusqu'au départ d'Auschwitz.

*

Beaucoup de Grecques travaillaient aux «Union Werke». C'était une usine de matériel de guerre ; la demande était de plus en plus pressante, il fallait produire davantage et donc augmenter la main-d'oeuvre. Les filles qui travaillaient déjà là recommandaient leurs «soeurs», leurs «cousines» et

ainsi il y en eut un peu plus qui survécurent. Beaucoup d'hommes aussi y ont travaillé.

Les filles trouvaient toujours l'occasion de leur parler, et finalement elles ramenèrent une bonne nouvelle : «La guerre est perdue pour les Allemands. Courage, les Russes arrivent ! Les Allemands ne tiendront plus longtemps !».

Mais la guerre continuait, et la vie continuait dans le camp, toujours aussi dure, aussi brutale. De nouveaux convois continuaient à arriver d'Allemagne, de Yougoslavie, de Pologne, de Belgique, de France.

*

C'est le 19 juillet 1943 qu'un collègue du camp des hommes est arrivé au bureau de la section politique. Il était tout bouleversé - en chuchotant, il a confié à Edith, notre Kapo, qu'on avait sorti 12 hommes du block 11 et qu'on les avait pendus à des potences dressées devant les cuisines du camp. On avait rassemblé tous les hommes du camp sur la place d'appel pour qu'ils assistent à l'exécution, un exemple, pour tous ceux qui essaieraient de s'évader.

*

Les nouveaux transports arrivaient sans arrêt. Beaucoup venaient de Sosnowice, et nous notions les arrivées : «Arrivées environ 3.000 personnes, 110 hommes enregistrés sous tels numéros, 195 femmes sous d'autres numéros». Nous étions très déprimées. Les convois arrivaient chaque jour ; le nombre de ceux qui passaient directement dans les chambres à gaz et celui de ceux qui entraient dans le camp variait peu. Quand donc les trains cesseraient-ils d'arriver ? Quand s'arrêterait-on de décharger ainsi des gens ?

Un jour par hasard, il n'y avait pas de S.S. dans le bureau ; une collègue nous cria à Maman et à moi «Venez vite voir !». Une interminable file de camions pleins de gens roulaient vers les chambres à gaz et les crématoires. Sur un des camions des petits enfants nous saluèrent de la main. Une image inoubliable, liée aux convois de Sosnowice.

*

J'étais particulièrement bouleversée quand ceux qui avaient tenté de s'évader étaient repris. Je devais sortir le dossier de l'armoire et le transmettre à la section des interrogatoires. Bonne chance à celui qui avait réussi à s'évader, une prière-

re pour qu'on ne le reprenne pas ! Mais quelle désillusion lorsque le dossier revenait avec la mention : «Arrêté pendant une évasion». Tout ce que cachait ces quelques mots ! La poursuite sauvage des S.S. avec leurs chiens, l'angoisse mortelle du fugitif, sa tentative désespérée de se cacher quelque part.

C'était surtout des Polonais qui essayaient de fuir ; comment un Français, un Hollandais, un Grec pourrait-il tenter de s'évader puisqu'il ne parlait pas le polonais ? Et même les Polonais avaient beaucoup de difficultés avec la population locale : on repérait immédiatement les concentrationnaires à leur aspect et les faux amis ne manquaient pas.

Chaque évasion entraînait beaucoup d'agitation dans le camp. Les S.S. étaient terriblement nerveux et furieux, comme si chaque S.S. se sentait personnellement offensé. Et c'était la torture de l'appel, debout pendant des heures dans le froid ou la chaleur, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé qui manquait. Ils faisaient venir des camarades de travail du fugitif ou ceux à côté de qui il dormait, et les «interrogeaient», les torturaient. Les fugitifs qu'ils reprenaient étaient parqués dans un enclos entouré de barbelés ; ils leur fixaient dans le dos un morceau de tissu blanc avec un point noir au milieu, pour que tous les prisonniers puissent bien les voir.

Les fugitifs qu'on n'exécutait pas et qui avaient résisté au Bunker étaient affectés au Strafkommando où les conditions de vie et de travail étaient pires que le bagné. La plupart ne tenaient pas longtemps le coup.

*

Nos conditions de vie étaient réellement meilleures que celles des autres prisonnières, mais nous trouvions la nourriture répugnante et nous étions toujours affamées. Bertha, une collègue viennoise de la section, avait l'habitude de dire : «si nous sortons d'ici, je me paye un Schnitzel grand comme un couvercle de W.-C. !» Chaque fois, vraiment chaque fois, que je prépare un Schnitzel, je pense à elle !

Les mois passaient, un nouvel hiver commença, un hiver froid. Je m'habituais de plus en plus à la situation et j'essayais de comprendre les petits secrets du camp. Entretemps, j'avais noué une solide amitié avec Reni ; elle travaillait dans la blanchisserie où on lavait les vêtements des S.S. Souvent je passais par la blanchisserie après mon travail, pour voir Reni et pour faire ma lessive personnelle.

Après quelques temps elle me déchargea et fit ma lessive elle-même. Elle était plus jeune de deux ans, avait vécu à Berlin et me racontait sa vie d'autrefois, tout à fait différente de la mienne !

J'étais aussi devenue l'amie de Jacqueline, une Française. Elle travaillait à l'atelier de couture, et souvent nous bavardions ensemble sur l'un de nos lits. Elle ne connaissait pas l'allemand, nous parlions le français ensemble - du moins j'essayais ; lorsqu'autrefois un professeur de français venait à la maison, je considérais ces cours aussi ennuyeux que les cours de piano. Maintenant mon français m'était très utile pour établir des contacts avec Jacqueline, elle m'aidait à améliorer la langue courante. Jacqueline avait cinq frères et soeurs plus jeunes ; on les avait envoyés directement dans les chambres à gaz à leur arrivée avec les parents. Elle avait des crises de désespoir et pleurait de façon déchirante lorsqu'elle était submergée par ses «idées noires». C'était une chic fille, très intelligente et pleine d'humour.

Malgré des efforts répétés j'ai malheureusement perdu toute trace d'elle. Par contre avec Reni les relations se sont rétablies immédiatement après la libération ; je lui avais souvent répété mon adresse à Thessalonique ; c'était facile à retenir : rue Venizelou, 15 et malgré tous les événements, elle l'avait retenue. Après un séjour de six mois dans un sanatorium elle m'a aussitôt écrit ; maintenant elle vit en Israël.

C'était curieux, lorsque mes «collègues» et moi parlions ensemble, nous étions certaines de ne jamais sortir vivantes du camp ; les S.S. ne manquaient pas de nous le rappeler en toute occasion. Un jour le chef de la section politique (Politische Abteilung, P.A.), le Oberscharführer Kirschner, perdit tout contrôle de lui-même, c'était maintenant de plus en plus fréquent et notre terreur était de plus en plus grande. Ce jour-là, il hurla «Si vous continuez ainsi, vous partirez encore plus tôt dans la chambre à gaz et vous en sortirez en fumée par la cheminée !».

Nous vivions toutes avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Et malgré tout, malgré cette interminable période d'épreuves, par lesquelles je suis passée, j'étais profondément convaincue qu'un jour je reviendrais à Thessalonique, cette ville qui m'était si chère. Lorsque je donnais ainsi mon adresse à Thessalonique, c'était un élan spontané, sans aucune réflexion préalable : rue Venizelou,

15, là où était le magasin de mon père, là où il est encore toujours.

*

Entretemps nous avions encore vu mon père quelques fois debout devant le block 1, le visage tourné vers nous. Je me rappelle encore mon émotion, ma joie lorsqu'un jour j'ai vu mon frère, à la même place ! Grand, élancé, et si maigre ! J'aurais tant voulu l'appeler, lui parler, le toucher !

*

Les jours de fêtes religieuses passaient sans que nous le remarquions. Mais curieusement, même sans calendrier, nous savions quand c'était Yom Kippour. Les Allemands trouvaient d'ailleurs toujours moyen de nous le rappeler.

Le jour du Yom Kippour était marqué par une sélection plus importante : le «tri» comme les S.S. disaient, commençait dès l'appel du matin. Ils sortaient des blocks tous ceux qui s'y trouvaient encore et s'emparaient de tous ceux qui traînaient dans le camp. Puis venait la sélection au sortir du camp, dans les commandos extérieurs, dans l'«hôpital» et ils recommençaient au retour des commandos et puis encore pendant l'appel du soir... Ce jour-là les sélections étaient particulièrement cruelles dans les trois camps d'hommes et de femmes d'Auschwitz et Birkenau. Les machines à écrire du bureau n'arrêtaient pas ; des longues listes marquées S.B. étaient dressées avec tous les noms ; il y en avait plus de mille.

J'observais les femmes tchèques et allemandes, avec lesquelles nous habitons. Elles étaient presque toutes pieuses ; elles croyaient en la miséricorde de Dieu et priaient chaque jour avec ferveur. Elles savaient toutes les prières par coeur et connaissaient avec précision les jours de fêtes religieuses. Je me demandais ce qui les avaient amenées à une telle foi. Comment pouvaient-elles croire en un dieu qui tolérait toutes ces injustices, ces terribles crimes, cette misère incompréhensible ? Que demandaient-elles dans leurs prières alors que les S.S. devenaient chaque jour plus cruels ? Comment aurais-je pu croire en la miséricorde divine ? J'étais profondément perturbée : tant de questions restaient sans réponse.

Les quatre nouveaux crématoires fonctionnaient sans interruption. Peu avant Noël on parla d'une grande sélection dans le camp des femmes à Birkenau. 1.000 femmes furent

sélectionnées, gazées, brûlées le même jour. A la même époque, 2.500 personnes arrivèrent de Theresienstadt (Terezin) ; celles qui ne furent pas sélectionnées, furent emmenées au Familienlager (camp de familles), une nouvelle section de Birkenau.

*

C'est 50 ans plus tard que je lis le livre de Danuta Czech : «Kalendarium der Ereignisse im Konzentrationslager Auschwitz-Birkenau 1939-1945» (Reinbek, 1989). C'est un livre volumineux ; elle y relate les événements avec précision, du premier au dernier jour. Tout est étayé de solides références : documents des Allemands ou témoignages. Je suis à la fois étonnée et indignée de l'ampleur du mal fait systématiquement par les S.S. J'ai écrit plus haut que 2.500 personnes arrivèrent de Theresienstadt (Terezin) parce que c'est le souvenir que j'en avais gardé. En fait, ces convois de 2.500 personnes étaient quotidiens, les chambres à gaz fonctionnaient sans interruption ; tout cela est relaté avec une très grande précision dans le livre de Danuta Czech.

*

L'année 1944 commença, sans aucun changement dans notre vie, sans le moindre espoir. Et pourtant, dans le monde extérieur au camp, quelque chose bougeait. Une collègue avait trouvé un journal sur le bureau d'un S.S. et l'avait lu en cachette. Bien qu'il s'agît d'un journal allemand, les nouvelles n'y étaient pas bonnes pour eux. Le soir, nous en parlions dans notre lit, très excitées, et nous nous demandions si un événement décisif allait enfin se passer.

5. L'époque de la terreur et l'espoir de survie.

Le 25 mars 1944, un jour comme tous les autres. Pour moi personnellement, un jour particulier. Ce jour-là, j'ai perçu ce qu'était l'amour, la fraternité, la solidarité, l'esprit inventif, en dépit de tous ces tyrans. Dans l'enfer où ils nous maintenaient, un rayon de soleil !

C'était mon anniversaire, et mes amies ne voulaient pas qu'il passe inaperçu. Le soir, au retour du travail, j'ai trouvé sur mon lit une petite fleur entourée de différents objets. Je restai bouche bée, stupéfaite, incapable de dire un mot. Quand j'y repense aujourd'hui, j'en ai encore les larmes aux yeux.

Les filles m'entouraient : «Bon anniversaire !» dit Reni ; et avec un clin d'oeil, «tu croyais que nous l'avions oublié ?». Elle prit sur le lit un fichu blanc amidonné et me le tendit. Gisela m'offrit un oignon orné d'un noeud rouge. Edith Wessely et sa soeur avaient préparé une tartelette avec deux rations de pain pétri avec de la confiture et des petits morceaux de margarine imitant la crème fraîche. Maryla avait volé la fleur dans le vase de Boger. Maman avait sorti en fraude du «Canada» une chemise de nuit, bleue avec de petites fleurs roses ! Bon Dieu, quelle émotion ; je me demandais comment c'était possible qu'une telle chose m'arrive, à moi.

*

Un jour on nous appela dans le bureau, Maman et moi. Un «spécialiste en science raciale» était arrivé de Berlin avec son assistant ; on avait mis une pièce à leur disposition pour «leur travail». Sa «science» consistait à faire un moulage du crâne des différentes «races». Sur des rayons, le long du mur, il y avait quelques exemplaires de ses crânes en gypse ; chaque support était muni d'une étiquette : «Tzigane», «Ukrainien», «Polonais» et d'autres encore.

Un des S.S. lui avait signalé la présence de deux Grecques dans la section ; une bonne occasion pour avoir aussi la «tête» de la race grecque ! Le spécialiste avait d'abord questionné Maman mais elle ne convenait pas puisqu'elle n'était pas grecque. On me fit entrer. Peut-être qu'il ne me considérait pas comme typiquement grecque, ni juive. Il a de nouveau appelé Maman et l'a harcelée de questions : est-ce que j'étais vraiment la fille de mon père ; n'avait-elle pas eu une relation avec un chrétien dont j'aurais été la fille ? Il revenait toujours avec la même question et devenait de plus en plus nerveux. Finalement il nous a renvoyées, sans faire le moulage de notre tête. Ce spécialiste en science raciale voulait à tout prix prouver que les Juifs formaient une race propre, reconnaissable immédiatement à des caractéristiques simplistes.

*

Je l'ai déjà signalé, quelques hommes travaillaient dans la section politique (Politische Abteilung, P.A.). C'étaient des Polonais chrétiens qui faisaient partie du groupe des premiers prisonniers du camp de concentration d'Auschwitz I. Tout comme nous, ils étaient convaincus de ce qu'ils ne sortiraient pas vivants du camp, vu leurs activités. A notre grande surprise, ils ne se présentèrent pas au travail un beau matin de mars-avril 1944. On les avait déplacés dans un autre commando et ne sont plus réapparus dans notre bureau. Non seulement on ne les a pas tués, mais, comme je l'ai lu quelques mois plus tard, on a même libéré Mylyk ; j'ai dû sortir son dossier pour le faire suivre.

Les «messagères» m'avaient appris qu'un petit noyau de résistance s'était créé dans le camp des hommes. Des prisonniers politiques polonais étaient, par leurs activités, entrés en contact avec des ouvriers polonais libres. C'est ainsi qu'ils apprenaient ce qui se passait dans le reste du monde. Beaucoup de prisonniers envoyaient des messages et des renseignements détaillés sur la vie dans le camp à la famille qui habitait dans les environs. Ils payaient ces ouvriers avec des bijoux, des pièces d'or ou avec de la monnaie qu'ils avaient trouvés cousus dans les vêtements ; qu'au risque de leur vie, ils sortaient en fraude du «Canada» où ils étaient électriciens, plombiers ou menuisiers, au hasard des réparations à faire dans le bâtiment. Il était naturellement strictement interdit de parler avec les concentrationnaires qui travaillaient là, mais on trouvait toujours un moyen de sortir de l'argent ou des bijoux.

Tout cela était très risqué et plusieurs furent pris. Souvent je devais sortir leur dossier, l'envoyer au département-interrogatoires de la section politique. En général, ils arrivaient dans les bunkers du block 11, de là, ils passaient au Strafkommando ou étaient fusillés devant le mur près du block 11. Ils soudoyaient les S.S. en leur donnant bijoux, fourrures ou tout ce que ceux-ci voulaient envoyer à leur famille en Allemagne. Ceci était naturellement interdit aux S.S. et la punition était très lourde, même pour eux. Nous apprenions tout cela par les messagères ou par d'autres prisonniers que les S.S. empruntaient aux bureaux de Birkenau quand nous n'arrivions plus à faire face au travail.

En tout cas, dès le début il existait un noyau de résistance dans le camp. Au départ, il était très petit et sans beaucoup d'importance ; il grandit vers la mi-1944 et continua à se développer et devint efficace. Les évasions répétées

inquiétaient les S.S., les rendaient nerveux, mais ils n'arrivaient pas à les empêcher. Pour affaiblir la résistance, ils organisèrent un convoi de Polonais chrétiens qui avaient un très vieux numéro ; ceux-ci quittèrent Auschwitz pour un autre camp, en Allemagne. Je l'appris par Maryla ; Aranka Pollak me raconta beaucoup d'autres événements.

Nos contacts avec le camp des hommes devinrent plus rares et se limitaient au passage ponctuel dans les archives de l'un ou l'autre prisonnier de la section politique du camp des hommes.

Les nouvelles de la guerre étaient de plus en plus mauvaises pour les Allemands et il nous semblait que cela les rendaient encore plus mauvais. Les convois venus des différents pays européens arrivaient encore plus nombreux au camp.

*

Début 1944 (29.02.1944, D. Czech), Eichmann vint en «inspection» au camp ! Que se passait-il ? Pourquoi était-il venu ? Nous étions toutes très agitées. Une messagère venue de Birkenau nous dit, très inquiète, que 80 à 100 prisonnières viendraient renforcer les Sonderkommandos. Qu'est-ce qu'ils préparaient encore ?

Les Tziganes et leurs familles étaient rassemblés dans une partie du camp des hommes entourée d'une clôture supplémentaire. Eux aussi avaient leur numéro tatoué sur le bras gauche. Il était précédé de la lettre Z (Zigeuner). Chaque nouveau-né recevait un numéro d'ordre ; ces listes étaient archivées dans notre bureau. En cas de décès, nous devions sortir leur dossier de l'étage des vivants et le descendre dans la cave, dans le «département des morts». Les Tziganes avaient vécu là pendant plusieurs mois ; et puis un jour nous avons appris que leur camp avait été «vidé». On les avait tous emmenés aux chambres à gaz (2.8.1944).

*

Les Allemands appelaient le camp de Theresienstadt (Terezin) un «camp de familles». C'était un camp-pilote où les familles vivaient ensemble. Même si les conditions de vie y étaient tragiques, la famine importante, les maladies fréquentes, on essayait quand même d'y maintenir une vie plus ou moins normale. A l'automne 1944, arrivèrent soudain de Theresienstadt, des listes du RSHA. Chaque jour des convois de 2.000, 2.500, 3.000 personnes arrivaient. Après

la sélection, on les envoyait dans un bâtiment spécial de Birkenau, où ils restaient encore en famille. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Avait-on décidé de liquider Theresienstadt ?

*

Fin mai ou juin 1944, toutes celles qui vivaient dans le «Stabsgebäude» furent déplacées dans le block 6, à l'intérieur du camp des hommes. Il était entouré d'une double clôture de barbelés électrifiés. Nos dortoirs étaient plus spacieux et nous disposions d'une autre salle ; au milieu, il y avait une grande table.

Nous avons appris plus tard, qu'on avait aussi déplacé dans le même bâtiment les filles du block 10. Nous n'avions aucun contact avec elles, nous ne les avons jamais vues. Elles étaient complètement isolées, nous ne savions rien d'elles, si ce n'est que le Prof. Dr. Clauberg était responsable de cette aile-là du block. Curieux !

Un groupe de nouvelles filles arrivèrent dans notre nouveau block. Parmi elles, Vera, de Belgrade. C'était une très jolie fille, une brunette avec de splendides yeux bridés verts. Elle n'était pas juive ; elle sortait d'une prison où elle avait passé plusieurs mois. Immédiatement, nous fûmes de bonnes amies. Elle parlait souvent de sa Maman, de son frère et de sa soeur, de sa belle ville de Belgrade. Elle était mon aînée de trois ans ; pendant un an, elle avait été agent de liaison chez les Partisans. Elle avait été arrêtée avec quelques autres lors d'une rafle. Sans la moindre hésitation, elle s'était emparée du revolver de l'Allemand qui la précédait et avait tiré sur lui. Comment se faisait-il qu'on ne l'ait pas aussitôt abattue ? Ma curiosité était telle que je consultais aussitôt son dossier. J'y ai trouvé exactement ce que Vera m'avait raconté, et beaucoup de détails sur ses activités. Je l'admirais énormément.

Vera avait une très belle voix et un soir, quand nous étions couchées, elle me chanta doucement les «Cloches du soir», une vieille chanson russe. Immédiatement toutes les conversations se sont arrêtées dans le dortoir, pour mieux écouter Vera. La Blockälteste, Maria, s'est approchée, émue et inquiète, elle voulait la faire taire - toute conversation, tout bruit étaient interdits après le couvre-feu. Mais Maria, s'est arrêtée, émerveillée, et a écouté jusqu'à la fin. Nous n'avions pas vu que la S.S., Frau Volkenrath, était aussi entrée et elle aussi écoutait en silence. Depuis ce jour, Vera nous a sou-

vent chanté des chants de son pays, mais chaque fois elle commençait par les «Cloches du soir». Qu'est devenue Vera ? Je ne l'ai jamais su.

*

Les transports continuaient d'arriver, toujours aussi nombreux, de France, de Belgique, de Yougoslavie. Presque chaque jour des trains arrivaient, avec des milliers de personnes. Le nombre de ceux qui entraient dans le camp était presque toujours le même : 200 ; maximum 500 par transport, hommes et femmes. La grosse majorité passait directement dans les chambres à gaz.

De la mi-mai jusqu'au début juillet 1944, ce furent soudain les convois de Hongrie. Les rumeurs («das Stiefelradio») allaient bon train. Des milliers, plusieurs milliers arrivaient quotidiennement sur la rampe de Birkenau. Très souvent les gens devaient attendre leur tour dans les wagons, pendant des heures. Puis il se formait une longue colonne de gens qui marchaient directement de la rampe aux chambres à gaz ; on ne conduisait même plus les victimes en camion à travers le camp vers les chambres à gaz. Les crématoires fonctionnaient sans interruption, et n'arrivaient malgré tout pas à suivre le rythme. On a creusé des grandes fosses ; on y jetait du bois et des cadavres et on y mettait le feu ; on les brûlait là parce que les crématoires ne pouvaient plus faire face.

Nous étions très agitées ; nous ne dormions plus la nuit et un immense désespoir s'empara de nous. Mes collègues croyantes priaient avec ferveur le soir avant de se mettre au lit et nous étions à l'affût des dernières nouvelles.

Dunja, une messagère de la section politique, nous raconta un jour qu'il n'y avait pas de S.S. dans le bureau : «Devant la rampe d'interminables colonnes de gens attendent d'être menés aux chambres à gaz et d'être brûlés. J'ai vu des femmes en robe d'été, beaucoup se protégeaient du soleil avec leur parasol, d'autres serraient des bébés et des enfants dans leurs bras. Elles attendaient patiemment ; qu'attendaient-elles... ?» Pendant des années je me suis souvenue de cette image, exactement comme si je l'avais vue moi-même.

*

Toujours cette odeur de chair brûlée ; la nuit le ciel était tout rouge au-dessus des crématoires ; pendant des semaines.

Un jour, quelqu'un rapporta que les S.S. jetaient les bébés et les enfants de moins de trois ans, vivants dans le feu des fosses. Nous ne dormions plus d'angoisse et d'indignation. Que pouvions-nous faire ? Quand les trains finiraient-ils d'arriver ?

«Je te le répète une fois de plus» me dit Aranka, mon amie plus âgée, «si nous sortons vivantes d'ici, n'oublie jamais ceci et raconte-le *pour que le monde entier sache !*».

Comment aurais-je jamais pu oublier ces horreurs, malgré mes efforts pour les refouler dans un recoin de ma mémoire ? Les images gravées dans ma mémoire m'ont poursuivies depuis, pendant des années.

*

Des centaines de milliers de gens ont disparu - sans laisser la moindre trace.

Un collègue polonais de la section politique fut détaché pour un jour au «Canada». Le lendemain il nous raconta bouleversé : «Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qui se passe là ! Les montagnes de fourrures, de manteaux, de vêtements, de lunettes, de bijoux, de pièces d'or, de chaussures ; le tout trié en tas. On trie après avoir fouillé les coutures, les ourlets, les poches des vêtements, les semelles et les talons des chaussures pour en extraire ce qui y serait caché ; et tout est envoyé en Allemagne. Des centaines de voitures d'enfants sont envoyées en Allemagne ficelées par cinq».

Cet été-là les robes à pois étaient à la mode ; presque chaque femme avait au moins une robe à pois. Il y en avait tant au «Canada», qu'un chef S.S. eut l'idée d'offrir une robe à pois à chaque prisonnière, parce que nos uniformes à rayures étaient usés ; cette solution évitait aux S.S. de devoir se lancer dans des frais de robes ! Tout à coup nous ne portions plus nos frusques rayées, mais des robes bleues à gros ou petits pois blancs.

Je sens encore cette jolie robe souple sur mon corps. Quel luxe ! Où se trouvait maintenant sa malheureuse propriétaire ? «Ne réfléchis pas, ferme ton cœur, ne pense qu'à une seule chose : souviens-toi, souviens-toi de tout ce qui se passe ici !».

Mai, juin, juillet 1944, chaque jour arrivaient les convois de Hongrie. Les S.S. étaient nerveux et criaient sans arrêt.

Kirschner, le grand chef, hurlait et sa pauvre secrétaire, Edith Grünwald, venait nous transmettre ses ordres, blême. Souvent les S.S. sentaient l'alcool ; ils faisaient leur travail presque complètement ivres.

*

Fin juin 1944, une nouvelle nous bouleversa toutes : Mala Zimetbaum, notre messagère, s'était évadée avec Edward Galinski, un Polonais. Ma belle Mala, ma chère messagère, évadée ? Comment, par quels moyens, où se trouvait-elle ? Questions sans réponse. «Ne te pose pas trop de questions», dit Bertha, «prie pour qu'on ne les reprenne pas !». Les S.S. étaient furieux. Mala était progressivement arrivée à leur inspirer confiance. Comment osait-elle les duper ainsi ? Chaque matin, lorsque nous entrions dans le bureau, la première question était : «Avez-vous des nouvelles de Mala ?». Aucune nouvelle, ni le lendemain, ni le jour suivant. Nous étions soulagées.

Cinq ou six jours passèrent, Mala n'était pas reprise. Nous commençons à espérer. Mala avait réussi ! D'ailleurs elle parlait tout à fait couramment le polonais et Edward avait certainement bien établi ses contacts avec Katowice. 10 jours, 11 jours. Ils avaient réussi, sinon on les aurait déjà repris. Quel témoin important Mala serait ! Tout ce qu'elle avait eu l'occasion de voir et d'entendre dans ces deux camps d'extermination ! Tout ce qu'elle pourrait dire !

Le 12ème jour, la bombe éclata : «Ils ont repris Mala et Edward !». Ce fut la première chose que j'entendis en entrant dans le bureau. Les S.S. jubilaient. Nous pleurions intérieurement. «On l'a mise dans le bunker du block 11» me dit Maryla qui travaillait dans la section-interrogatoires. «Ils la torturent affreusement, ils veulent connaître le nom de ceux qui les ont aidés !»

Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'ils torturaient la belle Mala, Mala - rusée comme une belette. Combien de temps résisterait-elle sous la torture ? Un des tortionnaires était le S.S. Boger, Boger l'inhumain qui avait torturé tant de victimes. Et pourtant, dit Maryla, Mala n'avait rien dit, elle n'avait trahi personne, pas même Edward. Nous étions pleines d'admiration pour ces deux héros.

Du block 11 à Auschwitz on les transféra tous les deux à Birkenau, Mala dans le camp des femmes, Edward dans celui des hommes. Là ils seraient pendus en présence de tous

les prisonniers. Une messagère annonça : «Mala est à Birkenau, ils la pendront demain». Mala avait un autre projet. Pendant qu'un S.S. lisait l'acte d'accusation, elle se trancha les veines. Lorsqu'il s'en rendit compte, il se précipita pour arrêter l'hémorragie ; elle le gifla de ses mains ensanglantées. On transporta immédiatement Mala vers le Revier ; Mala mourut pendant le trajet. Nous avons longtemps parlé de Mala avec fierté.

Edward fut pendu en présence de tous les prisonniers. D'un coup-de-pied, il a lui-même fait tomber le tabouret sous ses pieds ; il entonna l'hymne national polonais. Les S.S. avaient voulu que cette exécution exemplaire inspire la crainte aux prisonniers. Ce fut raté. Nous étions pleins d'admiration ; pendant des jours et des jours, nous avons parlé de Mala et d'Edward.

*

Les convois continuaient d'arriver ; un convoi de Pologne par exemple : 2.500 personnes ; on n'enregistra que 150 hommes ; 80% des arrivants étaient des enfants ; les 2.350 autres furent assassinés dans les chambres à gaz. Et je me disais : «essaye de ne pas oublier, retiens les chiffres» ! Le soir, avant de m'endormir, je récapitulais tout ce que je ne voulais pas oublier.

Un nouveau convoi arriva de Theresienstadt : 2.500 personnes. Les rumeurs circulaient ; les nouvelles étaient très mauvaises pour les Allemands. On disait qu'ils auraient évacué le camp de concentration de Lublin parce que les Russes approchaient. Etait-ce possible ? Etait-ce vrai ?

*

Tout à coup, un ordre du Oberscharführer Kirschner : nous devons rassembler tous les dossiers des prisonniers décédés à ce jour dans le camp d'Auschwitz. On les chargea dans un camion ; nous avons appris plus tard qu'on les avait brûlés.

«Que se passe-t-il ?» - «Ils détruisent les traces».

«On a bombardé I.G. Farben. Qui ? Les Alliés ? Enfin les choses bougeaient. En tout cas une lumière, un espoir !».

*

Une messagère annonça l'arrivée d'un convoi de Grèce ; elle ne pouvait pas dire d'où il venait ni combien de gens il comportait. Deux jours plus tard arrivèrent de Birkenau les listes de ceux qui étaient entrés dans le camp. Ils étaient tous de Corfou ou d'Athènes. Nous avons lu et relu les listes d'Athènes pour voir si le nom du frère de Papa - Vital Kounio - y était repris. Non, il n'y était pas : nous étions soulagées ! Maman craignait qu'il ne soit pas entré dans le camp, mais passé directement à la chambre à gaz. Une lourde tristesse nous envahit.

Je revenais toujours avec la même question : qu'est-ce qu'un être humain ? Chaque jour des convois arrivaient, chaque jour on assassinait des milliers de gens, et toujours je me disais que je ne pourrais pas ressentir une plus profonde tristesse, une peine plus profonde. Mais quand c'étaient nos gens qui arrivaient de Grèce, j'étouffais, j'aurais pu éclater de tristesse.

«Le commandant du camp attend de la visite» dit Erwin, un prisonnier polonais qui travaillait à la section politique du camp des hommes. Nous n'en savions pas plus. Mais lorsque nous avons regagné notre block après le travail, comme tous les jours, nous avons compris ! Maria, la Blockälteste, nous attendait, les yeux brillants, rayonnante. Les dortoirs étaient particulièrement bien rangés. Nous faisons nous-mêmes nos lits chaque matin, avant de partir, et les couvertures devaient être soigneusement tendues. Mais aujourd'hui, c'était tout différent, aux deux fenêtres, il y avait des rideaux ; vous vous rendez compte... des rideaux ! Dans la salle, il y avait un tapis, et sur la grande table, un vase avec des fleurs. Nous restions là, incrédules, les yeux écarquillés. Des fleurs, un tapis - incroyable !

Maria nous expliqua que le commandant du camp avait passé l'inspection vers midi avec un étranger en civil ; elle avait appris plus tard que l'étranger était un représentant de la Croix Rouge suisse. «Evidemment, le lendemain, tapis, rideaux et fleurs avaient disparu ! Mais il semble quand même que cette visite eut des résultats ; un matin, on nous distribua des «cartes postales». On nous dit que nous avions le droit d'écrire à notre famille, où nous voulions. Le nombre de mots était limité et il était évident «que nous allions bien». En tout cas, nous avions le droit d'écrire ! Mais écrire à qui ? Ecrire où ? Comme si nous avions encore des adresses en mémoire !

Maman avait un cousin qui vivait à Genève et y travaillait à la Croix Rouge. Nous lui avons donc écrit via la Croix Rouge de Genève et nous avons attendu ce que cela donnerait. Je me souvins de l'adresse de mon amie chérie, Ritsa Mamouna (actuellement Gombou) à Athènes. Maman pouvait écrire à sa mère, Madame Katina, et aussi au frère de Papa, qui vivait à Athènes avec sa femme qui était chrétienne. Peut-être était-il encore à Athènes où il avait son commerce, rue Stadiou 15.

Nous avons pris quelques cartes, plus qu'il ne nous était permis, nous avons en effet des «relations» ; nous les écrivions tranquillement le soir, dans le block. Qu'écrire pour arriver à faire passer le message ? Comment faire pour qu'ils comprennent ce qui se passait ici ? Evidemment nous écrivions en allemand puisque les cartes devaient passer la censure. Maman a écrit à l'Oncle Vital, à son cousin en Suisse et à Madame Katina : «Nous allons bien ; un tel et un tel et leur famille (oui tous nos parents décédés ou assassinés dans le camp) vont bien, ils sont auprès de Theresa» - c'était ma Grand-mère décédée en Grèce avant notre déportation. Moi j'ai écrit à Ritsa, que la Tante Iriki (l'horreur) et la Tante Tromara (la terreur) étaient ici chez nous, et également la cousine Pina (la faim), et puis que nous attendions impatiemment la cousine Eleftheria (la liberté).

Soudain dans ma tête, s'était ouverte une porte sur le monde extérieur ; je pensais sans arrêt avec nostalgie à ceux que j'avais dû quitter. Tout ce que je leur raconterais ! Je pensais à ce que je voulais leur écrire, à la façon dont je le formulerais pour qu'ils arrivent à comprendre la situation ici ; comme s'ils pouvaient entreprendre quelque chose pour nous libérer !

Pendant des jours et des jours j'ai conversé ainsi avec Ritsa ; j'avais constamment devant les yeux notre maison au bord de la mer, le beau paysage aux environs, la pâtisserie Ivi de Monsieur Mitsos qui préparait les meilleures glaces du monde, les couchers de soleil uniques que nous voyions de la terrasse de notre maison... Je devais réfréner une douleur insupportable. Là où je me trouvais maintenant, les valeurs n'étaient pas les mêmes, je devais occuper mes pensées avec d'autres problèmes : «Ferme les portes sur le passé, n'y pense plus ! Regarde, écoute, tu dois survivre ! tu ne peux rien oublier de ce que tu vois ici !».

Notre cousin Fritz Ullmann et Ritsa Mamouna ont réellement reçu notre carte et l'ont conservée. Ils nous l'ont

remise lorsque nous sommes revenues du camp de concentration. J'ai donné certaines d'entre elles au Musée Juif d'Athènes ; j'ai conservé les autres à la maison.

Quelques semaines plus tard nous avons reçu de Grèce, de Ritsa, deux petits paquets avec des raisins et d'autres fruits secs, et de l'Oncle Fritz en Suisse, trois ou quatre envois de sardines portugaises. Ils étaient autorisés à envoyer ces produits-là. Ensuite, les petits colis ne nous furent plus remis ; nous avons appris que les Allemands ont fait quelques fois preuve de générosité en nous les remettant, puis ils les ont conservés pour leur usage personnel. Nous n'avons plus pu écrire par la suite.

Quelle émotion lorsque le premier petit paquet est arrivé de Grèce : Ritsa pense à moi, elle se souvient de moi ! Je la voyais devant moi, je lui parlais. J'étais pleine de tendresse pour mon amie. J'ai parlé d'elle avec Reni et Jacqueline ; c'était comme si nous n'avions jamais été séparées.

*

Il s'était passé quelques semaines depuis le dernier convoi de Grèce. Je pensais qu'après l'arrivée des Juifs de Corfou et d'Athènes il n'y avait plus de Juifs en Grèce. Parmi les listes des entrants à Birkenau envoyées à l'enregistrement, nous avons découvert avec surprise une liste de Grèce, de Rhodes ! Pleines d'angoisse, Maman et moi avons étudié ces listes attentivement. Parmi les autres noms, celui de Kounio revenait le plus souvent. «Y a-t-il donc tellement de Kounio ? Sont-ils tous des parents à nous ?». Nous l'ignorions complètement. Je ne me doutais pas non plus qu'il y avait tant de Juifs sur Rhodes. J'ai naturellement cherché à rencontrer ces filles de Rhodes pour en apprendre davantage sur ces Kounios. Ce ne fut pas possible, on ne les avait pas emmenés à Auschwitz mais à Birkenau. Nous pouvions les reconnaître aux numéros ; devant le numéro des femmes, il y avait la lettre A ; et pour les hommes, c'était un B. C'était les nouveaux numéros donnés depuis 1943 ou début 1944, parce que dans la première série, la nôtre, je suppose que les numéros étaient devenus trop grands.

*

Par un beau jour de septembre, les sirènes d'alarme hurlèrent longtemps. C'était la première fois que nous les entendions et nous sommes restées muettes d'étonnement ; pas seulement nous, mais aussi les S.S. ; ils couraient dans

tous les sens, ils hurlaient fous-furieux. «Schnell, schnell, dans les caves ! Rassemblez-vous ! Il est interdit de sortir !». A peine dans les caves, les bombes explosèrent, tout le bâtiment fut secoué. Maman n'était pas près de moi, je craignais d'être séparée d'elle et partis à sa recherche. Tout à coup, il y eut un terrible fracas, les vitres volèrent en éclats. Les filles ont ouvert les portes en criant. Choquées, nous ne comprenions pas ce qui se passait et courions de tous côtés. Terrifiées, nous criions : «une bombe a touché notre bâtiment ! Ce sont les Anglais, ils viennent nous libérer !».

Je ne sais plus comment, dans la panique générale, nous nous sommes soudain retrouvées dans le camp des hommes. Tout à coup je me suis trouvée devant mon père soutenu par mon frère. Son visage était plein de sang, il marchait les bras tendus devant lui comme aveuglé. Je me suis jetée sur lui et nous nous sommes embrassés en pleurant. Et puis j'ai embrassé mon frère. Papa était blessé par un éclat d'obus. Mais il parlait, il marchait, quelle chance !

Tout cela n'a pas duré bien longtemps. Les S.S. couraient en tous sens, épouvantés, cherchant un abri ; ils se ressaisirent : nous menaçant de la trique et du revolver, ils nous séparèrent et nous refoulèrent dans nos abris. Bouleversées mais réjouies, nous étions convaincues que bientôt il y aurait du nouveau, que nous serions libérées.

Au début de l'alerte, Edith Winter et moi nous étions réfugiées près de la chaudière ; puis je m'étais éloignée pour chercher Maman. C'est exactement à cet endroit-là qu'il y eut les plus gros dégâts. C'est là qu'Edith a été touchée et tuée. C'est un hasard de plus qui m'a sauvée !

Pendant des jours, j'ai senti les bras de Papa autour de moi et l'image de mon frère ne s'effaçait pas de mes yeux. Il avait perdu la candeur d'enfant dont je me souvenais si bien. Il était devenu adulte depuis que nous avions été séparés, un an et demi plus tôt. Heureusement, les blessures de Papa n'étaient pas graves, et deux semaines plus tard nous avons appris qu'il allait bien.

*

Les convois ne cessaient toujours pas d'arriver. Chaque jour des nouvelles listes avec le nom des nouveaux déportés arrivaient du bureau de Birkenau. Des déportés de

Slovénie, du ghetto de Lodz. Combien de gens avaient-ils bien pu rassembler là ?

*

Le commando «Union-Werke» était le plus important commando de femmes. «Plus de mille femmes travaillent là», nous dit E. Dunja. A cette époque, on avait organisé un petit camp de femmes à l'intérieur d'Auschwitz I ; c'est-à-dire qu'on avait séparé sept bâtiments du camp des hommes, on les avait entourés d'une double clôture de barbelés électrifiés. C'est à l'intérieur de ce camp de femmes que se trouvait notre block 6. Dans ces nouveaux blocks, il y avait les filles qui travaillaient aux «Union-Werke», aussi les Témoins de Jéhovah qui étaient de service dans les maisons des S.S., dans différents départements de la section politique (Politische Abteilung, P.A.) et dans d'autres bureaux.

Dans le camp de femmes d'Auschwitz II-Birkenau, il y eut de nouveau une grande sélection, plus de 1.000 femmes furent assassinées dans les chambres à gaz. Qui avait osé dire que nous ne devons pas désespérer, que bientôt tout serait terminé ? Quelques jours après, nous apprenions que 2.000 personnes avaient été assassinées lors d'une action d'épuration dans le camp des hommes. Les listes marquées S.B. n'arrivaient pas dans notre bureau.

Un jour, nous avons reçu une curieuse liste du bureau de Birkenau : elle comportait le nom de 200 hommes, au-dessus on signalait «déplacés» dans un autre camp ; à la fin, il y avait «S.B.» (Sonderbehandlung - Traitement spécial). «Il y a quelque chose d'anormal dit une collègue toute excitée, il y a l'indication «S.D.K» (Sonderkommando), c'est-à-dire qu'il s'agit de déportés qui travaillent aux crématrices». Nous étions toutes bouleversées ; ils commençaient donc déjà à liquider les témoins !

*

Après 50 ans, les souvenirs que je note sont une goutte dans l'océan. Je lis attentivement Danuta Czech «Tagebuch von Auschwitz», pour comparer avec les références publiées les événements que je décris et les vérifier. Je veux savoir si mes souvenirs sont exacts ! Et une fois de plus je m'indigne ; je n'arrive pas à croire ce qui s'est passé quotidiennement. Quelle machinerie d'extermination sans faille les S.S. avaient élaborée ! Comment des hommes s'y sont-

ils pris pour imaginer et employer de sang froid une telle machine d'extermination ?

*

Les rumeurs s'emballaient ! On parlait d'une « invasion alliée ». « Courage, les filles » dit Erwin, « nos souffrances touchent à leur fin ! »

Un matin en arrivant au bureau, nous avons trouvé les S.S. très agités. Il nous ont accueillies avec des cris sauvages ; ils couraient sans arrêt d'une pièce dans l'autre. Nous ne savions pas ce qui allait nous arriver et très angoissées nous étions sur nos gardes tout en essayant de comprendre ce qui s'était passé. Le S.S. Oberscharführer Kirschner, notre grand chef, hurlait au téléphone ; sa secrétaire, Edith Grünwald se précipitait dans son bureau, blême, pour y chercher des listes dans différents dossiers. Ce n'est qu'à l'heure du midi que nous avons appris la raison de toute cette agitation. « On a fait sauter le crématoire IV » - « Qui ? » - « Les prisonniers du Sonderkommando ».

Le Sonderkommando avait osé se mutiner ? Révolution ? Comment s'y sont-ils pris ? Qui les a aidés ? Que s'était-il passé ? Combien y avaient laissé la vie ? Que de questions ; pas de réponses !

Nous continuions notre travail. Le bruit des machines à écrire retentissait inlassablement. Je sortais les dossiers que les S.S. réclamaient. Comme c'était déjà arrivé plusieurs fois précédemment, nous ne sommes par retournées au camp normalement dans l'après-midi. Ce jour-là, nous sommes restées au bureau jusque tard le soir. Une fois de plus, ce fut Ewin qui rapporta des nouvelles du camp des hommes : un groupe du Sonderkommando avait longuement préparé cette action avec un groupe de la résistance intérieure du camp.

« Mais où ont-ils trouvé les explosifs ? » - « Aux 'Union-Werke' ! Les filles qui travaillaient là avaient pendant des semaines sorti des explosifs en fraude pour les hommes ! ». Se tournant vers moi, il ajouta « Les Grecs étaient aux premières places de cette action ! ». Des Grecs, des compatriotes, ont relevé la tête ? Je n'arrivais pas à le croire, et pourtant c'était la vérité ! J'étais si fière ! Ils n'échapperont certainement pas, mais quelle belle mort ! On ne les brûlera pas, comme les 200 du Sonderkommando. Ils ont choisi leur mort ! Maman et moi en avons parlé jusque tard le soir.

On travaillait sans arrêt dans la section politique ; et aussi dans la section des interrogatoires. Chaque jour on amenait des prisonniers de Birkenau ; on les avait arrêtés parce qu'ils étaient suspects. Les tortures qui accompagnaient les interrogatoires, étaient terriblement cruelles, et les filles qui travaillaient là étaient profondément bouleversées. Maryla me racontait tout et pleurait sans arrêt. Les cris et les gémissements des prisonniers torturés la tourmentaient jour et nuit. Après les interrogatoires, ils furent tous menés aux bunkers du block 11».

Avec les hommes, il y avait quatre filles qui travaillaient aux «Union-Werke». Elles furent soumises à d'affreuses tortures et nous ne savons pas où on les a emmenées ensuite. Les interrogatoires ont duré plusieurs jours ; le crématoire IV ne fut pas remis en état. Par la suite nous avons appris que des S.S. étaient morts dans cette opération, mais nous n'en avons jamais su davantage.

*

Nous continuions à taper de nouvelles listes - le numéro et le nom, des hommes et des femmes ; ils avaient été assassinés dans les chambres à gaz ou déplacés dans d'autres camps.

Un convoi important était arrivé de Ravensbrück (Allemagne) à Birkenau. Personne n'est entré dans le camp, c'étaient toutes des candidates à la mort, qu'on envoyait directement dans la chambre à gaz.

Quelque chose se préparait ; mais quoi ? Les quatre crématoires travaillaient sans interruption.

Depuis longtemps déjà, Birkenau était un camp de transit (Durchgangslager). On y incarcérait ceux qu'on envoyait ensuite dans d'autres camps. Un jour nous avons appris que les choses ne se passaient pas vraiment ainsi. En fait, des milliers de gens étaient parqués là sans être, comme c'était normalement le cas, enregistrés sur les listes du RSHA (Reichssicherheitshauptamt). Ainsi le nombre de déportés entrant à Auschwitz était nettement moins important ! Les conditions de vie de ces gens étaient pitoyables ; ils attendaient leur extermination. Dès que les chambres à gaz et les crématoires le permettaient, on faisait de nouvelles sélections ; 1.000, 2.000, 2.500 personnes étaient assassinées en même temps.

Un matin, nous avons appris que le camp des Tziganes avait été complètement liquidé : 800 personnes gazées et brûlées.

Puis arrivèrent de nombreux transports de Theresienstadt. Mais ne les avait-on pas déjà envoyés ici ? Les nouvelles se succédaient, nous travaillions sans arrêt ; j'étais à chaque instant à l'affût d'informations.

*

Un jour, mon collègue Willy Pajak, arriva du bureau d'Auschwitz et me murmura : «La Grèce est libre ! Les Allemands se sont retirés» (12.10.1944). J'étais comme foudroyée ! Incroyable, la Grèce était libre ! Alors notre libération ne tarderait plus ! Quels efforts j'ai dû faire pour ne pas lui sauter au cou et l'embrasser ! Il fallait trouver l'occasion de prévenir Maman ! Quelle émotion, j'aurais voulu apprendre des détails, mais la Grèce était si loin...

*

La vie continuait au camp. De plus en plus souvent nous entendions des avions survoler le camp ; mais rien ne se passait ! Les jours et les semaines se succédaient ; c'était déjà novembre 1944. Une nouvelle liste arriva, avec le nom des hommes du Sonderkommando ; tous avaient été assassinés ; leur nombre diminuait de plus en plus.

Les S.S. ont détruit le crématoire III et ont essayé d'effacer toutes les traces. Quand serait-ce notre tour ? Cette question nous hantait jour et nuit.

Décembre 1944, Noël approchait. Les S.S. étaient de mauvaise humeur et buvaient sans arrêt.

Le jour de notre libération devait être proche. Les ouvriers polonais «libres» nous ont apporté la grande nouvelle : «Les Allemands ont perdu la guerre !».

De plus en plus de camps annexes furent évacués et les prisonniers dont la santé était encore bonne furent déplacés dans des camps en Allemagne. Les filles de notre commando n'arrêtaient pas d'écrire des listes et encore des listes de prisonniers qu'on déplaçait. Dans le camp des hommes, on dressa de nouveau des potences ; devant tous les prisonniers de l'appel, ils ont pendu cinq hommes : «Pour l'exemple, pour servir d'intimidation !».

Décembre passa, 1945 commença.

*

Le 6 janvier 1945, une date que je n'oublierai jamais ; toutes les femmes du camp étaient rassemblées pour l'appel du soir ; il fut particulièrement long ; nous devions assister à la pendaison des quatre filles qui avaient travaillé aux «Union-Werke» ; trois d'entre elles dans les ateliers d'explosifs et de munitions. Le commandant du camp lut l'acte d'accusation en hurlant ; il termina avec les mots : «C'est ainsi que sont punis tous les traîtres !». C'était Ella (Gärtner, Gartner), Rosa (Roia, Robota), Regina (Safirstein, Saphierstein) et Esther (Estera, Wajsblum, Wajcblum).

Nous entendions maintenant sans arrêt le roulement des canonnades et on racontait que les Russes étaient tout près : «bientôt ils nous libéreraient ! Mais pourquoi n'arrivaient-ils pas plus vite s'ils étaient si près ?».

Chaque jour des centaines de gens mouraient, les Allemands continuaient leurs exécutions comme si les Russes n'étaient pas aux portes des camps.

*

Selon les rumeurs les Russes étaient déjà à Katowice, tout près. Le 10 ou le 12 janvier 1945, notre commando reçut l'ordre de tout laisser tomber et de se rendre au crématoire ! C'était un vieux crématoire qui ne fonctionnait déjà plus lors de notre arrivée en mars 1943.

Quelques S.S. nous escortaient ; l'un d'entre eux avait un trousseau de clés à la main ; ils nous firent sortir. Cinq minutes plus tard nous étions en face d'un grand porche «gothique» qui faisait penser à l'entrée d'un château-fort. Un des S.S. essaya plusieurs clés ; lorsqu'il réussit finalement à ouvrir le porche, une odeur douceâtre, désagréable nous coupa le souffle. Nous sommes entrées en nous bouchant le nez.

Nous avons vite compris : devant nous, partout, des corps en décomposition. Plus loin, nous sommes passées devant une chambre à gaz désaffectée pour arriver dans une autre salle où il y avait deux grands crématoires. Il y avait encore là un des camions dans lequel on entassait les cadavres pour les conduire au crématoire. Partout, il y avait des ossements, des crânes ; et cette épouvantable odeur !

J'étais persuadée que notre dernière heure avait sonné et qu'on allait nous exécuter ici.

Le S.S. chercha une autre clé, ouvrit une autre porte ; cette nouvelle salle était pleine de rayonnages où étaient rangées des urnes, méthodiquement, l'une à côté de l'autre.

Nous nous trouvions dans une vaste salle cinéraire et nous devons la «nettoyer».

Un S.S. était perché sur une échelle ; nous formions une chaîne humaine. Le S.S. prenait une urne qui passait ensuite de mains en mains jusqu'à la porte du crématoire où un autre S.S. la plaçait dans un des camions.

Les urnes étaient lourdes et parfois nous entendions un bruit d'ossements. Nos mains furent vite noires et douloureuses, mais sans arrêt nous continuions à passer les urnes. A un certain moment, une urne m'échappa... mes pieds furent recouverts de cendres et d'os ; j'ai cru m'évanouir, mais le S.S. au-dessus de l'échelle cria : «Schneller, noch schneller !». Régulièrement l'une ou l'autre urne glissait des mains d'une fille et alors on entendait des rires hystériques. Nous ne pouvions pas garder le rythme, nos bras étaient de plus en plus engourdis. L'un après l'autre les camions chargés d'urnes s'éloignaient ; où allaient-ils ?

Nous avons travaillé trois jours, sans interruption. Une courte pause à l'heure du repas ; nous étions incapables de manger quoique ce soit. Et puis, il fallait se remettre au travail. Comment avons-nous pu le supporter ? Une fille a demandé à un S.S. «Et le travail qui nous attend au bureau, quand le ferons-nous ?» - «Ce n'est pas important, c'est bien plus important de vider le crématoire le plus vite possible»...

Il devait y avoir des milliers d'urnes. Une collègue cite le nombre de 6.000. Ce devait être les urnes de prisonniers chrétiens qui depuis la création du camp, y étaient morts de faim, d'épuisement, sous la torture, pas dans les chambres à gaz.

Et pour chaque urne, la famille du prisonnier avait reçu une notification administrative annonçant le décès et la cause de celui-ci : «défaillance cardiaque», «malaria», etc. Et chaque notification était accompagnée de la proposition : «Si vous désirez récupérer les cendres du défunt, envoyez-nous la somme de... Mark». Il semble bien que les familles n'aient pas exprimé ce désir.

*

Après quelques jours, c'est dans le bureau qu'on opéra des rangements : avec notre aide, les S.S. entassèrent dans des cartons les documents, les classeurs avec les listes, les dossiers ; ensuite tout fut chargé dans des camions. Les canons tonnaient de plus en plus près.

6. Ravensbrück, Malchow et la libération.

Le 18 janvier 1945, un jour inoubliable ! Le chaos régnait dans le camp. Des camions vides arrivaient et repartaient chargés ; les S.S. hurlaient des ordres. Des prisonnières étaient arrivées de Birkenau ; les S.S. ont distribué à chacune un pain, un petit paquet de margarine et une couverture. En rang par cinq, en colonnes interminables, elles passaient par le porche, sous l'inscription «Arbeit macht frei».

Nous observions tout cela et nous demandions ce que nous allions devenir. Tout à coup retentit l'ordre : «Section politique (Politische Abteilung, P.A.), rassemblement !». Je me dis que c'en était fini de nous ! Un collègue polonais s'approcha de nous et murmura : «Allez, vite, rejoignez les autres, pas de rassemblement, dispersez-vous !» et il s'éloigna rapidement - maman me prit par la main et nous nous sommes glissées dans la file pour le pain et la couverture. Nous y avons trouvé trois Grecques : Esterina, Sara et Erika. Nous nous sommes rangées avec les autres et avons suivi la colonne. Je m'attendais à ce qu'un S.S. s'approche de nous et nous emmène...

Il devait être près de midi lorsque la colonne se mit en marche sous la garde de S.S. armés. A gauche et à droite de chaque 3ème et 4ème rangée, un S.S. Il faisait terriblement froid. Les routes étaient verglacées ; sur les bas-côtés, 30 à 40 cm de neige. Je pensais à mon père : pourrait-il marcher sur le verglas ? Le supporterait-il ?

Avant le départ, un officier haut-gradé S.S. donna les dernières directives. Je ne sais plus ce qu'il a dit, je n'avais pas tout compris ; mais ce que je sais encore, c'est qu'il fallait marcher rapidement et ne pas sortir des rangs ; qui traînait, serait fusillé sur place.

*

Pour la dernière fois, nous avons franchi le porche d'Auschwitz ; et nous étions sur la route.

Les S.S. hurlaient : «Schnell, schnell !». Et Maman répétait sans arrêt : «Marchez, ne ralentissez pas ! Restons groupées, ne vous arrêtez pas ! Ne regardez pas sur le côté ; ne regardez que devant vous !».

Et comment aurais-je pu ne pas regarder à gauche et à droite : les bas-côtés étaient jonchés de cadavres en uniforme rayé de prisonniers. C'étaient les premières victimes de la marche, des colonnes d'hommes qui nous avaient précédées. Plus nous avançons, plus il y avait des cadavres. Je regardais et chaque fois je me disais que c'était peut-être Papa... Mais Maman criait : «Avance, ne regarde pas, avance !».

Pendant les premiers kilomètres, nous avons réussi à garder plus ou moins le rythme. Notre nez, nos oreilles, nos mains étaient roides de froid. A chaque pas, la couverture me semblait plus lourde ; mais nous marchions, nous marchions. Erika pleurait, ses pieds n'en pouvaient plus et Maman ne cessait de lui répéter : «Continue ! Ne ralentis pas ! Marche, marche !». Ces mots qu'elle martelait sans arrêt, je les ai longtemps entendus résonner en moi.

Régulièrement, nous entendions des coups de fusil, nous accélérions automatiquement. Les S.S. abattaient ceux qui restaient à la traîne. Plus nous avançons, plus souvent ils tiraient. La route était vide, pas d'autos, pas de gens. De loin en loin une ferme. Je ne me souviens plus si nous nous sommes arrêtées à un certain moment. A la nuit noire, nous nous sommes arrêtées dans une grange. Nous nous sommes étendues dans la paille, l'une à côté de l'autre et nous avons mangé un peu de pain sec. Erika pleurait désespérément ; ses pieds la faisaient affreusement souffrir.

Nos chaussures étaient trempées de neige et nos pieds étaient glacés. Pleine de bon sens, Maman nous recommanda de ne pas nous déchausser : «Vos pieds gèleront, vous ne pourrez pas remettre vos chaussures demain matin». Elle avait raison ; les filles qui avaient enlevé leurs chaussures ne purent pas les remettre.

Couchée dans la paille, je me dis que je pourrais me cacher profondément dans la paille et ne pas rejoindre la colonne le lendemain matin. Je murmurai mon idée à Maman : «Tu es sotté» me dit-elle, «que feras-tu ensuite ; tu ne connais pas le polonais, on te reconnaîtra immédiatement à ta robe rayée et on te tuera ! Maintenant nous devons tenir bon, la fin est proche !».

Toute la nuit, nous avons entendu le canon, des balles traçantes éclairaient l'obscurité.

«Les Russes vont-ils nous rattraper ?»

Nous étions tellement épuisées, que nous nous sommes rapidement endormies, malgré le froid, malgré la faim.

*

Au petit matin, les cris sauvages des S.S. nous ont réveillées : vite, en colonnes par cinq, en avant ! Une interminable colonne de femmes en marche. A gauche et à droite, des morts ; bientôt de nouveaux coups de fusil.

Maintenant le paysage n'était plus aussi désertique ; de temps en temps, un paysan passait avec son attelage ; il regardait droit devant lui. Il y avait aussi plus de maisons, probablement un village ; une Polonaise derrière nous, dit que c'était Pless, un village sur la route de Wodzislaw (Loslau). Et toujours Maman répétait : «Continuez, ne vous arrêtez pas ! Ne vous retournez pas !». Malgré tout, je regardais les morts le long de la route ; chaque fois, j'étais certaine que celui-là serait Papa.

Le soir, nous nous sommes arrêtées devant un grand bâtiment. On nous poussa toutes dans une énorme salle. Cette fois, il n'y avait pas de paille et le sol de ciment sur lequel nous nous sommes couchées était glacial. Erika pleurait, elle avait si mal ! Comment l'aider ? Les S.S. qui nous accompagnaient avaient aussi froid que nous, mais ils étaient toujours prêts à tirer si nous nous arrêtons.

Je me souviens que je suis sortie pour respirer un peu d'air frais. Un Polonais est passé, une cruche à la main. Nous avions très soif et Maman était en piteux état. Je lui ai demandé un peu d'eau pour ma «vieille» Maman. Je ne disais pas «vieille» pour éveiller la pitié, j'étais réellement convaincue qu'elle était vieille. Elle avait alors exactement 39 ans. Lorsque j'ai moi-même eu 39 ans, j'ai tout à coup pris conscience que Maman était dans le camp de concentration à cet âge-là, qu'elle était donc encore jeune, et que je l'avais trouvée si vieille.

*

Le troisième jour de la marche commença. Nous avions mal partout, surtout aux pieds. Nous avions des ampoules, mais qui s'en souciait ! Nous marchions, nous marchions. Erika

pleurait et délirait : «Je ne fais pas un pas de plus. Je reste ici !». Maman la prenait par l'épaule, la grondait sévèrement. Esterina et Sara la prirent chacune par un bras et la traînèrent ainsi. Derrière nous les coups de fusil étaient de plus en plus fréquents ! Et les cadavres le long de la route étaient nombreux. Une autre terrible nuit.

*

Le quatrième jour, notre colonne était bien moins longue. Pendant tous ces jours, nous n'avions rien mangé ou bu de chaud. Le pain que nous avons reçu au départ était mangé ; nous avons affreusement faim et soif.

Le bruit de la canonnade n'était plus si proche, mais beaucoup d'avions passaient au-dessus de nous.

Soudain nous nous sommes arrêtées devant une gare. Une file interminable de wagons de marchandises ouverts étaient là et un groupe de S.S. armés nous attendait. Nos lèvres étaient gonflées par la neige que nous avons mangée, la soif nous torturait.

Nous étions à la gare de Loslau/Wodzislaw ; les S.S. nous ont poussées sur les plates-formes avec force, injures et hurlements. A combien nous trouvions-nous là : 60, 70 ou 80 ? Je ne sais pas. Sur chaque wagon, deux S.S. ; nous nous sommes effondrées sur le sol ; au moins ne devons-nous plus marcher !

Le train s'est mis en route ; la neige tombait sans arrêt et bientôt les S.S. et nous étions recouverts d'une épaisse couche blanche. C'est vrai, nous ne marchions plus, mais nous fûmes très rapidement transformées en colonnes de glace. Seigneur, quel froid, quel gel ! Nous avons roulé des heures et des heures ; nous avons traversé des villages et une ville. A un certain moment, le train s'est arrêté. Combien de jours sommes-nous restées sur ce train ? Deux, trois ? Je ne sais plus. Je me souviens uniquement de notre seule nourriture, c'était la neige.

*

Nouveaux hurlements des S.S. : «Descendez toutes !». Tout autour, des barbelés, des S.S. hommes et femmes, avec les chiens en laisse. Nous descendons péniblement du train ; nos membres sont raides et engourdis.

Nous étions maintenant à Ravensbrück, le plus grand camp de femmes d'Allemagne. On nous a emmenées dans une salle immense qui appartenait à la firme Siemens. L'image que j'ai gardée de cette nuit : une salle sans fin, sombre, éclairée ici et là par une vague lampe très faible, et des dizaines de milliers de femmes accroupies les unes à côté des autres, gémissantes, délirantes, se balançant régulièrement comme au rythme d'une berceuse.

Je me suis levée pour que Maman puisse un peu s'étendre. Aussitôt j'ai perdu ma place : une fillette malade a étendu les jambes. Maman était accablée de soif, comme nous toutes. Sans réfléchir, j'ai essayé de trouver la sortie en me déplaçant prudemment entre les femmes ; inévitablement, j'écrasais une main ou un pied à chaque pas. En fait je ne savais pas très bien ce que je voulais faire, mais j'ai continué à avancer dans la pénombre. Je suis arrivée à une porte que les S.S. avaient laissée grande ouverte pour aérer la salle. A l'extérieur, il y avait un garde qui ne me laissa pas sortir. Je lui demandai de pouvoir sortir un moment : «Ne craignez rien, je ne m'échapperai pas».

Je suis sortie et me suis assise sur un muret. Le vent glacial me redonna un peu de vigueur. En regardant autour de moi, je découvris une boîte à conserve vide ; je pourrais la prendre, la remplir de neige ; cela soulagerait la soif de Maman. J'ai demandé à la sentinelle de pouvoir faire quelques pas pour avoir de la neige propre et - miracle ! - elle me l'a accordé. Je me suis d'abord rafraîchie avec un peu de neige, puis j'ai rempli la boîte à ras bords et j'ai commencé mon chemin de retour.

Quel enfer, Seigneur, de me glisser entre ces femmes endormies. Quelques-unes qui étaient éveillées, ont vu ce que je rapportais et ont voulu me l'arracher. Je tenais la boîte fermement à deux mains, les bras levés. Mais le chemin était long et difficile. Je suis arrivée près de Maman les mains vides. Quelqu'un avait vivement saisi la boîte. Je sanglotais d'impuissance.

*

Le lendemain matin, deux prisonnières du camp ont apporté un chaudron de «café». Je ne sais toujours pas comment elles sont arrivées à faire un certain partage ; les femmes se jetaient sur la boisson chaude ! Deux coups de fusil les ont arrêtées, effrayées, voyant la mêlée, deux femmes S.S. avaient tiré en l'air pour ramener le calme.

Les deux prisonnières qui traînaient le chaudron de «café», confirmèrent que nous étions bien à Ravensbrück, dans le Jugendlager, qui était aussi nommé «Straflager» (camp pénitentiaire), un peu à l'écart du camp principal des femmes. Les très jeunes femmes du camp étaient incarcérées dans des baraquements sous de beaux vieux arbres. Elles subissaient toutes sortes «d'expériences» ; on n'avait pas plus de précisions. Le souvenir de ces jours-là reste marqué en moi dans les moindres détails.

C'était un jour très sombre, glacial ; tout disparaissait dans le brouillard. Partout sur le sol, une boue neigeuse. On pouvait vaguement deviner des baraquements en bois, à l'arrière-plan, entre de grands arbres ; parfois, on pouvait y voir l'une ou l'autre femme. Elles ressemblaient à des fantômes venus d'un autre monde, se déplaçant en glissant sur des roulettes. Des silhouettes grisâtres que rien ne détournait, qui regardaient obstinément droit devant elles. Je les voyais disparaître dans le bois et me demandais ce qu'elles avaient bien pu endurer pour être apathiques à ce point.

Soudain cinq filles me dépassèrent, gardées par une femme S.S. Elles ne portaient pas la robe rayée, mais des robes noires ou grises. Elles ne marchaient pas, mais se déplaçaient par petits bonds, sur les deux pieds en même temps, comme des petits lapins. J'ai demandé à une prisonnière du camp ce qui était arrivé à ces filles ; elle me répondit furtivement qu'elles sortaient du block d'expériences. Je me suis mise à hurler silencieusement. Dans le Jugendlager de Ravensbrück, il y avait aussi beaucoup de jumeaux que les S.S. avaient rassemblés dans le block d'expériences.

Nous sommes restées deux à trois semaines dans ce camp - les plus terribles semaines. Ensuite, on nous a envoyées par petits groupes dans des camps annexes de Ravensbrück.

*

Avec beaucoup d'autres femmes, nous sommes arrivées à Malchow, un petit camp de femmes, où apparemment les femmes étaient affectées à de petits travaux artisanaux.

Ce camp se trouvait dans un merveilleux paysage ; il était entouré d'arbres. Ce n'était pas Auschwitz, pas un camp d'extermination, mais un camp de travail. Les gardiens n'étaient pas des S.S., mais des soldats de la Wehrmacht, des hommes âgés. Ils avaient l'air fatigué, ils ne hurlaient pas,

mais ils avaient toujours l'arme à la main, prêts à tirer. Il y avait très peu de S.S., seulement quelques femmes.

Pour la première fois depuis des jours et des jours, nous avons reçu ici de la soupe chaude et le soir, du pain avec de la margarine et avec une cuillère à café de confiture ; plus tard, même assez souvent un morceau de fromage ; tout moisi, il est vrai.

*

Avec une vingtaine d'autres filles, je fus affectée à un commando extérieur dans une cartonnerie. Le travail n'était pas lourd, l'environnement était agréable. Nous recevions des cartons précoupés, nous devions y rayer des fentes pour qu'on puisse par la suite les plier et en faire des boîtes.

Un vrai paradis pour moi ! Tous les matins nous partions pour la cartonnerie sous la garde de deux Allemands. Le midi, nous recevions une assiette de soupe ; le soir, nous revenions.

Maman restait au camp et travaillait au commando-jardin.

Je ne me souviens plus où les autres filles travaillaient. En tout cas, les trois Grecques étaient dans notre baraquement. Maman était la «mère de la compagnie» et nous formions une famille.

J'ai travaillé là jusqu'à la mi-mars 1945.

*

Parfois la neige et la pluie cessaient, le soleil apparaissait ; un faible soleil qui pourtant me réchauffait le coeur sous ce ciel allemand perpétuellement sombre ; jamais de ciel bleu !

La vie dans le camp était toute différente d'Auschwitz. Même les S.S. étaient moins brutaux ; et nos habituels gardiens étaient des soldats allemands. Ils savaient certainement eux-mêmes que leur défaite était proche. Complètement isolées, nous n'avions pas de nouvelles de l'évolution de la guerre ; mais nous les «sentions dans l'air».

Nous nous faisons beaucoup de soucis pour mon frère et mon père. Rationnellement, je me disais que mon père ne pouvait pas avoir survécu aux marches de la mort, mais au fond de mon coeur, je le croyais vivant. Chaque jour, nous

parlions d'eux, Maman et moi ; notre chagrin et notre souci étaient constants.

*

Un jour, on est venu nous chercher à la cartonnerie, deux autres filles et moi, pour nous affecter à un autre commando : nous devions travailler dans la cuisine des S.S., à environ trois kilomètres du camp. Nous devions éplucher les pommes de terre, les choux de Bruxelles, les choux raves, les carottes et les céleris.

Maintenant, c'était vraiment le paradis ! Nous mangions des légumes en cachette. De plus nous recevions ici une très bonne soupe et nous pouvions même aller chercher un supplément !

Maman travaillait encore dans le «jardin» du camp et elle ne recevait évidemment pas grand-chose à manger.

Les plus audacieuses d'entre nous décidèrent d'«organiser», et nous étions naturellement toutes d'accord. Notre uniforme rayé blanc et bleu se composait d'une chemise, d'un pantalon resserré par un élastique au-dessus des genoux ; un tablier recouvrait le tout ; sur la tête, nous avions un fichu. On ne nous avait plus coupé les cheveux depuis notre départ d'Auschwitz et nous étions heureuses de voir repousser des mèches. Nous n'avions plus «des têtes de choux» et nous avions un air un peu plus humain.

Nous quittions le camp très tôt le matin sous la garde de quatre Allemands fatigués, pas des S.S., sauf une femme ; nous rentrions tard le soir, avant le coucher du soleil.

Dès le premier jour, nous avons ramené aux filles du camp quelques radis et des carottes. Sous nos tabliers, nous cachions deux ou trois raiforts, des carottes, des petits choux de Bruxelles. Puis nous demandions l'autorisation de passer aux toilettes ; là, nous nous fabriquions «un corselet» de carottes, resserré par le cordon du tablier ; les plus grands légumes passaient dans nos pantalons, maintenus par l'élastique.

Le soir, c'était la joie lorsque nous distribuions nos légumes. Au début nous avions un peu peur ; mais progressivement nous «organisions» de plus en plus audacieusement. Les restants de la table des S.S. allaient aux cochons ; notre kapo et deux ou trois filles persuadèrent les S.S. de nous permettre de les ramener au camp. Je n'arrive pas à me souvenir où

nous avons trouvé bidons et couverts pour le transport. quand il y avait moyen, nous prenions de la soupe fraîche plutôt que celle de la veille !

Le matin, nous marchions rapidement sur le chemin du travail. Le soir, chargées de légumes, nous y allions bien plus lentement ! D'autant que nous chipions de plus en plus de légumes ; c'était un va-et-vient régulier de la cuisine aux toilettes et nous étions devenues très habiles pour confectonner nos «corselets» et pour bourrer nos pantalons !

Cette charge supplémentaire ralentissait évidemment notre marche et nous encombrait lorsque nous devions nous asseoir pour l'épluchage des légumes. Le kapo et deux autres filles qui travaillaient dans la réserve à côté de la cuisine s'arrangèrent pour nous fournir du sucre et de la margarine que nous ramenions à nos amies du camp.

En cours de route il nous arrivait de perdre l'un ou l'autre légume parce que cordons ou élastiques se relâchaient par la marche. Nous continuions comme si de rien n'était. Je suis certaine que les soldats allemands n'étaient pas dupes, mais ils ne disaient rien. La femme S.S. qui nous accompagnait ouvrait heureusement la marche et ne voyait rien.

Nous étions de plus en plus chargées. Je ne sais ni où ni comment Maman découvrit une fille qui possédait une ceinture ; elle la troqua contre une ration de légumes d'un jour. J'étais sauvée ! Je pouvais ainsi frauder une grande quantité de légumes sous ma chemise. Je dressais un vrai corset de carottes autour de mon corps ; je cachais les choux plus haut sur la poitrine ; je serrais fermement la ceinture. Les céleris et les betteraves allaient dans mon pantalon. Par dessus tout je serrais bien mon tablier pour ne rien perdre. Je marchais évidemment de plus en plus difficilement, les jambes écartées et les légumes dansaient dans mon pantalon ! En tout cas, tout le camp a mangé des légumes !

Comme toutes les bonnes choses dans la vie, notre bonheur ne fit pas long feu ; vingt jours seulement. Plus notre chargement de légumes devenait important, plus nous en semions sur le chemin, comme le petit Poucet ! Nous exagérons. Un soir, au retour du camp, on nous arrêta devant le porche d'entrée : «contrôle !» dit la S.S. A tour de rôle, nous avons dû jeter sur le sol derrière nous tout ce que nous avions caché. Nous avions déjà complètement fini de nous décharger et nous tenions au garde-à-vous lorsque la S.S. nous

rejoignit avec les autorités du camp et d'autres femmes S.S. Une S.S. nous passa en revue en nous dévisageant ; arrivée au bout de la rangée, elle s'apprêtait à faire demi-tour ; elle poussa un cri vers les autres S.S. «mais regardez cela !». J'ai jeté un coup d'oeil prudent et découvert les gros tas de légumes de toutes les couleurs avec ici et là un paquet de margarine ! Avions-nous vraiment réussi à frauder tout cela ! J'étais drôlement fière ! C'était la mi-avril, la fin était proche. Les S.S. ont évidemment hurlé, mais ne nous ont pas punies.

*

Nous n'avons bien sûr plus été envoyées dans le commando-cuisine ; le lendemain on nous a toutes envoyées au commando de la forêt, comme sanction.

Nous partions le matin très tôt ; nous avions une demi-heure à trois-quarts d'heure de marche pour arriver sur le lieu de travail dans la forêt. Je me souviens que le premier jour j'ai regardé tout autour de moi et j'ai joui du paysage et de la nature. J'ai senti le printemps partout, j'ai découvert ici et là une petite fleur et constaté que les bourgeons étaient déjà tout gonflés.

Dans la forêt, c'était un garde forestier qui nous attendait, pas un S.S. Il nous groupa par deux, plaça un tronc d'arbre sur deux chevalets ; à deux nous devions scier le tronc en deux, chacune à un bout de la scie.

Le premier jour, cela ne nous a pas paru trop dur. Nous scissions lentement, en bavardant ; personne ne nous harcelait. Le midi nous recevions un morceau de pain sec, au retour l'après-midi, de la soupe.

L'air vif, le trajet matin et soir, nous rendaient folles de faim ; une faim qui devenait de plus en plus insupportable. C'était bon quand nous travaillions dans la cuisine ; c'était bon aussi pour les filles du camp. Mais maintenant ! La faim nous torturait ! J'arrachais des brins d'herbe du sol gelé, j'avais découvert une herbe qui rappelait vaguement le goût de l'oignon ! Nous avons brouté, comme des chèvres, pour arriver à calmer quelque peu notre faim.

*

Lorsque je suis revenue au camp un soir, j'ai trouvé Maman installée sur son lit avec une amie, Madame Kohen, une codétenue juive originaire d'Istanbul. Elle possédait un jeu

de cartes - j'ignore où et comment elle avait bien pu le trouver. Elle pouvait tirer les cartes et nous le lui demandions toutes. Pour la remercier, nous lui donnions un bout de pain ou quelque chose d'autre. Lorsque je travaillais encore dans la cuisine, Maman partageait tout ce que je rapportais avec les Grecques et avec Madame Kohen.

Madame Kohen avait étalé les cartes devant elle et les «lisait». Les deux femmes étaient très excitées. Madame Kohen plaça une carte et dit : «Ils meurent ! Cette carte-ci le dit ! - Mais non, ils ne meurent pas !». Elle tira les cartes encore une fois, et puis une fois encore, et chaque fois elle lisait la même chose. Ceux qui mouraient ou ne mouraient pas étaient évidemment mon père et mon frère ! A un certain moment, elle a rassemblé les cartes, visiblement émue et épuisée : «Demain, je recommence !». Le lendemain, tôt le matin, dès le réveil, elle a une fois de plus tiré les cartes et nous a dit toute heureuse : «Ils vivent ! Ne vous tracassez pas ! Ici, les cartes le montrent, ici !». Elle a recommencé une fois de plus, avec le même résultat. J'étais tellement impressionnée que j'ai fixé la date : le 18 ou le 20 avril 1945.

*

Avril touchait à sa fin, les Allemands semblaient très inquiets, les S.S. tournaient dans tous les sens ; les gardiens qui nous accompagnaient, bavardaient avec nous.

Au lieu de scier des bûches de 80 cm, comme le forestier nous l'avait montré, nous sciions des «assiettes», c'est-à-dire des tranches de bois de 3 cm d'épaisseur ; nous voulions les ramener au camp pour les employer comme des «assiettes». Que pouvions nous y mettre sur ces assiettes ? Aucune importance, nous voulions des «assiettes». Nous pensions à des assiettes pleines de nourriture ; nous en rêvions ! Chaque «assiette» que nous sciions demandait autant d'effort que les bûches de 80 cm du forestier. C'était notre résistance passive !

*

1er mai 1945. Les Allemands armés de leur fusil nous donnèrent l'ordre de nous préparer et de nous ranger par cinq pour être dirigées sur un autre lieu. Ils étaient très agités ; ils n'arrêtaient pas de lancer des ordres et des menaces : «Restez en rang, qui reste à la traîne est exécuté !».

L'histoire se répétait, mais pas la même horreur qu'en janvier. Il ne faisait pas froid, le printemps était bien là. Les S.S.

étaient beaucoup moins sûrs d'eux ; ils chargèrent tous les documents du camp dans une auto, et nous nous mîmes en route. En cours de route nous avons rencontré d'autres colonnes, des détenus-hommes.

A un certain moment nous étions tout près d'eux et j'ai pu leur demander d'où ils venaient, s'ils venaient d'Auschwitz I - «Y avez-vous connu les Kounios ?». Je répétais et répétais toujours la même question chaque fois que je voyais des prisonniers. Et chaque fois la même réponse : «Non, ils ne vivent plus ceux-là, ils n'ont pas résisté à la marche !». Ils étaient si catégoriques que nous commencions à le croire, malgré nous. Mais en moi je restais toujours profondément convaincue qu'ils étaient quand même vivants.

Sur les routes, c'était le chaos. Des autos avec des civils allemands chargés de tous leurs biens essayaient de se frayer un passage entre les prisonniers. Des colonnes de prisonniers se traînaient sur la route - en costume rayé, en uniforme militaire. Personne ne savait où il allait.

Dans ce chaos généralisé, les Allemands tiraient sans arrêt sur les prisonniers, tiraient sur ceux qui étaient trop faibles pour pouvoir suivre. Le bruit de la canonnade se rapprochait de plus en plus, les avions nous survolaient sans interruption ; mais les Allemands, fidèles à leur tâche, tiraient jusqu'à la dernière minute. Ici et là, sur le talus, les S.S. mettaient le feu à des dossiers, à des documents, à des papiers.

Finalement, trois autres Grecques et nous avons décidé de nous faufiler dans la forêt et de nous cacher. Cette forêt était pleine de gens qui se cachaient. Au loin, on entendait passer les camions, on entendait les cris des Allemands, le bruit des gens, et toujours les fusillades.

Il y avait un petit temps maintenant que nous étions terrées là. Un peu plus loin, se cachaient des prisonniers de guerre français. Nous nous sommes mises à parler avec eux ; ils nous disaient que nous ne pouvions pas rester là, que nous devions nous cacher ailleurs. Deux d'entre eux sont partis en reconnaissance. Après tout un temps, ils sont revenus, joyeux. Ils avaient trouvé une grange abandonnée où nous pouvions nous cacher. La faim et la soif nous tenaillaient. Nous étions toutes en mauvais état, terriblement maigres. Avec quelle joie nous les avons suivis ! Quelques autres fugitifs nous ont suivis ; nous nous sommes barricadés dans cette grange.

A tour de rôle les hommes sont partis à la recherche de quelque nourriture. Triomphalement ils ont ramené les uns trois poulets, d'autres un sac de pommes de terre. Je ne me souviens pas qui s'est chargé de la préparation, ni comment cela s'est fait, mais je sais très bien que nous n'avons pas mis le pied dehors pendant quatre jours et nuits et que nous avons mangé sans arrêt ! Après une si longue faim, nous avons énormément mangé !

«Les Alliés ou les Russes doivent être très près» disaient les Français. «Ne craignez rien, bientôt nous serons libres».

*

Le 5 mai 1945, les Soviétiques sont arrivés. Ils se sont approchés ; leurs tanks et leurs casques étaient camouflés de branches de sapin. J'entends encore ma mère dire «comme les hordes de Gengis Khan !». C'était la soldatesque russe ; leur mot d'ordre était, nous l'avons appris plus tard «Traitez les Allemands, comme ils ont traité les Russes : pilliez, brûlez, violez !».

Les prisonniers de guerre qui étaient dans la grange avec nous ont ouvert la porte et nous ont défendu de sortir. Pleins de haine et de vengeance contre les Allemands, les Russes ont tout détruit et violé toutes les femmes qu'ils rencontraient «même les vieilles femmes, ils ne les écartaient pas» dit un camarade.

Cela a duré 24 heures, puis est arrivé l'armée russe régulière d'occupation. Nous respirions, soulagées ; petit à petit, nous sommes sorties lentement. Dans la ville proche, c'était le chaos. La Kommandantur était assaillie de concentrationnaires faibles, affamés, de prisonniers de guerre, d'ouvriers étrangers. Les militaires soviétiques essayaient de ramener un peu d'ordre, de nourrir et de loger toute cette population affamée.

Nous devons trouver d'autres vêtements, redevenir des êtres humains, trouver un abri pour la nuit. «Toutes les maisons allemandes sont à votre disposition ! Entrez, prenez ce dont vous avez besoin ! Faites-leur ce qu'ils vont ont fait à vous !» nous dit un officier russe.

Nous avons décidé de rester encore ensemble dans la grange, mais de chercher aussi ce dont nous avons besoin pour rendre notre vie plus supportable. Je suis partie «à la chasse» avec Esterina. En cours de route, nous nous sommes arrêtées devant les Allemands qui fuyaient affolés. Ils vou-

laient rejoindre les zones américaines ou alliées - où les militaires étaient moins brutaux que les Russes.

*

C'était leur tour maintenant de traîner derrière eux leurs bébés et leurs enfants. Les femmes, la tête curieusement enturbannée, poussaient leur charrette ; souvent on y avait installé des vieillards roulés dans une couverture. Je vis une femme redresser avec amour un vieillard qui glissait sous sa couverture ; «Les nôtres, vous les avez traînés directement dans la chambre à gaz ; c'est votre tour maintenant !». J'étais accablée d'une immense tristesse.

Je demandais à chaque concentrationnaire s'il venait d'Auschwitz I, s'il avait connu mon père, mon frère ; toujours la même réponse.

A un certain moment, nous nous sommes trouvées devant une très belle villa ; la porte grande ouverte nous invitait à entrer. Dans la salle à manger, la table était dressée : une nappe blanche éclatante, des belles assiettes, des verres de cristal, dans certains il y avait encore un fond de vin. Les gens étaient partis en toute hâte. J'essayais de m'imaginer qui avait habité cette maison, quelle fête on avait célébré autour de cette table.

La voix d'Esterina me tira de mes pensées ; je l'ai rejointe à l'étage : une immense chambre à coucher, un lit luxueux, sur la table de nuit la photo d'une belle femme avec deux enfants sur ses genoux. J'observais la photo, écrasée de sentiments confus. Devant une grande garde-robe, Esterina choisissait des vêtements. Moi aussi j'ai pris ce dont j'avais besoin, plus deux couvertures et un édredon. Puis j'ai rapidement quitté la maison ; je n'en pouvais plus. En chemin, nous avons rencontré d'autres prisonniers avec leur butin dans les mains. De nombreux concentrationnaires et des prisonniers de guerre entraient dans les maisons, prenaient ce dont ils avaient besoin et détruisaient ensuite rageusement tout ce qui leur tombait sous la main.

En partant j'ai eu un court moment de honte ; mais notre misère était telle que je ne pouvais pas m'attarder à ces pensées.

Les Soviétiques ont essayé de rassembler et d'enregistrer toutes les D.P. (Displaced Persons). Un officier de cavalerie russe s'est arrêté devant notre grange ; il parlait un peu l'allemand. Grand blond, les yeux bleus, il avait l'air d'un dieu antique. Il nous a demandé d'où nous venions et nous

avons essayé de lui expliquer que nous étions des Grecques juives ; cela il le comprenait ; mais ce que nous avons vécu dans le camp de concentration, cela le dépassait totalement. Même lorsque je lui ai montré mon numéro sur le bras, il ne pouvait pas comprendre ce que cela signifiait. Il nous voyait maigres, les cheveux courts emmêlés, la seule chose qui lui importait, c'était de nous aider.

Il m'a demandé s'il pouvait m'aider ; je ne pouvais pas me procurer des chaussures ; je lui ai montré mes pieds : «Des chaussures !». Il est remonté sur son cheval, nous a salués et est parti sans un mot. L'après-midi il est revenu avec un panier plein de chaussures ! Des chaussures à talons hauts, des chaussures à talons bottes, des chaussures sans talon, des ballerines, des bottes ; des chaussures blanches, des noires, des brunes ; des bottes hautes, des moyennes ; le panier débordait de chaussures de toutes sortes. Il rayonnait de satisfaction lorsqu'il a vu notre joie !

Il s'est assis près de nous, a pris la balalaïka qu'il avait à l'épaule ; il a joué quelques mesures, puis, avec une très belle voix, il s'est mis à chanter des chants russes. Celles qui les connaissaient ont chanté avec lui, toutes nous fredonnions. Je lui ai demandé le chant de Vera à Auschwitz - «Les cloches du soir» ; j'entendais encore toujours la voix cristalline de Vera. Où pouvait-elle bien être actuellement ; j'y pensais avec nostalgie. Ce fut une soirée inoubliable, pleine de chaleur humaine.

*

Quelques jours plus tard, les Russes nous ont transférées dans une caserne où se trouvaient déjà beaucoup d'autres concentrationnaires et des prisonniers de guerre. Nous avions l'intention de rentrer le plus vite possible en Grèce, mais ne savions vraiment pas comment, sans papiers, ni argent.

Un jour quatre prisonniers de guerre serbes sont venus saluer Maman, nous les avons rencontrés par hasard et nous nous étions liés d'amitié ; ils avaient l'intention de rejoindre la zone d'occupation américaine, pour pouvoir retourner plus rapidement en Serbie. Ils nous ont proposé de les accompagner, pour pouvoir retourner en Grèce. Nous n'avons pas hésité un instant.

Il n'y avait pas de moyens de transport ; nous sommes partis à pied. Sur la route, toutes les tribus d'Israël étaient en

marche, toutes dans la même direction. Parmi nous, des Allemands épouvantés qui fuyaient la zone d'occupation russe. Babel en marche ! Nous n'avancions que très lentement.

Arrivés dans la zone américaine, nous nous sommes directement adressés à la première Kommandantur venue. Malgré la grosse affluence, tout était mieux organisé ici. Nous avons expliqué que nous voulions retourner en Grèce, notre patrie. Si mon père et mon frère étaient encore vivants, ce n'est que là que nous les retrouverions. En outre ma chère ville de Thessalonique était le seul lieu où je voulais à tout prix retourner.

Esterina, Sara et Flora ne voulaient pas retourner ; personne ne les attendait là-bas : toute leur famille avait été assassinée. Elles avaient décidé de chercher un moyen d'aller en Palestine ; elles avaient déjà pris des contacts et s'étaient jointes à un groupe. Des Juifs de Palestine avaient organisé un camp de transit où ils préparaient ceux qui voulaient aller s'installer en Palestine.

Nous nous sommes séparées avec la promesse de rester en contact ; elles écriraient à notre adresse - 15, rue Venizelou à Thessalonique - et nous diraient où elles s'étaient établies.

Les Américains n'avaient pas encore organisé de transport vers la Grèce ; par contre les Serbes voulaient partir dans trois jours. Michaël Ruzuklic voulait nous convaincre de partir avec eux : «Venez, notre maison est grande et Maman sera heureuse de vous accueillir !».

*

Et nous sommes partis ensemble. Sans très bien comprendre ce qui nous arrivait, nous nous sommes bientôt retrouvées à Belgrade, toujours dans les mêmes vêtements, avec deux pièces de linge de rechange. La maison de notre ami se trouvait dans un des plus beaux quartiers de Belgrade. Et c'est exact que la Maman de notre ami nous a accueillies comme des parentes, des parentes très chères même. Elle a mis à notre disposition une chambre double éclatante de propreté, avec des draps blancs comme neige. Ils ont partagé avec nous le peu qu'ils avaient. Pendant cette pénible occupation, ils avaient tout perdu ; il leur restait peu d'argent, mais leur coeur était grand et leur générosité plus grande encore.

Dans la maison il y avait Galian, le plus jeune frère de Michaël ; il y avait encore un troisième frère, mais on avait perdu toute trace de lui. Je me sentais toute perdue, mais j'essayais de ne pas le montrer. Je me sentais surtout mal à l'aise dans mon unique robe et il n'y avait pas moyen d'en avoir une autre.

Je me souviens qu'un soir Galian m'a invitée à sortir avec deux mignonnes cousines. J'avais lavé ma robe et mes cheveux la veille, mais malgré tout, je me sentais bien moche à côté de la jolie Mileva !

J'avais 19 ans maintenant et les trois années en camp de concentration ne m'avaient pas appris comment être «gracieuse». J'étais une enfant en quittant la Grèce, maintenant j'étais tout à coup une grande jeune fille. Les années de camp étaient encore bien présentes en moi et je devais faire un effort de chaque instant pour m'adapter à mon environnement. Heureusement, je connaissais le français et pouvais ainsi m'entretenir avec elles.

Finalement nous avons quitté la maison, pour aller dans l'établissement le plus chic du moment, le «Kale Megdan» ; il était encore bien misérable après ces années de guerre, mais il me parut splendide ! Tout un groupe d'amis était réuni là, garçons et filles ; ils riaient et dansaient. Je n'osais pas danser, je n'avais pas la moindre idée des pas de danse. Qu'est-ce que j'étais donc venue chercher parmi tous ces jeunes gens joyeux qui parlaient leur propre langue, qui flirtaient ensemble ? Je me suis réfugiée dans un coin. Je voulais partir, je voulais aller en Grèce ! Mais comment ?

Un jeune homme du groupe est venu s'asseoir auprès de moi et a commencé à me poser des questions sur ma vie en Allemagne. Il parlait le français et m'écoutait avec intérêt. A un certain moment, il a disparu et est revenu avec un oeillet rouge qu'il m'a offert. Quel bonheur !

C'est ainsi que se passa ma première sortie à Belgrade. Je n'ai plus revu le jeune homme à l'oeillet. Je ne me souviens pas de son nom, mais je ne l'oublierai jamais.

*

Entretemps, Maman s'était mise en rapport avec son cousin en Suisse ; elle cherchait sans arrêt un moyen pour rentrer en Grèce.

J'aidais la Maman de Michaël dans le ménage ; elle prenait plaisir à m'initier aux secrets de la cuisine. Elle cuisait du pain une fois par semaine. Je la vois encore pétrir la pâte, les manches retroussées au-dessus des coudes ; je revois son visage rieur où perlait la transpiration ; avec un clin d'oeil elle m'expliquait comment faire un bon pain savoureux : «Tu dois savoir que si tu ne transpires pas du postérieur, c'est que tu dois continuer à pétrir la pâte !». J'étais éblouie par ses possibilités d'invention. Avec le peu de produits qu'elle trouvait, elle préparait des repas délicieux. Sans oeufs ni fromage, avec quelques herbes qu'elle m'apprit à reconnaître, elle préparait les plus beaux soufflés !

Galian, Mileva et moi avons travaillé dans un champ de pommes de terre. Nous devions les arracher et les mettre en sac. Nous ne recevions qu'un tout petit salaire, mais pouvions emmener autant de pommes de terre que nous pouvions en porter.

C'était l'été, le soleil brillait, les arbres étaient splendides, partout il y avait des papillons, des abeilles, des oiseaux ; les prés étaient pleins de fleurs ; j'étais presque heureuse ! Si seulement j'avais eu des nouvelles de mon père et de mon frère ! C'était une souffrance de chaque instant.

J'ai gardé de Belgrade le souvenir d'une ville grise, triste, fort détruite ; les gens étaient pauvrement vêtus ; il y avait beaucoup de soldats dans les rues ; les magasins étaient vides. Tito était au pouvoir, les soldats avaient l'étoile rouge sur leur bonnet. La famille de Michaël était royaliste et leur position était difficile. Mais était-ce plus facile pour les autres de se redresser après une si terrible occupation ?

7. Une nouvelle vie après avoir survécu par hasard.

Nous étions depuis trois ou quatre semaines à Belgrade, lorsque nous avons reçu des nouvelles de Suisse : «Retournez rapidement en Grèce, Salvator et Heinz vous y attendent...».

Le ciel s'ouvrait, ma joie était indescriptible, mon impatience insupportable : rentrer à la maison ! Nous cherchions fièvreusement un moyen pour rejoindre la Grèce. Michaël et son frère allaient tous les jours se renseigner à la gare.

Je m'étais liée d'amitié avec Mileva et j'allais souvent chez elle à la maison. Elle cousait elle-même ses robes et fabriquait avec beaucoup d'adresse toutes sortes de choses. Elle m'a coupé une jupe dans une mince couverture grise que j'avais ramenée d'Allemagne. Je l'ai brodée de fleurs de laine rouge et Milena a ajouté d'autres ornements de toutes les couleurs. C'est devenu la plus belle jupe que j'aie jamais eue ! Elle m'a cousu une blouse dans un vieux drap ; et ma garde-robe était complète ! Mes premiers vêtements personnels après trois ans. Je me trouvais très belle et j'étais pleine de reconnaissance ; Mileva n'avait pas grand-chose et elle partageait tout avec nous. Elle voulait que je sois «convenablement habillée» pour rentrer en Grèce !

Elle a aussi essayé de m'apprendre à me maquiller. Un jour que nous devions sortir avec tout le groupe et que j'inaugurais ma «nouvelle toilette», elle m'a maquillé les yeux, les lèvres, les joues. Nous avons beaucoup ri, et elle était très fâchée lorsque j'ai tout lavé : je me sentais comme un clown.

Jamais je n'oublierai ces gens, leur amour, leur générosité, leur solidarité.

Un jour Michaël est rentré tout heureux : «Dans quelques jours un train part pour la Grèce, jusqu'au village grec de Niki à la frontière yougoslave !». Je ne sais plus comment il s'y était pris, mais il avait réussi à envoyer un message à mon père, lui annonçant notre arrivée.

*

Pour la première fois, nous nous retrouvions dans un train. Mais cette fois-ci le «touguedouc, touguedouc» résonnait comme un chant de joie ! J'allais revoir mon père et mon frère ; ils nous attendaient ! Le paysage qui défilait réveillait tous mes souvenirs.

A Niki, une relation d'affaires de mon père était venu de Florina nous attendre. C'était difficile de se déplacer à cette époque et mon père et mon frère ne pouvaient venir nous accueillir eux-mêmes à la frontière. Nous avons passé la nuit dans un hôtel misérable, pas très propre ; et le lendemain matin, nous sommes parties pour Thessalonique !

Nous sommes arrivées le soir. J'avais essayé de m'imaginer l'état dans lequel j'allais retrouver mon père et mon frère... Et maintenant ils étaient là ! Comme ils étaient

maigres ! Avec quelle chaleur nous nous serrions dans les bras !

Papa avait retrouvé notre maison de la rue Koromila vide et en mauvais état. Mais, même vide, notre bonne vieille maison nous attendait ! Il y avait quatre lits de camp, une garde-robe, quatre chaises, une table, le strict minimum. Mais c'était notre maison, avec sa terrasse, sa cour avec les graviers blancs devant la mer, la mer limpide, bleu turquoise dont j'avais tant rêvé à Auschwitz ! Mon coeur battait comme un joyeux carillon ; je voulais tout embrasser : le gravier, la mer, le ciel, le soleil !

Cela ne nous touchait pas de ne rien avoir ; nous vivions, nous étions réunis dans notre maison, c'était tout ce qui comptait ! Papa avait pu récupérer le magasin - vide évidemment ; et il s'était immédiatement remis au travail avec énergie.

De nos vêtements, des bijoux, du linge, le piano, de tout ce que nous avions confié à des connaissances, nous n'avons rien récupéré ; sauf les meubles du salon et de la salle à manger, les beaux meubles de chêne travaillé, que Monsieur Melanidis, l'ami photographe de Papa, avait conservés ; ainsi que la grande bibliothèque avec tous les livres de mes parents ; tout retrouva sa place dans la maison. Jamais nous n'oublierons l'honnêteté, la correction de la famille Melanidis !

Maman et moi avons rangé les livres dans la bibliothèque ; nous les caressions un à un. Tout était comme un rêve ; j'essayais de ne plus penser aux années à Auschwitz. Mais comment y arriver ? En moi, je sentais que tous ceux qui étaient morts sans raison, réclamaient justice.

Je me promenais dans les quartiers où pullulaient les Juifs autrefois et je n'y reconnaissais personne. Les maisons de mes camarades de classe, Dorin, May, Rita, me semblaient inexistantes. C'étaient des inconnus qui y vivaient maintenant ; ces gens ne savaient même pas à qui ces maisons appartenaient ni dans quelles conditions les occupants les avaient quittées.

*

Comment aurais-je pu ne pas être accablée par l'absence de mes oncles et de mes cousines ? Tous avaient disparu. Vingt-deux membres de notre famille avaient disparu.

Je devais parler d'eux ; je devais raconter à tout le monde ce qui s'était réellement passé pendant ces trois années. Je le devais à tous ceux qui avaient disparu. Je le devais à l'ensemble de l'humanité qui devait entendre la véritable histoire, une histoire qui ne devait jamais se répéter. J'ai donc essayé de parler, de témoigner. Mais dans les yeux de la majorité, j'ai lu le refus ; ils ne voulaient pas entendre, parce qu'ils ne pouvaient pas croire que ce que je leur disais s'était vraiment passé. Je voyais le doute dans leurs yeux ; ils pensaient certainement que je n'avais pas toute ma raison !

*

Thessalonique avait été vidée de ses Juifs. Parmi les quelques-uns qui sont revenus, plusieurs sont repartis ; ils ne pouvaient pas supporter leur solitude dans cette ville d'où tous leurs parents avaient disparu. On attribua aux survivants l'une ou l'autre maison, au hasard.

La plupart se sont rapidement mariés, sans rien posséder, si ce n'est eux-mêmes, et leurs souvenirs ; ils ne pouvaient pas supporter leur solitude dans cette ville où ils n'avaient plus de famille. Ils faisaient des noces groupées, privés de la joie d'avoir autour d'eux leurs parents, leur famille, leurs amis. Ils se tenaient par la main et dans leur joie de commencer une nouvelle vie, ils pleuraient la perte de tous ceux qu'ils aimaient. Ils devaient se marier rapidement et créer une nouvelle famille pour faire face à leur solitude, à leur profonde tristesse, à leur deuil. Certains sont partis pour la Palestine espérant y trouver une nouvelle patrie, beaucoup sont allés en Amérique.

La Grèce luttait pour se redresser après l'occupation.

Les quelques Juifs qui sont finalement restés à Thessalonique ont essayé de reconstruire un peu de la grande communauté d'autrefois. Des nombreuses synagogues d'avant-guerre, une seule fut rouverte, «Monastirioton» ; on y célébrait les mariages, les grandes fêtes religieuses.

J'ai parlé de moins en moins souvent de ma vie à Auschwitz. La vie reprenait son cours, je voulais vivre, remplir le vide, devenir semblable à ceux qui m'entouraient. J'ai essayé de retrouver mes anciennes camarades de classe. Nous étions heureuses de nous retrouver, nous nous serrions dans les bras, nous nous embrassions - mais nous étions si loin les unes des autres ! Nous étions séparées par trois

années, trois années importantes, celles de l'adolescence - où nous avons vécu des événements tellement différents. Nous avons d'autres intérêts. La «Diaplasis» et notre club, c'était du passé. Ma meilleure amie, Ritsa, habitait à Athènes maintenant ; Roula s'était mariée, et tant de choses me séparaient des autres.

Je rencontrais souvent mon amie, Nina Saltiel et sa soeur Zizi ; nous partagions le même passé récent ; elles aussi avaient connu l'horreur des camps, elles étaient revenues de Bergen-Belsen. Faisait partie de notre groupe, Dick Benveniste ; il avait passé toute l'occupation dans les montagnes avec des partisans armés ; il y avait aussi le «cavalier blond» de la rue Koromila, Phaidona Kondopoulos, qui avait passé le temps de l'occupation au Proche-Orient ; et Maria Stangou, Alekos Kallidopoulos, Filikos et sa femme, ma chère amie Nina Kokkalidou-Nahmia (écrivain et journaliste connue) ; et quelques autres.

Comme avant la guerre, nous nagions devant la maison. Comme avant, des amis et des connaissances du quartier venaient nous rejoindre à la maison et nous nagions ensemble, presque comme avant. Dans la mer nous formions un groupe uni. Nous ne nous doutions pas un instant que cette eau si claire serait bientôt interdite à la baignade et remblayée pour y construire la route côtière actuelle.

*

J'essayais de me retrouver mais tout était encore trop frais. Je trouvais beaucoup de joie et de consolation auprès de mon futur mari, Rolly Amariglio. Il fut le premier à nous rendre visite après notre retour et il est revenu souvent. Il étudiait alors à l'école américaine d'agronomie ; il était interne et nous rendait visite aussi souvent qu'il le pouvait. C'est avec lui que j'ai appris à danser ; ensemble nous allions rejoindre des amis au «Club des amis de la mer». Quelques fois nous sommes allés danser au «Delice», l'établissement mondain du moment.

Le dimanche, nous allions avec les amis dans «notre propriété» d'Arsakli. Cette excursion du dimanche nous apportait beaucoup de joie. Les moyens de transport étaient rares, les taxis trop coûteux. Nous «montions» à pied de la station Martiou. Il y avait alors peu d'eau et pas d'électricité. Nous portions notre repas dans des sacs à dos et «montions» à la Vigne calmement ; d'autres fois, en riant aux éclats.

Nous descendions aussi à pied, en plaisantant et en chantant ; il n'y avait que quelques rares autos et la route était toute à nous.

Notre petite «Vigne» n'accueillait pas seulement notre proche famille, mais aussi les amis. Mon père recevait tous les nouveaux venus avec la devise : «Ici chacun fait ce qu'il veut». Chacun devait s'y sentir bien à l'aise, comme il l'entendait.

*

Je sortais de plus en plus souvent avec Rolly et nous parlions avenir. Lui rêvait d'obtenir «par tirage au sort» une terre sur laquelle il construirait une ferme modèle. Il apprendrait aux paysans à amender le sol et la production, à aménager leur potager. Et moi je rêvais de l'y aider de mon mieux !

La vie commençait à redevenir belle ; elle reprenait son cours. Il y avait progressivement plus de monde dans la synagogue et le Rabbin bénissait l'union de ces jeunes couples, durement éprouvés qui essayaient tout seuls de se créer une famille.

Neuf mois plus tard, un enfant naissait et on lui donnait solennellement un nom. Les noces étaient chaque fois joie et tristesse de la même façon que toutes nos fêtes importantes mêlaient joie et larmes. Les familles étaient peu importantes à cette époque, presque inexistantes ; il n'y avait pas de parents, pas de grands-parents, pas de famille pour se réjouir de l'heureux événement. Ils étaient tous si seuls ! Je partageais leur tristesse.

Aujourd'hui encore j'éprouve une très profonde gratitude d'avoir pu garder auprès de moi mes parents et mon frère.

C'est en 1946 que nous avons célébré notre première grande fête dans la maison. Ma cousine Emilia épousait Alberto Saul. La fête a eu lieu chez nous parce que ses parents et ses quatre frères et soeurs n'avaient pas survécu. Ce fut une belle fête, simple, «privée», mais les quelques amis qui nous restaient étaient tous là.

«C'est ton tour maintenant» dirent-ils. Et cela n'a pas duré longtemps, ce fut mon tour !

*

Nous nous sommes mariés en juin 1947. La situation financière de Papa s'était un peu améliorée, mais ne permettait pas encore l'achat d'un trousseau et de beaucoup de vêtements. Heureusement les soeurs de Papa ont envoyé des colis d'Amérique. Dans l'un d'eux il y avait une belle pièce de tissu jaune dans laquelle on fit la robe de Maman.

La santé de Maman se détériorait de plus en plus, elle dut se faire enlever la rate. C'était alors une opération à risques et les médecins ne pronostiquaient que 50% de succès. L'opération devait avoir lieu à l'hôpital «Evangelismos» à Athènes, le 18 juin 1947, trois jours après mon mariage. Malgré mon insistance pour ne me marier qu'après l'opération, elle exigea que je me marie avant. Elle ne céda pas, et nous avons commencé les préparatifs le coeur serré.

C'est la tailleuse, Olga Polak, notre amie et voisine, qui a cousu nos robes. Papa avait acheté à l'UNRRA (United Nations Relief and Rehabilitation Administration) douze draps (marqués de leur sigle) et quatre couvertures ; c'était ma dot.

Le mariage a eu lieu dans la synagogue toute fleurie de marguerites. Un ami de Papa, Monsieur Markos, fleurissait la synagogue comme il pouvait et la marguerite était la fleur de saison. Tous nos amis furent invités et la synagogue était pleine de monde.

Maman était en piteux état. Quelques jours avant le mariage, une terrible jaunisse s'était déclarée ; elle était toute jaune, même le blanc des yeux était jaune. Elle portait la robe cousue par Madame Olga, un chapeau de paille jaune ; elle était très élégante, une symphonie de jaunes...

Le repas de noce a eu lieu au «Luxembourg» voisin, qui était encore un restaurant de renom à cette époque. Nous sommes partis en voyage de noce... à Arsakli ! Nos finances n'en permettaient pas plus.

L'une après l'autre, toutes nos amies se sont mariées. Zizi avec Dik Benveniste, Nina avec Phaëdon Kondopoulos, Maria avec Alekos Kallidopoulos.

Notre rêve de ferme modèle s'effondra ; on n'attribuait pas encore de petites propriétés rurales, et mon mari a dû chercher autre chose pour subvenir aux besoins de sa petite famille. Il a décidé d'ouvrir avec une connaissance un magasin d'articles de papeterie «RODAM» ; au départ, ils

considéraient cela comme une situation «momentanée» ; le magasin existe encore toujours.

En 1947, la situation politique était mauvaise en Grèce ; la guerre civile faisait rage. On rappelait tous ceux qui n'avaient pas encore fait de service militaire. Quelques mois après notre mariage, Rolly fut appelé. Mon mari fut soldat loin de moi, dans le camp de transit de Drama.

Drama me semblait très loin ! Pour y arriver, c'était une véritable expédition. Il y avait peu de moyens de transport et il n'était pas question de rêver d'une auto personnelle. Malgré toutes les protestations de la famille, je décidai d'aller voir Rolly : «Où veux-tu aller ? Si loin, seule, sans personne pour t'accompagner !». Mais j'étais fermement décidée à y aller. Les 40 jours d'instruction touchaient à leur fin et qui sait où on allait l'envoyer ensuite ; rien n'était sûr, calme. Je voulais absolument le voir.

Drama en ce temps-là était vraiment... un drame. Un grand village. Le soir nous pouvions passer sur la petite île où il y avait un tout petit restaurant. Quelle différence avec le Drama actuel ! Mais nous étions ensemble, cela seul comptait. Je suis restée deux jours ; il a même eu une permission de nuit. Puis, je suis rentrée à Thessalonique par Kavala.

*

Chaque jour je partais pour le magasin, j'étais devenue «une jeune femme au travail». En ce temps-là il y avait très peu de femmes qui exerçaient une activité professionnelle et il arrivait souvent que des clients de province me regardent d'un air sceptique. Mon travail au magasin devint encore plus sérieux lorsque notre partenaire décida d'émigrer en Amérique avec sa famille. Le commerce était difficile à cette époque, toutes les marchandises étaient importées. Isaak Maslias, notre fidèle employé, m'a beaucoup aidée pendant les années que mon mari était aux armées.

J'ai appris le métier. Je me rappelle être allée trouver des amis papetiers pour écouter attentivement leurs conseils ; j'ouvrais tout grands les yeux et les oreilles pour ne rien laisser passer. En ce temps nous vendions un «papier machine» spécial qui, en province, devenait du «papier pour cigarettes» ; on le découpait format cigarette et on y roulait le tabac ! Je devins experte pour distinguer immédiatement le papier qui convenait le mieux. Pendant tout

un temps nous avons vendu des masses de ce «papier machine !».

Chaque jour je prenais le tram devant la maison, à l'arrêt Georgiou, jusqu'à la rue Venizelou. Un agréable trajet de 20 à 30 minutes, quatre fois par jour.

J'ai commencé à traiter avec les banques. Je devais contracter des emprunts, payer des traites. Je me rappelle mes battements de coeur, la première fois que je suis allée à la banque ! Est-ce que je réussirais ? Avant d'entrer, je me suis pincé les joues pour ne pas être trop pâle, tellement j'étais angoissée. Comme à Auschwitz avant la sélection. Dans mon inconscient, Auschwitz était toujours là.

*

Un jour mon frère m'a fait lire le journal de sa vie «là-bas» ; il l'avait écrit à son retour en Grèce. A la fin, à propos de son arrivée au camp d'Ebensee en Autriche, il écrit :

«Pendant le trajet en chemin de fer vers le nouveau camp de concentration, vingt prisonniers de guerre russes s'étaient évadés. J'étais très impressionné par la façon dont ils s'y étaient pris. Dès qu'ils étaient montés dans le train, ils s'étaient mis à chanter, sans arrêt. Ils ne chantaient pas les paroles des chants mais des directives et des messages pour organiser l'opération : ils sauteraient des wagons à la nuit noire. Le lendemain, les S.S. ont aussitôt constaté l'évasion ; mais ils n'ont pas réagi immédiatement. Lorsque nous sommes arrivés au camp, ils nous ont fait attendre longtemps devant l'entrée. Puis ils ont fait sortir vingt personnes des rangs, dont mon père» (cf. la lettre de Wilibald Pajak à Erika Kounio-Amariglio, 26 février 1996 ; lui aussi est arrivé de Melk à Ebensee le 16-17 avril 1945).

Mon frère ne voulait pas être séparé de mon père et, ne sachant pas pourquoi, on les avait sélectionnés, il demanda à pouvoir l'accompagner. Plus tard ils ont compris qu'on les avait sélectionnés pour être fusillés en représaille des vingt évasions.

Heinz Kounio continue : «Ils ont formé un commando pour l'exécution ; tous se sont préparés à marcher vers le lieu d'exécution lorsqu'un sous-officier du camp d'Ebensee s'est présenté pour prendre le convoi en charge. Il a demandé à l'officier de service le nombre de prisonniers du convoi. Celui-ci a signalé qu'il avait sélectionné vingt prisonniers parmi les 1.400 parce qu'ils allaient être exécutés. Une

discussion a commencé entre les deux S.S. Le sous-officier du camp estimait que les vingt otages auraient dû être exécutés dès la constatation de l'évasion. Maintenant c'était trop tard. Ils devaient entrer normalement dans le camp ; on verrait ensuite... Le sous-officier s'est éloigné vers le camp. L'officier S.S. qui avait accompagné le convoi, a donné l'ordre de mener les vingt otages sur le lieu d'exécution. Malgré les ordres et les coups du S.S., les otages ont avancé très lentement. Peu après le sous-officier du camp a réapparu avec l'ordre de faire entrer les vingt otages normalement dans le camp ; ils seraient exécutés après avoir été normalement enregistrés ; et il les a faits entrer dans le camp» (Heinz Salvator Kounio, *Ich habe den Tod erlebt*, Saloniki, 1982, S. 138-142).

*

Pendant que je lis ces lignes, le souvenir de Madame Kohen dans le camp de Malchow me frappe comme un flash. Je la vois tirer les cartes et dire très agitée : «Ils meurent - non, ils ne meurent pas !». Je vérifie la date : le 17 avril 1945. Je me souviens très bien de la date du lendemain, le 18 avril 1945, lorsque Madame Kohen nous a annoncé : «Ils vivent, ne vous inquiétez pas !». Quelle coïncidence ! Nous en avons souvent parlé, je n'arrêtais pas d'y penser.

*

Les jours passaient, tous semblables avec tous les efforts à faire pour remonter la pente.

Maintenant mon mari était cantonné à Kozani, heureusement pas en première ligne. Il était déjà «vieux» et marié ! Il eut la chance de revenir en congé. Les temps étaient durs, mais nous étions jeunes et la vie était belle.

Les années passées à Auschwitz restaient marquées dans mon inconscient, mais refoulées. Des détails les ramenaient souvent à la surface. Un jour, par exemple, j'étais en train de choisir un tissu pour une robe ; le vendeur me présenta une soie bleue à pois. Aussitôt sont apparues les robes à pois du camp. C'était la même chose avec les tissus à ligne...

Je ne me suis plus jamais permis d'avoir faim. J'avais envie d'être mince et élancée, mais je ne voulais à aucun prix suivre un régime. Mon frigo était toujours rempli, et jamais je n'ai oublié d'acheter du pain. Je ne voulais pas me trasser pour des choses qui n'en valaient pas la peine,

exemple : rater la confection d'une robe, casser un vase...
Tout était sans importance face à la seule chose importante : nous étions tous les quatre en vie !

En 1949, la guerre civile prit fin ; la Grèce respirait, soulagée. Finalement nous étions tous les mêmes, tous frères, mais la passion se maintenait à petit feu. En 1950, mon mari était encore toujours sous les armes. La guerre faisait rage en Corée, la Grèce aussi enverrait des soldats ! Mon mari en serait-il ? Une fois de plus, il était «trop vieux» et marié !

1951 fut une année importante pour moi. J'étais enceinte, notre fils est né le 9 avril 1951. Exactement dix ans plus tôt, le 9 avril 1941, les Allemands entraient à Thessalonique. Dans ma tête le passé et le présent cohabitaient toujours !

Un jour, j'avais étendu mon bébé sur la table après le bain ; je jouais avec lui et lui donnais plein de petits baisers sur le ventre ; le bébé riait et agitait joyeusement bras et jambes. Tout à coup Auschwitz fut de nouveau là : c'est le terrible été 1944, chaque jour arrivaient des milliers de Juifs hongrois. Les crématoires ne suivaient pas, on creusa des fosses. Ils jetaient des bébés et des petits enfants de moins de trois ans vivants dans les flammes en même temps que les cadavres. De la même façon ils auraient jeté ce bébé-ci dans les flammes, mon bébé ! Je n'arrivais pas à effacer cette image et alors que mon fils grandissait, je me répétais toujours et toujours : «Maintenant, il a un an, et ils l'auraient jeté dans le feu de la fosse... !».

Je ne voulais plus y penser ; j'ai fait de gros efforts pour y arriver, mais toujours la même image revenait. Et je devenais de plus en plus consciente de l'énormité des crimes des Allemands, de leur cruauté, de la planification systématique avec laquelle ils avaient entrepris l'extermination des Juifs.

Une autre image me hantait : la villa du commandant du camp était juste à côté de notre bureau, immédiatement au-delà des barbelés ; il y vivait avec sa femme, une blonde «Gretchen» et ses cinq enfants, cinq beaux petits enfants blonds ; il jouait avec eux quand il rentrait du camp, après avoir vu brûler dans les flammes d'autres petits enfants, des petits enfants aux cheveux noirs.

Mon mari fut enfin démobilisé. Notre petit garçon grandissait dans la maison de la rue Filellinon et le 4 avril 1953 est née

notre fille Theresa. Les grands-pères et les grands-mères partageaient notre joie.

*

En 1965 eut lieu à Varsovie le premier congrès international des survivants d'Auschwitz. Maman et moi y avons participé en tant que représentantes des déportés juifs de Thessalonique. Le congrès a duré deux jours ; le thème en était : «Plus jamais».

Le but en était de discuter la façon d'informer le monde et d'éviter la répétition de tels événements. Il y avait des participants de plus de trente pays de ce qu'on appelait à ce moment le bloc de l'Est et aussi de celui de l'Ouest. Outre les représentants des pays européens, il en était venu d'Amérique, d'Argentine, d'Israël, du Brésil, d'Australie. Nous avons discuté, tous réunis fraternellement, autour d'une grande table.

Pendant les interruptions j'ai essayé de parler avec des participants, d'apprendre comment ils avaient échoué dans les camps. Le Belge Paul Halter avait déjà combattu en Espagne¹ et comme beaucoup d'autres, il avait été arrêté comme résistant. Un Français avait lutté dans le «maquis», le mouvement français de la résistance ; il y avait cinq chrétiens allemands qui avaient été arrêtés très tôt et traînés d'un camp à l'autre parce que dès le début ils s'étaient opposés au régime de Hitler. Il en était de même d'un Italien et évidemment des Polonais. Plusieurs d'entre eux avaient constitué le noyau de résistance à l'intérieur des camps.

¹ Dans ses remerciements à l'auteur, Paul Halter rectifie cette information (voir page 6) (N.D.L.R.)

J'ai posé beaucoup de questions et j'ai beaucoup écouté - c'était comme si je m'étais de nouveau glissée dans l'armoire des dossiers dans notre bureau à Auschwitz pour y lire la fiche des activités et de l'arrestation de ces gens.

A un certain moment je me suis demandé ce que je faisais parmi eux qui avaient agi, qui avaient risqué leur vie et avaient été arrêtés et emprisonnés pour cette raison. Eux savaient pourquoi ils avaient été envoyés dans les camps de concentration. Qu'est-ce que moi je faisais parmi eux ? Je n'avais rien fait de semblable. J'avais été menée comme un mouton, sans avoir rien fait. Je me sentais pleine d'humilité.

Après le congrès, il y eut une visite de Varsovie et du Ghetto - là où les Juifs s'étaient révoltés et avaient réussi à

tenir tête aux Allemands pendant des jours et des jours avec des bombes et des cocktails Molotow bricolés.

*

Ensuite nous sommes allés à Cracovie et le «couronnement» du congrès a été une visite du camp de concentration d'Auschwitz. Nous sommes partis pour Auschwitz en train. Le voyage était long, nous occupions une série de wagons. Certains participants au congrès étaient accompagnés de membres de leur famille. J'ai eu l'occasion de parler avec d'autres survivants, d'écouter leur histoire. Elle était différente pour chacun, mais la fin était la même pour tous : incarcération dans un camp de concentration.

La moitié des participants venait du bloc de l'Est, c'étaient des communistes ; pourtant nous avons tous fraternisé sans la moindre différence de vues, nous nous respections et nous aimions les uns les autres.

Le soir est tombé et après plusieurs heures de conversation, nous étions tous plongés dans nos propres pensées, silencieux. Tout à coup, dans le silence de tous et le bruit régulier du train, un chant s'est élevé - un beau chant russe, mélancolique. Ensuite, ce fut une ballade italienne ; puis un Serbe a chanté, et de nouveau un Russe, puis un Polonais. Profondément émus, nous avons tous applaudi. Puis quelqu'un s'est levé et a dit que chacun d'entre nous devait chanter un air connu de son propre pays. Maman et moi avons chanté «Les enfants du Pirée», et tous ont fredonné avec nous, certains connaissaient même les paroles, dans leur propre langue.

C'était très émouvant ; nous partagions tous un même sentiment de fraternité. Deux Russes et un Polonais ont chanté la dernière chanson - «Les cloches du soir» - nous avons fredonné tous ensemble. Et j'ai repensé à Vera - où pouvait-elle bien être ? Pourquoi la haine et la passion séparaient-elles les gens ? Qu'est-ce que cela signifiait, bloc de l'Est, bloc de l'Ouest ?

Le lendemain nous sommes descendus du train - sur la même rampe qu'en 1943. Quel silence ! Est-ce possible de se retrouver ici une nouvelle fois ? Nous sommes d'abord allés à Birkenau ; je me suis éloignée des autres ; j'ai continué seule. Là, c'est le block 26 où nous avons vécu, notre bureau, les toilettes, et là, le block 25, où étaient retenus les candidats à la mort. Quel silence, Seigneur, quel silence !

Pourtant dans mes oreilles retentissaient les lamentations, les cris de douleur, les prières, les aboiements des chiens, les «aboiements» des S.S.

«Ce sont les âmes que j'entends ; elles nous entourent». Le soleil brillait, mais partout je voyais des ombres, l'ombre de tous ceux qui avaient été assassinés ou qui étaient morts de misère. Je marchais, il n'y avait pas de neige, pas de boue. J'avais le coeur de plus en plus serré.

C'était la première fois que je voyais les chambres à gaz et le crématoire de tout près. On avait l'impression d'entendre monter les cris. Tout ce qui s'était passé ici me paraissait incroyable. Là, à l'extérieur, des cendres et des os.

On m'a appelée, on me cherchait ; on se dirigeait vers le camp principal d'Auschwitz I. Nous sommes passés sous le porche, sous l'inscription «Arbeit macht frei». Tous les bâtiments étaient encore toujours impeccablement alignés, comme si rien ne s'était passé. Voilà le block 1 où mon père et mon frère avaient travaillé. C'est sur ces marches-là qu'il s'était tenu et que nous pouvions nous regarder quelques instants !

Nous sommes allés au Musée d'Auschwitz. Je suis restée muette devant les énormes tas de chaussures. Des dizaines de milliers de chaussures d'enfants, de chaussures d'hommes, de chaussures de femmes. Et un tas de lunettes, beaucoup, beaucoup de lunettes. Un peu plus loin, un grand tas de prothèses ; quelque chose que je ne pouvais même pas m'imaginer. Y avait-il eu tellement d'invalides ? ! Puis mon attention fut attirée par un autre grand tas : des jouets, des poupées... Finalement, un tas de cheveux que les Allemands n'avaient pas eu le temps de «recycler» - des tresses blondes, brunes, noires, des cheveux bouclés, énormément de cheveux. Les tresses de Rita y étaient-elles ? Je n'en pouvais plus ; j'ai éclaté en sanglots.

Le camp de concentration d'Auschwitz est un monument qui doit rappeler à l'humanité toute entière qu'il y a eu un peuple intelligent, cultivé, travailleur, discipliné, méthodique. Et ce peuple-là a imaginé et mis en pratique «la solution finale» pour faire disparaître de la terre un autre peuple, systématiquement, avec comme seule justification que ce peuple était d'une autre race, d'une autre croyance, la croyance en un dieu auquel leurs parents et leurs ancêtres croyaient, un peuple qui avait une autre religion, une religion dont leur propre religion - la religion chrétienne -

était issue. C'est au nom de cette différence qu'ils ont commis le plus grand crime de toute l'histoire des civilisations.

*

Ces années-là une question me tourmentait souvent : pourquoi ai-je survécu, moi et pas May, ni Dorin, ni Rita ? Quel destin nous a séparées et pourquoi ? Était-ce seulement le hasard ?

Est-ce le hasard qui nous a fait partir avec le premier convoi où nous étions les seuls à parler l'allemand parmi les 2.800 autres ?

Est-ce le hasard si on nous a affectées à la section politique (Politische Abteilung, P.A.), et ce pendant tout le temps que nous sommes restées à Auschwitz ?

Est-ce le hasard si, malades du typhus exanthématique, Maman et moi, n'avons pas été envoyées dans la chambre à gaz ?

Est-ce le hasard si j'ai tenu le coup pendant la marche de la mort alors que tant et tant d'autres n'ont pas résisté aux pieds gelés, blessés, à la faim, à l'épuisement ?

Est-ce le hasard si j'ai travaillé dans la cuisine des S.S. et si j'ai ainsi pu survivre à l'épouvantable faim qui a décimé tout le camp ?

Toutes ces questions restent sans réponse.

50 ans après, je suis convaincue que la seule réponse est, que c'est réellement le hasard : nous avons été sauvés par une chaîne de hasards !

Un profond sentiment de gratitude m'envahit, exactement comme autrefois, lorsque nous avons été libérées et que nous avons retrouvé mon père et mon frère.

Nous avons survécu, malgré les Allemands.

Aujourd'hui, je suis la Grand-mère de sept petits-enfants : Lior et Iris, Tomer et Omri, Charles, Erika et David.

C'est pour mes petits-enfants, pour tous les enfants du monde, de toute religion que, cinquante ans après, j'ai écrit ce témoignage, pour qu'ils puissent s'opposer à ceux qui nient l'Holocauste, pour qu'ils soient toujours sur le qui-vive, pour que ne se reproduise plus un génocide : Plus jamais cela !



*De droite à gauche : Grand-mère Therese Löwy, Erika,
Heinz et Grand-mère Myriam Kounio en 1936*



Le père d'Erika, Salvator Kounio, en 1953



Le mère d'Erika, Hella Kounio, en 1953



*De droite à gauche ; Erika Kounio, Rita Saltiel, Dorin Kovo.
Deuxième rangée à partir de la droite : May Benrubi et Ritsa*



*Erika Myriam Kounio-Amariglio (à gauche) avec son mari
Rudolf Amariglio (au centre) entourés par leur famille, en 1993.*

Befehlshaber Saloniki-Ägäis
Abteilung Militärverwaltung
LV pol 5 / 3097 Dr.Me

10. März 1943.

B e s c h e i n i g u n g

Der Inhaber dieser Bescheinigung, der griechische Staatsangehörige jüdischer Abstammung

Samuel A m a r i g l i o

geboren am 12. April 1894 zu Kavalla, wohnhaft in Saloniki, Frangonstraße 22, ist mit einer griechischen Staatsangehörigen arischer Abstammung (deutscher Herkunft) verheiratet. Für die Dauer dieser Ehe ist er von der Verpflichtung, die griechischen Staatsangehörigen jüdischer Abstammung auferlegten Beschränkungen zu erfüllen, befreit. Insbesondere ist er nicht verpflichtet, in das Ghetto von Saloniki zu ziehen; er braucht auch ~~keine Ehe bekindert ist keinen Stern zu tragen.~~

Diese Bescheinigung gilt nur in Verbindung mit der Kennkarte des Genannten.

Für den Befehlshaber Saloniki-Ägäis

Der Chef des Stabes

I.A.

Kriegsverwaltungsrat

*Autorisation accordée au futur beau-père d'Erika, Samuel Amariglio,
de ne pas devoir intégrer le ghetto de Salonique et de ne pas devoir porter l'étoile.*

Konzentrationslager Auschwitz Auf der Matr. Nr. 109565

Name und Vorname:

KUNIO Heinz Israel : 11

geb. 19.6.1927

zu: Karlsbad

Wohnort:

Saloniki, 16. Konstantin str. 11.

Beruf:

Schüler

Rel.: mos.

Staatsangehörigkeit:

Griechenland

Stand: led.

Name der Eltern:

Sol vator u. Helena, geb. Doovny

Rasse: jüd.

Wohnort:

6. u. Kl. Au.

Name der Ehefrau:

keine u. Angeh.

Rasse: j.

Wohnort:

Kinder: keine

Alleiniger Ernährer der Familie oder der Eltern: nein

Vorbildung:

6 Kl. Volkssch. u. 6 Kl. Gymn.

Militärdienstzeit:

von — bis

Kriegsdienstzeit:

von — bis

Größe: 174.

Nase: geradl

Haare: d. braun

Gestalt: schlank

Mund: norm.

Bart: keinen

Gesicht: oval

Ohren: klein

Sprache: deutsch griech.

Augen: d. braun

Zähne: vollst.

Ansteckende Krankheiten oder Gebrechen: keine

Besondere Kennzeichen:

keine

Rentenempfänger:

nein

Verhaftet am:

14.3.1943

wo:

in Saloniki

1. Mal eingeliefert:

20.3.1943.

2. Mal eingeliefert:

Einweisende Dienststelle:

RSKA

Grund:

Parteiangehörigkeit:

keine

von — bis

Welche Funktionen:

keine

Mitglied v. Unterorganisationen:

nein

Kriminelle Vorstrafen:

ang. keine

Politische Vorstrafen:

ang. keine.

Ich bin darauf hingewiesen worden, dass meine Bestrafung wegen intellektueller Urkundenfälschung erfolgt, wenn sich die obgen Angaben als falsch erweisen sollten.

v. g. u.

Der Lagerkommandant KL-Au.

Kunio Heinz

L. A.

17-12-43

Fiche d'enregistrement à Auschwitz établie
au nom de Heinz Kounio (frère d'Erika) en date du 20 mars 1943

Erika Kounio überbringt
Birkenau 6. Neubauern 10 g. Kb. 1. 44
Liebe Lida. Gute Nacht

Sehen so kump und habe noch
keine Karte von dir erhalten.
Nur die Jacke. Warum. Schreibe
mir sehr oft den dem...
größte Freude was...
Elektrisch...
h. Eltern, ~~mit~~ ~~an~~ ~~wieder~~
für die Jacke.

Küsse nach mein Lida und Lida
Lida, und deine kleine Kusnie
Küsse und grüsse
deine
Erika
Mama und Emilia

Lettre d'Erika Kounio envoyée de Birkenau le 26 janvier 1944.

